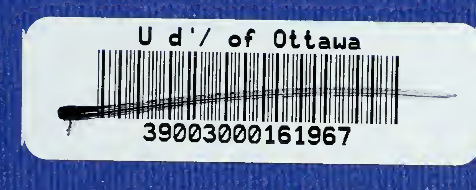

U d'/ of Ottawa
39003000161967



IL FAUT CHOISIR

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL.

IL FAUT CHOISIR

CONFÉRENCES

CONTRE LE DÉISME

ET CONTRE LE MATÉRIALISME

PAR

F. DE ROUGEMONT



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

Dépôt à Paris, 33, rue de Seine

1869

PREMIÈRE PARTIE

OU LE DIEU MORT

OU LE DIEU VIVANT

LE VRAI DIEU

SA SCIENCE, SA CHARITÉ ET SA PUISSANCE INFINIES[1]

Mesdames et Messieurs,

Invité à prendre ce soir la parole, je ne m'y suis décidé qu'avec crainte. Je ne suis ni pasteur, ni professeur, ni évangéliste volontaire, et je n'ai point l'habitude de parler à un auditoire aussi nombreux que celui-ci. Si je cherche les titres que je puis avoir à paraître à cette tribune, je ne trouve que les expériences d'une vie déjà longue, et qu'une conviction qui s'est formée au milieu de trop de luttes et qui a résisté à trop d'assauts pour que je n'ose la dire, avec le secours de Dieu, inébranlable. Mais ces titres, à les considérer de plus près, devraient au contraire

[1] Ce discours a été prononcé à Genève, le dimanche 29 septembre 1867, dans la salle de la Réformation qui venait d'être inaugurée.

m'imposer le silence. Car on n'expose ses convictions qu'à des adversaires qui les attaquent et vous en demandent compte, et j'ai devant moi des auditeurs qui sans doute partagent à peu près tous les miennes. On raconte sa vie à quelques amis, au coin du feu, à voix basse, et je dois ici élever la voix comme il n'est permis de le faire qu'à des orateurs tels que ceux qui m'ont précédé. Toutefois, si vous voulez m'écouter avec bienveillance, je m'entretiendrai quelques moments avec vous d'un sujet qui depuis longtemps occupe ma pensée et mon cœur, et qui domine d'une hauteur infinie tous les autres, de Dieu, du vrai Dieu.

Le passage des saintes Ecritures qui nous a été lu au commencement de cette réunion, et qui a donné le ton à tous les discours de cette soirée, est la parole bien connue de Jésus-Christ : *Etroite est la porte, étroit est le chemin qui conduit à la vie, et il en est peu qui le trouvent.* Peu le trouvent, parce qu'il est si resserré, que pour y marcher il faut se dépouiller de tous ses péchés et même de ses propres justices. Peu le trouvent, parce qu'il est escarpé, et qu'il est plus doux à la chair de descendre les yeux fermés vers l'abîme que de monter avec effort et prière vers le ciel. Peu le trouvent, parce qu'il est exposé aux éclatants rayons de l'astre du jour, et que les hommes, sentant que leurs œuvres sont mauvaises, ne

veulent pas sortir de leurs ténèbres pour se placer à la lumière du Soleil de justice. Mais dans le nombre immense de ceux qui se détournent de cette voie, il en est qui le font moins par la perversion de leur cœur que par les préjugés de leur raison. Je ne parle pas ici des matérialistes qui, nous ravalant au niveau de la brute, se trouvent aux prises non avec le *chrétien*, mais avec l'*homme*. J'ai en vue maintenant les déistes et les panthéistes : il me semble qu'entr'eux et nous il est quelque grand malentendu, qu'ils nous fuient parce qu'ils ne nous comprennent pas et que s'ils connaissaient mieux nos croyances, ils finiraient par les partager. Au moins n'ai-je pas le droit d'être sévère et dur envers eux, car j'ai partagé leurs erreurs.

Enfant, j'avais appris par cœur, comme tous mes camarades, le *Catéchisme* d'Osterwald et le *Recueil des Passages de la Bible*. Je fis ma première communion avec un sincère désir d'accepter tous les dogmes du christianisme. Je croyais croire, et j'étais sincère dans cette double croyance, tout en prévoyant dans un prochain avenir de rudes tempêtes.

Elles ne tardèrent pas en effet à éclater. Le rationalisme du siècle les avait déchaînées. Bientôt après j'arrivai à Berlin ; c'était le temps où Hegel était au comble de sa puissance et de sa gloire. Je fus avec une foule d'autres subjugué, ébloui, convaincu. Je passai plusieurs années à errer dans les labyrinthes

du panthéisme, et mes attaques moqueuses contre la Bible m'avaient fait un triste renom auprès de mes amis.

Je dois l'avouer, j'avais bien de la peine à prendre au sérieux ma part de divinité, et il me semblait étrange que pour arriver à la vraie moralité je dusse nécessairement passer par l'antithèse du vice. J'étais d'ailleurs tenu par le système à posséder la science de l'absolu, c'est-à-dire à ne rien ignorer et à tout expliquer ; mais je trouvais les enseignements du Maître bien difficiles à comprendre et, une fois compris, bien étranges. Toutefois, j'étais enlacé dans les filets de ses syllogismes et ne pouvais en rompre les mailles. La spéculation d'une part, les instincts de mon cœur et de ma raison d'autre part, me tiraient en sens contraire. J'étais malheureux.

Dieu eut pitié de moi. Il me fit passer, par la prédication de Jean Baptiste, de l'école de Hegel à celle de Jésus-Christ. Là le chaos qui s'était produit dans mon âme se débrouilla comme de soi-même ; chaque chose reprit sa forme et sa place ; le mal redevint l'ennemi mortel du bien, et, l'infini se séparant du fini; Dieu remonta là-haut dans les insondables profondeurs des cieux, tandis que l'homme redescendait ici-bas sur son humble terre. Je me retrouvais ainsi dans le milieu d'existence pour lequel nous avons tous été créés : je me faisais l'effet d'une antilope de la zone torride qu'on aurait transportée dans le Groënland et qu'on ramènerait dans sa patrie, ou

d'un poisson à qui l'on aurait persuadé de vivre hors de l'eau et qu'une main compatissante replongerait dans son élément. En même temps je me voyais avec joie dans la société de tous les grands génies du monde chrétien, dont la foi est celle des martyrs, les Saint-Augustin, les Calvin et les Luther, les Keppler, les Newton, les Leibnitz. Les *Pensées* de Pascal devinrent avec la Bible ma lecture favorite. La Bible m'introduisit dans cette sphère supérieure du monde spirituel, dont le *Catéchisme* m'avait appris l'existence, mais qui m'était restée jusque alors comme inconnue, et d'où l'on contemple pour ainsi dire de près les mystères de la Divinité et de la rédemption, de loin et de haut les choses de la terre et de la vie humaine. Mais je ne tardai pas à me convaincre des étroites limites de notre raison et de la profonde vérité de la parole de St. Paul : « Nous ne connaissons que par fragments[1]. » Peut-être même cette conviction fut-elle en moi d'autant plus vive que le panthéisme s'était efforcé à m'en donner une contraire.

Cette pensée de St. Paul, je la retrouvais sous une autre forme dans Pascal, disant du Dieu de la Bible qu'il est à demi révélé, à demi caché, et qu'il y a dans la nature, dans l'histoire et dans la rédemption, assez de lumières pour que nous croyions en Dieu avec une intime certitude, et assez de ténèbres pour que nous ne soyons pas scandalisés, ni même sur-

[1] 1 Cor. XIII, 9.

pris des hésitations, des doutes, des résistances d'un si grand nombre de nos amis et de nos frères. Ce mélange de ténèbres et de lumières dans les triples œuvres de Dieu me parut être le résultat nécessaire de sa nature infinie. Comment notre étroite raison pourrait-elle *comprendre*, embrasser ce qui n'a pas de limites ? Comment l'Océan serait-il renfermé dans nos deux mains ?

Pendant de longues années je portai constamment en moi l'idée de cet Etre dont les *facultés* sont toutes des *perfections*, et tentai surtout de me rendre compte d'un amour et d'une miséricorde infinis (ô joie ! ô bonheur), et d'une justice qui est (ô terreur !) infinie comme l'amour. Mais l'idée de Dieu était pour moi en quelque manière un de ces signes algébriques qu'on manie avec une certaine confiance, et dont pourtant on ignore la valeur. Je ne parvenais pas à me représenter la nature de ce Dieu vivant et personnel, quand un jour mon attention se fixa sur la parole de Jésus-Christ : « Il ne tombera pas un passereau sur la terre sans que votre Père » ne le sache et ne le veuille, et « même les cheveux de votre tête sont tous comptés [1]. »

Quoi donc ! me dis-je, serait-il bien vrai à la lettre que Dieu sait le nombre exact de mes cheveux ? Mais, s'il ne le savait, il y aurait une limite à sa

[1] Math. X, 29, 30 ; Luc XII, 67.

science et il ne serait plus l'Etre infini; s'il se trompait dans son calcul d'un seul cheveu, sa science serait imparfaite et il ne serait plus la perfection absolue.

Cependant, si Dieu compte mes cheveux, à bien plus forte raison connaîtra-t-il toutes mes pensées. En effet, à toute heure du jour et de la nuit, je puis élever, sans paroles, mon cœur vers Dieu pour l'adorer ou pour lui exposer mes craintes et mes désirs, et Dieu l'ignorerait! A ce taux, comme le Bahal du Carmel, il aurait ses moments de sommeil ou ses mois d'absence et de voyage.

Le Dieu qui lit dans mon cœur toutes mes pensées, doit, il va sans dire, entendre toutes mes paroles et voir toutes mes actions. C'est aussi ce que l'Ecriture nous dit à propos du jugement dernier. Au tribunal sans appel de l'infinie Justice, ma procédure s'instruira sans la moindre omission ni la moindre erreur ; rien, absolument rien, ni en mal ni en bien, ne sera oublié, ignoré du Juge ; sinon sa sentence pourrait ne plus être d'une rigoureuse équité.

Mais combien serait affreux mon sort dans le temps et l'éternité, si Dieu ne connaissait ma vie entière que pour me juger selon son absolue et inexorable justice! Aussi le cœur qui bat dans mon sein, m'est-il garant que le Dieu qui m'a créé, n'est pas un être sans cœur. Dieu m'aime d'un amour de Dieu : je le sais par le don qu'il nous a fait de son fils, notre Sauveur crucifié. Dieu m'aime d'un amour continu, car

je sens dans ma conscience comme l'écho lointain des courtes joies et des longues tristesses que lui causent (si j'ose parler ainsi) mes défaites sans nombre et mes rares victoires.

L'amour agit ; aimer, c'est vouloir le bonheur de ceux qu'on aime, et travailler de toutes ses forces à les rendre heureux. Sans doute le bonheur pour notre race déchue se nomme le salut, et la voie du salut est une voie de souffrances et de luttes. Aussi Dieu, pour me sauver selon son amour infini, n'a-t-il point égard à mes lâches désirs de repos et de jouissances, et pour préserver mon âme de la gangrène, taille-t-il dans le vif sans écouter mes cris. Toutefois, au travers des rigueurs exceptionnelles que rend nécessaires notre profonde corruption, je reconnais dans les voies de Dieu à mon égard une puissance et et une sagesse infinies. Que si cette sagesse est souvent à mes yeux pleine d'obscurités et d'énigmes, je ne puis en être surpris puisque elle est celle d'un Dieu infiniment libre qui choisit ses moyens d'action selon son bon plaisir. Je crois qu'il veut mon bien, et je ne le juge pas. Il est Dieu !

Ainsi donc, me disais-je, Dieu me connaît d'une science infinie, m'aime d'un amour infini et travaille à mon salut avec une toute-puissance et une sagesse infinies. Je suis de la part de Dieu l'objet d'une sollicitude qui dépasse dans tous les sens ma raison et mon imagination. Je serais seul dans l'univers entier que Dieu ne pourrait être un père plus tendre, un

ami plus éclairé, un protecteur plus puissant qu'il ne l'est à cette heure pour moi, et, dans mes prières, je puis sans erreur le croire occupé tout entier de mon sort présent et futur. Autrement il y aurait aux soins qu'il prend de moi une limite, et un Dieu qui serait limité en un sens quelconque, ne serait plus Dieu.

Mais je n'existe pas seul au monde : ce que je suis pour Dieu, mes enfants le sont aussi, et avec eux mes parents, mes compatriotes, mon peuple, tous les peuples, les 1400 millions d'hommes qui habitent notre terre. Dieu donc connaît, aime et gouverne chacun de ces hommes de toute race et de toute langue, avec la même sagesse, la même puissance, la même miséricorde, la même science, que moi seul ! Alors, messieurs, un éclair sillonna la nuit de mon entendement, et je crus à cette fugitive lumière avoir entrevu confusément la vraie nature de Dieu.

Au même instant, je me dis : Qu'est-ce que l'humanité pour le Dieu de l'univers ? Si la terre est la *Bethléhem* des cieux, n'est-elle pas un des astres les plus *petits parmi les milliers* de la voûte azurée ? Là, les systèmes d'astres succèdent en nombre immense aux systèmes d'astres dans les limites de notre Voie Lactée. Et les Voies Lactées succèdent sans fin aux Voies Lactées dans les plages illimitées de l'espace. Et tous ces points lumineux qui se nomment des étoiles, sont des mondes immenses peuplés de créatures douées de raison ; car la matière n'existe que pour

l'esprit. Et chacun de ces êtres libres qui habitent par milliards sur des myriades de millions d'étoiles, adorent et prient au même instant Dieu, qui, au même instant, sans le moindre effort, sans la moindre confusion, les voit, les écoute et les exauce, les aime et les dirige comme si chacun d'eux était l'unique objet de ses soins. Si même tous étaient semblables aux hommes, il saurait le chiffre exact des cheveux de toutes leurs têtes.

Ainsi le veut impérieusement la logique, qui ne peut tracer la moindre limite à l'infini. Mais l'imagination, qui tente de suivre jusques au bout les déductions de l'intelligence, s'arrête comme anéantie, et retombe brisée sur elle-même.

Tel était le résultat auquel m'avait conduit cette parole si simple et en apparence si naïve : *Les cheveux de notre tête sont tous comptés.* Elle est immédiatement précédée (nous le savons) d'une autre parole qui nous fait passer de la sphère de la liberté et de la raison dans celle de la nécessité et de la nature, et que nous allons, messieurs, si vous le voulez bien, étudier ensemble : *Il ne tombe pas un passereau en terre sans* la volonté de *votre Père*, ou bien, d'après St. Luc, *pas un d'eux n'est oublié en présence de Dieu.*

Si Jésus-Christ nomme ici les passereaux, c'est à cause du peu de valeur qu'ils avaient pour les juifs sur les marchés, et sa pensée n'est point de limiter aux

oiseaux la providence de Dieu. Elle embrasse tous les animaux, le polype comme la baleine, la fourmi et le ciron, comme le cheval et l'éléphant. *Toutes les créatures* vivantes *s'attendent à* Dieu, dit le Psalmiste[1]. Les animaux le font sans prier, mais ils ont au défaut de la raison l'instinct, qui est un riche trésor, et d'instinct ils savent qu'à toute heure ils trouveront *leur nourriture* toute *préparée*[2]. Or Dieu ne trompe pas leur attente. Il est leur père à eux aussi : tous ensemble n'ont-ils pas leur place dans son immense famille humaine, comme les animaux *domestiques* ont la leur dans la famille du laboureur ? Mais le règne animal ne se peut séparer de celui des végétaux ni de celui des minéraux. Tout sur notre planète s'enchaîne, se pondère, se complète ; il n'est aucun être, aucun corps, qui n'ait sa fonction dans le vaste système de la nature terrestre, et le Dieu qui n'oublie pas le moindre passereau, n'oublie pas davantage les plus humbles mousses ou le plus petit grain de sable.

Transportons-nous de notre globe sur les autres planètes, sur leurs satellites, sur les comètes, sur le soleil. Franchissons le désert qui sépare notre soleil et son système des autres soleils. Promenons-nous en tous sens dans les innombrables constellations de notre Voie Lactée. Puis laissons derrière nous notre monde, et sur les ailes de la pensée abordons à ces

[1] CIV, 27. — [2] Job XXXIX, 3.

autres Voies Lactées dont la lumière, nous dit-on, met des millions d'années à nous arriver. Parmi ces milliards d'étoiles en est-il une seule qui échapperait aux regards de Dieu, quand il ne tombe pas à terre un passereau sans sa volonté? *Il compte*, dit le Psalmiste[1], *le nombre des étoiles* aussi bien que celui de nos cheveux. Et si chacune de ces étoiles avait ses oiseaux, ses fleurs, ses grains de sable, Dieu les oublierait-il plus qu'il ne fait les êtres qui peuplent ou constituent notre planète?

Il y a plus encore. Quand nous armons nos yeux de nos plus forts microscopes, il s'offre à nous des formes vagues qui ne peuvent être que des infusoires, mais qui par leur prodigieuse petitesse se dérobent à nos études, et nous devons nous avouer à nous-mêmes qui si nous parvenions à centupler la force de nos instruments, nous découvririons encore et toujours de nouveaux animalcules dont les derniers ne seraient plus pour nous que des points sans dimension. Mais ces points-là seraient encore des êtres organisés que Dieu aurait créés et qu'il aurait présents à sa pensée, et leurs organes seraient formés de milliers et de myriades d'atomes divers que Dieu aurait choisis, comptés et rassemblés.

De même nos plus puissants télescopes nous montrent aux dernières limites de notre horizon visuel

[1] Ps. CXLVII, 4.

de petites taches blanchâtres, confuses, indécises, qui sont en réalité des voies lactées aussi immenses que la nôtre, et il est infiniment probable qu'avec des verres ou des miroirs d'un plus grand grossissement encore, nous découvririons de plus en plus loin dans l'espace d'autres mondes semblables.

La création de Dieu dépasse donc dans tous les sens la limite de notre vue. Que nous sondions l'espace dans sa plus grande ou dans sa plus petite dimension, que nous étudions les astres les plus distants de nous ou, à nos pieds, les êtres les plus petits, partout la nature finit par se dérober à nous et par nous apprendre avec St. Paul que notre science est fragmentaire. Mais les bornes de notre science ne peuvent être celles de la science de Dieu, et Dieu, au même instant et sans le moindre effort, voit et connaît, aime et surveille, dirige et gouverne dans l'espace, avec tous les êtres dont nous savons l'existence, une multitude d'êtres qui nous sont entièrement inconnus.

Nous voici parvenus aux dernières limites de la création dans les champs du vide ; mais nous ne pouvons laisser tomber ici la chaîne de nos raisonnements, car l'espace est inséparable du temps. Tout ce qui existe l'un à côté de l'autre simultanément dans l'étendue, vit nécessairement dans le temps, c'est-à-dire a un passé, un présent, un avenir, et ce qui n'est pas immortel a succédé à d'autres êtres qui

l'ont devancé, et sera suivi d'autres êtres qui lui succèderont à leur tour. Or il implique que le Dieu qui embrasse d'un regard toutes ses créations dans l'espace, n'ait pas un souvenir parfaitement exact de leurs destinées dans le temps. Nous le savons positivement de nous tous par ce que les Ecritures nous disent du jugement dernier. Non-seulement les cent quarante générations d'hommes qui se sont succédé d'Adam jusques à nous, vivent au complet dans quelque région du monde invisible où Dieu les voit famille par famille, âme par âme ; mais chacune de ces âmes aurait oublié les actions, les paroles, les pensées de sa vie terrestre que Dieu les lui rappellerait au besoin sans en omettre une seule.

Cependant la date de la création de l'homme n'est pas celle de la création de l'univers, comme nous le disait notre Catéchisme et ne le disait point la Genèse. Il a fallu la géologie pour nous convaincre que les jours ouvriers de Dieu, pour qui *mille ans sont un jour*, ne sont pas de vingt-quatre heures comme ceux de l'homme. Sans doute cette science, quelque peu profane, est aussi prodigue des cent mille ans que nos pères étaient avares des années mêmes. Mais quand bien même nous devrions faire remonter à des milliers de siècles l'époque où la terre était informe et vide, il est bien évident que le Créateur a tout aussi peu oublié l'heure où il dit à la lumière d'apparaître, que Racine dans ses vieux jours n'avait oublié celle où il publiait son premier drame.

Or, voici que revient brusquement à nous l'astronomie, cette maîtresse-science qui par l'étude des choses finies nous mène perdre dans les grandeurs indéfinies. Nous montrant du doigt le soleil que nous nous représentions immobile au centre de son système d'astres, elles nous assure qu'il décrit à son tour une orbite autour du groupe des Pleiades, et qu'à parcourir cette route il ne met pas moins de quatorze millions d'années terrestres. Telle est l'unité d'après laquelle il compte ses années à lui et mesure la durée de son existence. En présence de telles périodes qui sont pour nous non plus des fractions du temps comme le sont nos siècles, mais des éternités, nous nous prenons à regretter l'ignorance de nos pères. Toutefois, le premier moment d'angoisse passé, nous ouvrons notre Bible, et... ô surprise ! ... le texte hébreu, le texte grec, parle précisément d'*éternités* dans les passages où nos versions portent que *le règne de Dieu est de tous les siècles* et que *Dieu vit aux siècles des siècles* [1]. Ce n'est point à nos saintes Ecritures à changer leur langage pour l'adapter à celui de l'astronomie sidérale : c'est à nos traducteurs à ne pas trembler et biaiser devant les hardiesses des auteurs inspirés. Ainsi donc l'histoire de l'univers se perd à nos regards dans un passé où notre imagination ne peut atteindre et que notre chronologie ne peut plus mesurer. Ce sont des périodes incommensurables, ce

[1] Ps. CXLV, 13; Dan. II, 20; Gal. I, 5; Apoc. I, 18, etc.

sont des temps éternels. Or, messieurs, veuillez vous représenter l'immensité de l'univers ; puis dites-vous bien que l'histoire de chacune de ces voies lactées, l'histoire de chacune de ces étoiles, l'histoire de tous les êtres qui sur ces étoiles peuvent correspondre à nos minéraux, à nos plantes, à nos animaux ; l'histoire de chaque société de créatures intelligentes et tout ce que chacune de ces créatures a pensé, fait et dit pendant ces milliards de siècles, sont présents à la mémoire de Dieu avec infiniment plus de clarté et de précision que ne le sont à notre esprit les souvenirs de la présente journée.

Arrêtons-nous ici un instant vers le terme de notre course pour jeter un regard en arrière sur la route que nous avons ensemble parcourue. Nous sommes partis une première fois de l'homme dont Dieu compte les cheveux, une seconde fois du passereau qui ne tombe pas en terre sans la volonté de Dieu, une troisième fois de nos brèves années, et nous sommes parvenus ainsi à l'indéfinie multitude des créatures intelligentes, à celle plus immense encore peut-être des êtres matériels et à des périodes qui nous semblent des éternités. Puis, tenant pour un axiome indiscutable que Dieu ne peut être l'infini qu'à la condition de n'être fini et limité en rien, nous avons comme découvert en Dieu un Etre incompréhensible qui à chaque seconde et sans le moindre effort embrasse de sa pensée, de son cœur et de sa force tout, abso-

lument tout et dans l'espace et dans le temps. L'idée d'un tel Etre a produit sur nous, si je juge de vous, messieurs, par moi, comme une sorte d'épouvante ; nous avons senti se briser tous les cadres de notre entendement, tous les ressorts de notre imagination. Eh bien ! je vais tenter de vous montrer que cette même idée est la plus simple et la plus intelligible possible. Veuillez seulement me suivre, la Bible à la main, sur la cime d'un Nebo d'où nous embrasserons d'un regard l'univers entier, même les régions inconnues auxquelles n'atteignent pas les télescopes d'Herschell et de Lord Rosse.

La Bible nous parle fréquemment de la *fondation* du monde : Dieu a donc, du haut des cieux, jeté dans les dernières profondeurs du vide les bases d'un édifice dont les étages s'élèvent jusques au niveau de son trône. Dieu est un architecte ou, dans la langue de Platon, un démiurge. Si je voulais dans ce même idiome vous dire qu'il est le créateur, vous entendriez qu'il est *poëte*, et ce terme convient parfaitement et à nos poëtes de la terre et au Poëte de l'éternité, car l'univers est dans les Ecritures l'œuvre de Dieu, comme Athalie ou Macbeth est l'œuvre de Shakespeare ou de Racine. Nos poëtes, esprits créés et dérivés, ne créent sans doute que des êtres idéels, des mots, des sons, tandis que Dieu, qui est la réalité absolue, crée des êtres réels, et son génie, étant infini, pourrait sans cesse produire des mondes nouveaux, tandis qu'un très petit nombre de drames suffit pour épuiser la

puissance créatrice de nos grands hommes. Mais leurs œuvres ont dans leur intime essence le même caractère que celles de la Divinité : elles tendent à la même perfection, et la perfection est sur la terre comme au ciel l'unité dans la diversité. Tout chef-d'œuvre de nos poëtes a son idée-mère qui engendre et détermine la foule des idées secondaires ; elle est une séve qui circule dans tout le drame et le pénètre par d'imperceptibles canaux jusques dans les paroles en apparence les plus insignifiantes. Or, messieurs, je vous le demande, Racine, après avoir conçu, médité, exécuté le plan de son *Athalie*, n'embrassait-il pas en quelque sorte d'un même regard son drame entier, dans le drame les cinq actes, dans chaque acte les différentes scènes, dans chaque scène les vers, dans chaque vers les mots, dans chaque mots les lettres, et du même regard ne voyait-il pas l'action principale se dérouler dans le temps de la première page à la dernière ? Mais l'univers est l'*Athalie* de Dieu : pour me servir du langage figuré d'Esaïe [1], avant de le créer, Dieu en avait *le plan tracé sur la paume de ses mains ;* ce plan était l'expression d'une pensée unique qui allait se développant, se ramifiant, se différenciant selon les lois de la plus rigoureuse logique, selon les inventions d'une inépuisable sagesse et selon les saints caprices d'une volonté souverainement libre. Et Dieu, après avoir exécuté son plan, aurait de la peine à

[1] XLIX, 16.

embrasser d'un regard son œuvre dans l'espace ! il y aurait certain détail de son œuvre qui échapperait à ses yeux et à sa sollicitude ! il ne saurait plus quel est, là-haut, tel astre et ici-bas, tel insecte, qui seraient pour lui des êtres inconnus et des objets de surprise ! Ou l'Auteur du grand drame de l'univers oublierait à la longue, dans la série des âges, les premières scènes qui auraient été exécutées, et serait hors d'état de dire quel est l'acte de sa pièce qu'on représente à cette heure? Non, non, messieurs, dans le ciel comme sur la terre l'œuvre ne déborde pas l'ouvrier, elle n'est même pour lui qu'un jeu. Le génie de Racine se jouait en créant Athalie : la *Sagesse* infinie *se jouait* (ce n'est pas moi qui le dis, je ne fais que répéter ce que Salomon[1] m'a appris), se jouait en créant l'univers. L'univers qui pour nous, êtres finis, nous semble infiniment grand, n'est pour Dieu, esprit infini, qu'une sphère d'un empan de diamètre[2].

C'est là ce que l'Eternel, il y a trente-trois siècles, avait révélé à Moïse quand il s'était défini lui-même par ces mots à jamais mémorables : *Je suis celui qui suis*[3]. Dieu seul est, toutes ses créatures ne font qu'exister. Dieu seul est, elles ne sont devant lui que néant. Ces néants ne subsistent que parce qu'il leur a fait l'aumône de l'existence et qu'il lui plaît de ne pas leur retirer sa faveur. S'il reprenait à lui son souf-

[1] Prov. VIII, 30. — [2] Es. XL, 12, trad. de Perret-Gentil. — [3] Ex. III, 14.

fle qui les fait vivre, elles s'évanouiraient comme un rêve[1].

En la sainte et adorable présence de ce Dieu, *devant* qui, disait Esaïe[2], *toutes les nations sont comme n'étant pas*, nous nous adresserons à tous ceux qui dans cet auditoire ne partagent pas nos croyances, et nous leur demanderons avec les paroles de Moïse, du Psalmiste, des Prophètes : « Qui est semblable à Jéhova parmi les dieux forts ? Qui est comme lui magnifique en sainteté[3] ? Quel est le dieu fort dans le ciel et sur la terre qui fait les œuvres que fait l'Eternel et dont la puissance puisse être comparée à sa puissance[4] ? Qui ne te craindrait, ô roi des nations ? car cela t'appartient[5]. Seigneur ! toutes les nations que tu as faites, viendront et se prosterneront devant toi et glorifieront ton nom[6]. » Déjà s'ébranlent aux extrémités de l'Orient les nations, qui sentent trembler sur leurs têtes les temples de leurs faux dieux ; déjà commence leur sortie de la terre idolâtre et leur entrée dans l'Eglise ; déjà nous les voyons se prosterner devant le Christ et glorifier leur Dieu Sauveur. Sans doute nos vieilles nations chrétiennes, suivant les prophéties, s'apprêtent à briser leurs fers et à secouer leurs chaînes[7]. Mais qu'on nous dise, si l'on ne veut pas s'abîmer

[1] Ps. CIV, 29, 30. — [2] XL, 17. — [3] Ex. XV, 11. — [4] Deut. III, 24. — [5] Jér. X, 7. — [6] Ps. LXXXVI, 8 ; Comp. LXXXIX, 7, 9 ; LXXI, 19 ; XXXV, 10. Es. XL ; XLIV, 6-8 ; XLIII, 8-13. 2 Sam. VII, 22. — [7] Ps. II.

dans l'athéisme, quel dieu l'on a découvert qui soit plus Dieu que le nôtre? Mais qu'on nous dise comment ces Hébreux, qui étaient les frères des Ismaélites, des Madianites, des Iduméens, des Moabites, des Ammonites, ont adoré un Dieu devant lequel se prosternent toutes les nations et s'humilient les Newton et les Leibnitz, tandis que les dieux de tous ces peuples leurs rivaux n'ont pas laissé dans l'histoire la moindre trace de leur existence! Que si, réduit au silence sur le terrain de l'histoire, on se réfugie sur celui de la philosophie, qu'on descende dans les catacombes de la raison humaine où dorment le dieu-eau de Thalès, le dieu-feu d'Héraclite, le dieu-nombre de Pythagore, le dieu-ouvrier de Platon, le dieu-moteur d'Aristote, le dieu-monde de Zénon, et qu'on nous dise lequel on compte ressusciter pour l'opposer à Jéhova! Ou si, fiers des progrès de l'esprit humain, on fait appel à la philosophie moderne, qui a du reste largement profité des lumières de la révélation, qu'on choisisse entre le dieu de Descartes que Pascal a rendu célèbre par sa chiquenaude, ou le dieu-substance de Spinoza, ou le dieu-moi de Fichte, ou le dieu-indifférence de Schelling, ou le dieu-raison de Hégel, et qu'on ose avec l'un ou l'autre de ces dieux morts et enterrés et oubliés tenter une lutte sérieuse avec notre Dieu! Que si enfin on nous oppose le dieu de Rousseau et de Voltaire, le dieu de Kant et de J. Simon, l'histoire à la main nous établirons qu'il est le Dieu de la révélation dépouillé d'une partie de ses

attributs, réduit à l'état d'un être borné, et privé par là de ses droits à la Divinité. Pour nous, nous déclarons que l'idée que nous avons de Dieu, dépassant toutes les facultés de l'âme humaine, ne peut être une invention de la raison, et qu'en effet cette idée nous a été révélée de Dieu même par l'entremise de ses prophètes.

Aussi nous est-il impossible de traiter le Dieu qui est notre Docteur et notre Maître, avec la désinvolture des libres-penseurs et des esprits forts qui lui font la leçon, le critiquent et le morigènent à plaisir. Nous ne lui dirons pas : « Nous comptons bien sur ta bonté pour être à notre mort tous admis dans les joies du monde à venir. Mais il ne nous plaît pas que tu nous sauves comme on prétend que tu le fais. Ainsi nous ne voulons pas que tu parles et que tu te révèles par ta Parole : tu es un dieu muet. Nous ne te permettons pas davantage d'avoir un Esprit qui communique à notre esprit de ta sainteté, qui opère des miracles et ressuscite les morts. Tout infini que nous te nommions, nous n'entendons cependant pas que ta justice soit infinie, et nous rejetons formellement le sacrifice sanglant de la croix. D'ailleurs Jésus qu'on dit avoir été ton fils, était un simple homme dont nous n'acceptons la morale même que sous bénéfice d'inventaire. »

Les libres-penseurs ! Au risque de froisser quelque peu leur amour-propre, — je ne le ferai pas sans me

souvenir que pendant de longues années je me suis vanté d'être de leur parti, — je les comparerai à des enfants que leur mère envoie de bon matin à l'école, mais qui s'arrêtent à tous les buissons du chemin, et finissent par courir à travers champs vers la forêt voisine, d'où ils viennent en secret piller les fruits du jardin de leur instituteur. Ils sont pleins de pitié pour leurs camarades qui se soumettent servilement au joug de la discipline, et ils peuvent à bon droit se nommer de très libres écoliers. Mais viennent les examens : pour qui seront et les prix et les applaudissements du public et les baisers de la mère ?

Les esprits forts ! Oui, forts à la manière de ces mêmes enfants qui, dans la forêt où ils se sont réfugiés, décident dans leur haute sagesse, que le système d'éducation qu'on suit avec eux est détestable, que leur père n'y entend rien, et que désormais ils s'élèveront eux-mêmes selon leurs lumières et selon leur libre volonté.

Pour nous, dans le vif sentiment de notre néant et dans la douloureuse conviction de notre état de chute, nous rendrons grâces au seul vrai Dieu de notre rédemption et de notre salut; nous sonderons de ses mystères et de ses œuvres ce qu'il Lui a plu de nous révéler ; nous passerons la tête baissée et en silence à travers les ténèbres dans lesquelles Il se cache à nous, et, en tout temps, nous l'adorerons à genoux, unissant ici-bas nos voix à celles des archanges et

des séraphins qui de leurs ailes se couvrent la face et chantent sans se lasser devant son trône : « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées ! tout l'univers est plein de sa gloire[1]. »

[1] Es. VI.

LE DÉISME

PREMIÈRE CONFÉRENCE[1]

LE DIEU MORT ET LE DIEU VIVANT

Messieurs,

Voici quatre mois que j'avais pour la première fois l'honneur de parler en public dans cette cité. L'attention pleine de bienveillance avec laquelle on avait paru m'écouter, a été pour moi un puissant encouragement à ne pas reculer devant l'appel, aussi honorable pour moi qu'imprévu, qu'on a bien voulu m'adresser. Je l'ai accepté en comptant sur votre indulgence, et vous ne tromperez sûrement pas mon attente.

Je laisse, messieurs, à de mieux autorisés que moi la tâche ardue d'éclairer devant vous, sous toutes leurs faces, les plus hauts problèmes de la philosophie. Mon

[1] Les quatre conférences sur le déisme ont été données à Genève les 28 et 31 janvier, 4 et 7 février 1868.

intention est simplement de m'entretenir avec vous de mes convictions et de vous les exposer sans la moindre prétention à l'éloquence. Je vous ai précédés à peu près tous dans le sentier de la vie ; aussi puis-je, ce me semble, vous parler avec confiance de ce que je crois, de ce que je sais être la vérité, et je le fais avec un secret plaisir; car il y a, dans la vie des individus comme dans celle des peuples, un âge avancé où l'esprit, ayant terminé son travail, ressent comme le besoin d'en communiquer les résultats aux autres. Quand nous avons éprouvé pendant de longues années nos convictions à la pierre de touche de la vie; quand nous les avons vues, au souffle glacé de la souffrance et du deuil comme au riant soleil du bonheur, s'enraciner dans les profondeurs de notre âme et s'élever toujours plus vers le ciel; alors il est doux de s'en entretenir avec des frères, et de dire aux uns: « Réjouissez-vous avec moi, certainement nous avons trouvé le Sauveur; » et aux autres: « Venez et voyez si Celui qui nous a sauvés n'est pas le souverain bien que vous cherchiez inutilement ailleurs. Venez, car ce bien suprême, qui doit être à la fois vérité, sainteté et joie, n'est point sur les cimes du Mont-Blanc, ni même au sommet du Salève. Il est tout près de nous et, St. Paul le disait aux Athéniens, nous n'avons qu'à étendre la main pour le saisir. Son vrai nom, c'est Dieu, et Dieu nous entoure de toute part. » Il est présent partout, Il l'est ici à cette heure, et, si je l'osais, dans le sentiment que c'est de lui que nous viennent nos moindres désirs d'être utiles à nos compagnons

de route, et qu'il se plaît à faire son œuvre avec les choses les plus faibles, je lui dirais : O Dieu, toi qui veux que tous les hommes soient sauvés, bénis ce soir mes paroles pour une au moins de ces âmes droites et sincères qui ne t'ont pas encore trouvé !

§ 1. Le déisme.

Le sujet que je viens ce soir examiner avec vous, messieurs, c'est le surnaturel. Vous êtes sans doute surpris de me voir aborder à mon tour une question qui a été déjà discutée devant vous par M. E. Naville [1] avec une supériorité à laquelle rend hommage l'Europe entière. Je pourrais me borner à vous dire pour toute excuse que, le surnaturel étant parmi les protestants la grande préoccupation du jour, je n'avais à tout prendre pas à choisir. Mais pourtant j'ai une meilleure réponse à vous faire : Genève n'est-elle pas à la fois la cité de Calvin et la patrie de Rousseau, le foyer romand de la Réformation et sur le continent le berceau du déisme? Or Rousseau, dans sa *Profession de foi d'un vicaire savoyard*, et surtout dans ses *Lettres écrites de la montagne* du Val de Travers et dirigées contre le Conseil de Genève, a rejeté le miracle et la

[1] *Vie éternelle*, 5e discours. — Voyez sur ce même sujet : *Le miracle dans la vie du Sauveur*. Discours par L. Bonnet, — et les deux conférences, toutes récentes, de M. Godet : *Le surnaturel* et *Les miracles*.

prophétie avec une abondance de sophismes qui aurait emporté dans ses flots la foi des descendants spirituels de Calvin, si les saintes Ecritures, sur lesquelles elle repose, eussent été un livre humain. Où donc serait-il plus opportun d'étudier sans se lasser le surnaturel, que dans cette ville qui compte toujours parmi ses enfants de nombreux disciples de Rousseau ?

Le déisme sera notre unique adversaire. Nous délimitons ainsi nettement le champ de la discussion, d'où nous écartons et le panthéisme et le matérialisme. Ces deux philosophies nous contesteraient l'existence même du Dieu personnel, et l'on n'engage pas une controverse sur le caractère, les mœurs, les exploits d'un héros avec des gens qui, d'emblée, prétendraient qu'il n'a jamais vécu. Les déistes, au contraire, nous accordent la présence éternelle du Dieu vivant, qui aurait au moins la puissance de faire des miracles : s'il n'en fait pas, c'est qu'il ne le veut pas, et s'il ne le veut pas, c'est que son immutabilité ne lui permet pas de le vouloir.

La discussion aurait été aussi pénible avec les athées qu'elle est facile et agréable avec les disciples de J.-J. Rousseau : on est de part et d'autre d'accord sur les principes ; les armes sont égales, et l'on peut vider la querelle en deux ou trois passes d'épée.

Avant d'engager le fer, nous ferons, si vous le voulez bien, plus ample connaissance avec les déistes.

Leur arbre généalogique remonte, par delà l'ère chrétienne, à l'illustre Aristote, dont le Dieu est l'Immuable par excellence. Nous comptons parmi leurs ancêtres : un Gaulois, Pélage, au temps de St. Augustin ; un Breton, Abélard, au temps de St. Bernard ; un Italien, Socin, au temps de Calvin. Mais si l'esprit du déisme animait déjà ces trois grands personnages, il ne s'est montré sous sa vraie et définitive forme, en Angleterre, que chez le pieux Herbert de Cherbury, et sur le continent, que chez le Genevois Rousseau.

Ame ardente lancée sans boussole dans une société incrédule et dissolue ; cœur épris d'amour pour la vérité, la liberté, le bien de l'humanité et constamment trompé par de brillants fantômes ; intelligence lucide et puissante, qui s'affermissait dans l'erreur par d'ingénieux sophismes, Rousseau fut dans la France catholique le seul défenseur du spiritualisme, et dans notre Suisse romande et protestante, le redoutable ennemi de la révélation. Mi-ténèbres, mi-lumière comme la colonne de nuée qui séparait les Israélites des Egyptiens, il fut pâle et confuse lueur pour le monde, sombres et obscurs prestiges pour le peuple de Dieu, et ses plus grands admirateurs conviendront avec nous que la vérité qu'il professait, n'avait pas sanctifié sa vie.

Sa *Profession de foi* est, comme le système de Descartes, une étude originale des primordiales vérités et une chaîne solide de déductions qui s'imposent à l'esprit par leur évidence. Mais ce qui distingue Rousseau

du philosophe catholique français, c'est la prépondérance qu'il accorde à la conscience sur la raison spéculative. La conscience est pour lui « le guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre. » Cette inébranlable certitude du sens moral, qui est la seule base de la vraie philosophie, est un principe éminemment protestant et chrétien. Ce principe n'a-t-il point passé de notre Suisse à Kœnisberg, où il a fait la force et la gloire de Kant? D'Allemagne ne nous est-il pas revenu par M. Ch. Secretan, tandis qu'à Paris il inspirait à M. J. Simon son livre du *Devoir*, qui contient un grand nombre de pages dignes de Pascal?

M. J. Simon est dans notre siècle le plus célèbre représentant du déisme, et nous ferons un très grand usage de sa *Religion naturelle*[1]. Il a tenté de transformer la profession de foi de son devancier en un système philosophique dont les grandes doctrines seraient exposées avec ampleur et défendues avec toutes les ressources d'une logique acérée. Mais, par son travail, il a mis à nu les côtés faibles du déisme, et il les a indiqués avec une loyauté parfaite et une héroïque franchise. La discussion est ainsi singulièrement abrégée. Nous sommes dispensé d'établir par de longs raisonnements des contradictions qu'on nous confesse d'emblée.

Ce grand écrivain français a même considérable-

[1] 4e édition. 1857.

ment affaibli le déisme de Rousseau en voulant le doubler de celui d'Aristote. Le Dieu de ce philosophe païen est « l'Immuable, l'être qui ne pense, n'aime et ne veut que lui-même, et qui ne pourrait même connaître le fini sans déchoir; il n'a ni créé la matière, ni formé le monde, qui est éternel, et il conduit au bien l'immense multitude des êtres finis, comme ferait un drapeau placé sur une haute colline et servant de point de ralliement à une nombreuse armée. » Ce dieu-là diffère radicalement de celui de la Bible, dont le dieu de Rousseau est la contrefaçon. Mais cette radicale différence n'empêche point M. J. Simon de les accoler l'un à l'autre, et il fait très habilement apparaître notre Dieu quand il s'agit de créer le monde ou de réparer dans la vie future les injustices de la vie présente, et le dieu païen quand on arrive à la question de la prière exaucée et des miracles.

Le déisme, sous sa forme scientifique ou populaire, est (comme on l'a fort bien dit) « le produit d'une raison qui a été évangélisée à son insu [1]. » Aussi est-il à nos yeux, ainsi que son fondateur, mi-lumière, miténèbres, et le voit-on tantôt défendre le christianisme et tantôt l'attaquer.

Qui d'entre nous ne se réjouirait du puissant secours que les disciples de Rousseau nous apportent dans nos luttes contre l'athéisme et contre la superstition ? Ils

[1] E. Naville. *Le Père céleste*, 2e édition, pag. 27.

démontrent, avec une grande vigueur de raisonnement, contre les matérialistes l'existence de l'Esprit infini et des esprits finis, contre les panthéistes les limites de l'entendement humain [1], la personnalité de Dieu, la création, la liberté cause du péché, l'immortalité de l'âme, contre les uns et les autres la certitude du sens moral. D'autre part, ils éveillent le sentiment de la responsabilité personnelle et de la spontanéité au sein des nations romaniques, qui ne sont que trop bien habituées à une foi implicite en l'infaillible autorité de l'Eglise.

Mais ces mêmes déistes font cause commune avec les catholiques contre le protestantisme. Ils se montrent aussi ignorants que personne de la puissance spirituelle de l'Evangile, et l'on peut dire de M. J. Simon comme de J.-J. Rousseau, qu'ils rejettent ce qu'ils ne connaissent pas. La Réforme, qu'ils définissent par le libre examen et l'absence de toute confession de foi, ne serait qu'une station intermédiaire, une transition entre la Révélation et leur philosophie.

Cependant ils nous associent aux catholiques et s'allient avec les athées, lorsqu'ils portent leurs atta-

[1] « L'esprit humain est borné; donc, ses connaissances doivent être bornées. En fait, nous voyons de tous côtés des réalités qui nous demeurent incompréhensibles. » (Simon, *Rel. nat.*, pag. 40.) « Il est faux de prétendre avec Bayle que le comprendre est la mesure du croire. Il faut dire : « Je ne crois que ce qui m'est démontré. » (Pag. 36, 207.)

ques sur l'exaucement des prières et les miracles, et ici ils foudroient tous les chrétiens de paroles assez rudes pour mettre notre charité à une certaine épreuve. « Prétendre, disent-ils, que Dieu change par amour pour nous le cours des lois générales, et que ses résolutions ne sont pas inébranlables, qu'il reçoit en lui des mouvements causés par la créature, qu'il répond par des résolutions nouvelles à nos vœux et à nos fautes ; croire en un mot aux oscillations de la volonté divine, c'est mettre Dieu dans le temps et l'espace, ce qui est absurde ; c'est le dépouiller de son immutabilité et par là de son infinité ; c'est dire que Dieu peut s'amender ; c'est avancer des propositions qui sentent le blasphème. » Et ailleurs : « Se représenter en Dieu tous les mouvements de la passion humaine, la colère, la pitié, la repentance », c'est faire « s'écrouler tout ce que nous savons de Dieu et tout ce que nous savons du monde, » c'est substituer à la Providence, toujours juste, un « destin » arbitraire et capricieux, c'est revenir aux « théologies païennes[1]. »

Ainsi, messieurs, le Dieu des chrétiens est relégué dans la foule des faux dieux du paganisme, et nous, ses adorateurs, soutenons des doctrines absurdes et blasphématoires ! Je n'ai dans mon cœur pas le moindre sentiment d'amertume contre les déistes eux-mêmes, mais vous ne vous étonnerez pas si je

[1] Id. page 233, 248 et 249, 218 et 219.

traite à mon tour leur dieu sans beaucoup de respect. Souvenez-vous, messieurs, que notre Dieu est pour nous notre Père céleste, et des enfants ne peuvent entendre de sang-froid des étrangers porter contre leur père les accusations les plus graves.

Au reste, ces violentes accusations ne rendent pas meilleure la situation intermédiaire des déistes. Il est un certain juste-milieu qui n'est qu'un équilibre instable, et cet équilibre n'a jamais été plus difficile à garder que dans un siècle comme le nôtre, où les éléments contraires s'isolent, où les masques les plus inconscients tombent, et où, par un jugement spontané, tous les esprits se précipitent vers deux camps opposés, celui du Dieu du Paradis, du Sinaï et du Golgotha, et celui de l'athéisme panthéiste et matérialiste. Aussi les déistes sont-ils de nos jours vivement sollicités en sens contraires de sortir de leur position ambiguë, et de devenir tout croyants ou tout mécréants. Ils me rappellent le roi indien Trisankou : suspendu dans les airs à la suite de je ne sais plus quelle mésaventure, les dieux lui criaient : « Monte, » les hommes : « Descends, » et il ne descendait ni ne montait ; aujourd'hui même, dit-on, on le voit encore en Inde dans cette même position, au milieu de la constellation de la Croix australe. Mais les déistes seront bien forcés un jour à monter s'ils ne veulent pas tomber dans les plus profonds abîmes. Ce n'est pas moi qui me permet de leur tenir ce langage, c'est M. Schérer :

« Le miracle est l'élément propre de la foi. Avec le miracle risquent de disparaître le ciel et l'enfer, et Jésus-Christ, et Dieu même.... Le dieu du déisme est un dieu mort [1]. » Cette parole m'en rappelle une autre qui est vieille de dix-huit siècles, et qui est celle non d'un philosophe, mais de l'Apôtre de la charité : « Qui nie le Fils n'a pas le Père ; celui-là seul a le Père qui confesse le Fils [2]. » Le déiste qui ne croit pas au miracle vivant, au Verbe incarné, ne connaît donc ni ne possède le vrai Dieu, au dire de St. Jean, et son dieu est un dieu imaginaire, un faux dieu. Au reste les déistes eux-mêmes ont le sentiment de leur infirmité. Ils conviennent, par la bouche de M. J. Simon, qu'il n'y a pas dans leur philosophie « les éléments d'un culte régulier et complet » et que « ici la religion actuelle ne donne pas à l'humanité tout ce que l'humanité lui demande. » Ils constatent en même temps le discrédit public qui atteint toute philosophie dont les principes détruisent la possibilité du culte et de la prière [3].

§ 2. Le plan de la discussion.

Le caractère, les vues générales et les forces de nos adversaires une fois reconnus, déterminons,

[1] E. Naville. *La vie éternelle*, 4me discours. — [2] 1 Jean II, 28. — [3] Page 372, 320, 222.

avant de commencer la discussion, quel en est l'objet et quelles sont les prétentions contradictoires des combattants.

Le surnaturel est pour les deux partis l'intervention de Dieu dans le cours régulier des choses finies, ou, en d'autres termes, l'apparition de certains faits qui ne se peuvent expliquer par les forces connues du monde physique et du monde moral, et qui supposent une action immédiate de la Divinité.

Ces faits surnaturels sont à nos yeux :

1° Dans l'histoire de la terre, tous les actes de création.

2° Dans le champ de la Providence, les châtiments infligés de Dieu aux méchants, et l'exaucement accordé de Dieu aux prières des gens de bien.

3° Dans l'œuvre de la rédemption, la prophétie et le miracle.

4° Dans cette même œuvre, les apparitions de Dieu et l'incarnation. Mais ces derniers faits rentrent plutôt dans la question des mystères que dans celle du surnaturel, et les déistes se refusent à discuter les mystères qui leur paraissent répugner à la raison[1], et qui sont des articles de foi complétement étrangers à la philosophie. Pour nous, au contraire, ils sont des réalités divines, qui dépassent sans doute les étroites bornes de notre intelligence, mais qui se tiennent et s'enchaînent, s'appuient et s'expliquent

[1] *Rel. nat.*, page 170, 205 à 208.

mutuellement et forment à nos regards un admirable ensemble de vérités insondables. C'est l'Himalaya de la théologie. On gravit de vallées en vallées jusque sur des plateaux éthérés qui n'ont plus de limites ; on côtoie des précipices dont nul œil humain ne sonde la profondeur ; on passe au pied de cimes qui nous dérobent leurs formes en se perdant dans des hauteurs inaccessibles à nos regards. Ce sont les profondeurs illimitées des cieux où Herschel, par son immense téléscope, nous a révélé un monde plein de surprises et de prodiges dont on soupçonnait à peine avant lui l'existence. Ainsi Jésus-Christ nous a permis de jeter un regard dans les secrets les plus intimes de la Divinité et ouvert des perspectives d'une portée infinie. Mais la discussion des mystères part d'autres principes que celle du surnaturel et ne suit pas la même chaîne d'idées. Nous sommes ainsi contraint de l'écarter.

Les déistes acceptent une création ; mais ils nient le surnaturel de la providence divine et de l'histoire sacrée. Ils ne se bornent pas à déclarer inauthentiques et légendaires tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament qui contiennent des récits d'événements prodigieux ; mais ils affirment que les théophanies, les miracles, les prophéties, même les simples exaucements de prières sont impossibles parce qu'on ne saurait les concilier avec l'immutabilité de Dieu et la fixité des lois de la nature. Nous, au contraire, nous descendons sur le champ de bataille,

non pour excuser notre Dieu des actes d'intervention qu'il avait cru pouvoir se permettre sans trop scandaliser les grands philosophes, mais pour soutenir la *nécessité* du surnaturel. Par là nous entendons la nécessité morale d'un être libre qui est la perfection, la sainteté même, et qui ne l'est qu'à la condition d'agir partout et toujours en conformité avec son intime nature.

Pour établir cette nécessité du surnaturel, nous devrons, il va sans dire, profiter de toutes les lumières que les Saintes Ecritures projettent sur Dieu, sur le monde physique et sur l'homme ; car nous sommes descendus dans l'arène pour défendre la cause de la Révélation. Mais nous nous garderons d'opposer des citations de la Bible à des adversaires qui en nient la divine autorité. Nous les attaquerons avec leurs propres armes, celles de la raison et de la conscience. Nous soumettrons avant toutes choses leur méthode à un examen où l'autorité de la foi n'interviendra en matière quelconque. Nous accepterons ensuite pour base de la discussion leur idée de Dieu, et nous montrerons que, si eux et nous, partant du même point, arrivons aux antipodes, la faute en est tout entière à leurs inconséquences et à leurs contradictions. Toute la question se réduit donc pour vous, messieurs, à peser les raisonnements de droite et ceux de gauche, et à décider laquelle des deux chaînes de déductions est la plus solide.

Le sujet de notre étude sera : le Dieu vivant ; —

créant, conservant et consommant le monde physique ; — gouvernant le monde moral, rachetant l'humanité déchue, exauçant les prières des gens de bien et jugeant les méchants, élisant Israël, inspirant les prophètes et opérant les miracles. Nous pénétrerons ainsi de la nature ou du parvis des gentils par celui des fidèles jusques dans le temple : mais nous nous arrêterons devant le voile du sanctuaire qui nous dérobe la vue des mystères divins.

Cependant prouver la nécessité des divers ordres de surnaturel, ce n'est point encore prouver la réalité des faits consignés dans l'histoire biblique. Nous devrions donc, suivant la méthode généralement suivie, démontrer que les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament méritent tous notre pleine confiance. C'est là une voie longue et fatigante. J'en tenterai une plus courte et, j'ose bien dire, peu fréquentée, dans notre dernier entretien ; il embrassera l'histoire du surnaturel depuis le premier jour de la création jusqu'à ces derniers temps qui dans le langage des Ecritures commencent avec Jésus-Christ, et cette histoire, si vous en portez le même jugement que moi, est si naturelle, si originale, si logique, si sainte qu'elle doit nécessairement être véritable.

§ 3. La méthode.

Veuillez, messieurs, prêter à l'examen de la méthode des déistes et de la nôtre une attention par-

ticulière. Toute philosophie et toute religion valent ce que vaut la voie qu'elles suivent pour arriver à la vérité. Mais l'appréciation de leurs voies diverses est fort délicate, et elle devient assez difficile quand on est resserré par le temps comme c'est ici le cas.

Le déisme est éminemment dogmatique. Il affirme que « le premier mot de la philosophie doit être de proclamer que Dieu existe[1], » et ce langage nous rappelle que le premier mot de nos saints livres est Dieu : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. »

Mais ce premier mot est ici une révélation *certaine* de Dieu aux hommes, là une vérité *évidente* qu'a découverte l'homme par sa raison.

Par la raison? Mais de quelle raison s'agit-il? Est-ce de celle des tribus sauvages dont la religion soi-disant naturelle est le fétichisme? Est-ce de celle des Chinois qui avouent avec Confucius n'avoir aucune réponse à toutes les questions relatives à la Divinité? Est-ce de celle des Hindous qui dans leurs spéculations ne se dégagent jamais des chaînes du panthéisme? Est-ce de celle des Grecs et des Romains? mais leur philosophie, vers le terme de sa carrière, au temps de Cicéron, n'osait pas affirmer l'existence d'un Dieu personnel, ni l'immortalité de l'âme, et ne donnait aux âmes avides de vérité que d'hypothétiques espérances. Est-ce la raison de

[1] *Rel. nat.*, pag. 27.

Bruno, de Spinoza, de Schelling, de Hegel, tous panthéistes ? Est-ce celle des matérialistes Helvétius et Feuerbach ? Et si c'est celle de Descartes et de Rousseau, comment affirme-t-elle avec une telle assurance ce qui était l'objet de beaucoup de doutes et de contestations pour un Cicéron ou un Sénèque ? Entre les derniers siècles du monde païen et nos siècles modernes, quels si grands progrès avait donc fait la philosophie ? Elle avait dormi du plus profond sommeil, et avait laissé la théologie penser pour elle. N'est-il donc pas évident que la raison si dogmatiste des déistes est celle de l'esprit humain illuminé et discipliné pendant quinze siècles par la révélation chrétienne ?

Mais laissons nos adversaires à leur ingratitude inconsciente envers le christianisme ; ne les troublons pas dans leurs illusions sur leur religion naturelle, et voyons quelles sont les sources où ils puisent leur connaissance de Dieu.

Si je comprends M. J. Simon, qui ne s'exprime pas clairement sur ce point, ces sources sont au nombre de trois : le raisonnement, la psychologie et l'instinct.

Le raisonnement : on sait d'une façon certaine, en partant de l'idée de l'absolu, que Dieu est parfait ; en partant de la nécessité d'une cause première, qu'il est créateur.

La psychologie : « Dieu ne se conclut de rien, mais il s'aperçoit partout. Il ne s'agit que de savoir regarder. La réflexion bien conduite nous donnera tant

de lumières, que la présence de Dieu éclatera pour nous dans tous nos actes, dans tous nos sentiments, dans toutes nos pensées. »

L'instinct : « Il y a dans les âmes comme un besoin violent de se rattacher à Dieu. » « Notre raison, en se développant, s'élève vers Dieu comme par une force invincible[1]. »

Ces trois sources-là, nous les connaissons et les fréquentons aussi bien que les déistes.

Oui, dans notre âme est un *instinct divin*[2], une foi native, qui est distincte de notre instinct moral ou notre conscience, et de notre instinct des vérités absolues ou notre raison. Tout homme qui n'est pas aveuglé par ses préjugés dogmatiques ou abruti par le vice, sent sa dépendance de Dieu, se sent pressé de recourir à Dieu dans toutes ses détresses, et sent, quand il a péché, la crainte de la justice de Dieu s'ajouter aux morsures de la conscience.

Puis, l'homme est tout amour, comme l'a dit Platon, tout aspiration au souverain bien, à l'idéal, à l'infini. Chacune de ses facultés morales tend vers un but qui est à une incommensurable élévation au-dessus de lui, et elles convergent vers un point inaccessible à ses regards, qui est Dieu même.

Le besoin de Dieu au fond de notre âme, l'idée de

[1] Pag. XX, XXVI, 31, 214.

[2] Voy. le traité fort remarquable de M. de Muralt sur *l'Instinct divin* dans le second volume de ses *Lettres sur les Anglais, les Français, etc.*, 1747.

Dieu sur nos têtes : voilà ce qui fait notre essence et ce qui nous distingue absolument de l'animal.

L'idée de Dieu, enfin, se décompose par le raisonnement en un certain nombre de perfections qui nous fournissent chacune une preuve nouvelle de l'existence de Dieu, et son existence acquiert par toutes ces preuves le plus haut degré *d'évidence* que puisse donner la *déduction*.

Mais la déduction est la voie par laquelle nous tirons des sombres profondeurs de notre esprit au grand jour de la conscience les *vérités abstraites*, soit métaphysiques, soit morales, soit mathématiques. Dieu ne serait-il donc qu'une vérité abstraite, pour que nous l'abordions par la voie de la déduction ? Son idée est en nous, je le veux ; même elle fait notre essence, et nous pouvons et devons l'éclairer par l'analyse. Mais l'évidence de cette idée suffit-elle aux besoins de notre esprit ? Dieu n'existe-t-il pas hors de nous ? n'est-il pas la réalité des réalités ? et le raisonnement est-il la voie par laquelle nous acquérons la connaissance du monde réel, des êtres et des choses visibles ou invisibles qui existent hors de nous, du *non-moi* ?

Il y a pour l'homme trois méthodes distinctes pour arriver à la vérité : la déduction, qui nous fournit les idées abstraites ; l'observation ou *l'induction*, avec le témoignage d'autrui, qui nous livre une multitude de *faits* ou *d'idées concrètes*, et *l'assimilation*, qui est la

synthèse des deux, et qui marie les faits et les abstractions dans le temple de la Découverte [1].

Ainsi l'homme est, tour à tour, l'araignée qui tire de sa propre substance des fils déliés dont elle tisse des toiles, d'une belle symétrie, mais de peu de consistance ; la fourmi qui entasse sans ordre dans ses magasins une foule de provisions, et l'abeille qui s'assimile et digère tout ce qu'il y a de plus exquis dans le monde, l'abeille qui produit, non plus de pauvres toiles, mais des rayons solides dont les cellules, d'une forme mathématiquement régulière, sont remplies d'un miel aussi doux et suave que sain et nutritif.

Or l'induction donne la *certitude*, l'assimilation la *conviction*, et les déistes, qui ne connaissent Dieu que par la déduction, pourront bien trouver son idée *évidemment* vraie, mais jamais ils ne seront *assurés* et *convaincus* de son existence.

M. Leverrier avait, par ses calculs, prouvé jusque à l'évidence l'existence d'une planète au delà d'Uranus; mais cet astre serait resté problématique si l'on n'avait pas réussi à le voir. L'observation directe pouvait seule, ici comme en tout autre cas analogue, créer la certitude.

Or, messieurs, nous possédons, avec l'évidence, la certitude et la conviction que Dieu est.

[1] J'ai exposé au long la nature de cette dernière méthode dans les Lettres XVI et XVII de *Christ et ses témoins*.

La certitude, disons-nous. En effet, Dieu, qui est la réalité même, sait que, d'après les lois qu'il a données à l'esprit humain, tous les raisonnements sur l'existence des êtres réels ne valent pas le moindre regard jeté sur eux. Il devait donc nécessairement se montrer à l'humanité, s'il voulait qu'elle fût inébranlablement certaine de son existence, et il devait le vouloir, parce que cette certitude est le fondement de toute notre vie morale. Aussi s'est-il montré, dès l'origine, aux ancêtres du genre humain, qui en ont transmis la mémoire à toute leur postérité; plus tard il s'est révélé à son peuple élu pour raviver et centupler la foi dans le cœur des Israélites, et, enfin, il a envoyé sur la terre son Fils, qui a pu dire : « Celui qui m'a vu, a vu mon Pére [1]. » Les témoignages authentiques de ces théophanies forment, avec les paroles inspirées des prophètes, le contenu de nos saints Livres, et nous, qui pensons avoir d'excellentes raisons d'admettre la crédibilité de ces livres, nous nous trouvons en possession d'un moyen de connaître Dieu, que les déistes, non-seulement n'emploient pas, mais qu'ils condamnent et rejettent. Qu'ils ne voient dans la Bible que des mythes : ils en sont libres, et nous leur répondrons plus tard. Mais ils devront confesser que, Dieu étant un être réel et non une idée, la déduction ne peut suffire pour donner la certitude de son existence.

La conviction. En nous assimilant à la façon de-

[1] Jean XIV, 9.

l'abeille, la vérité divine que nous offrent les révélations bibliques, en mettant en pratique les commandements de notre Dieu, en croyant à ses promesses et à ses menaces, en nous mettant en relation avec lui par la prière, nous reconnaissons de jour en jour davantage que cette vérité-là est faite pour notre âme comme la lumière pour notre œil, et que ce Dieu est un Dieu vivant qui répond à nos demandes par ses grâces spirituelles et par ses délivrances. Ces expériences intérieures ajoutent à l'évidence des raisonnements et à la certitude des témoignages une conviction qui s'accroît jusques au point où le croyant est inaccessible à tous les doutes. Les déistes nieront, s'ils le veulent, l'objectivité de ces expériences; mais ils conviendront que cette méthode d'assimilation est en parfaite harmonie avec la théorie philosophique de la connaissance, et nous établirons, dans notre troisième entretien, la parfaite réalité des exaucements des prières.

La question de la méthode ainsi vidée, ouvrons la discussion sur la vraie idée de Dieu.

§ 4. L'idée de Dieu.

Des deux parts on proclame que Dieu est. Que sait-on de sa nature et de ses attributs?

« Le second mot de la philosophie, dit M. Simon

doit être que Dieu est incompréhensible. » Il l'est parce qu'il est l'infini, que nous sommes finis, et qu'une intelligence finie ne peut comprendre un être « ayant en lui l'indivisible plénitude de la perfection [1]. »

« Je suis celui qui suis, » a dit de lui-même notre Dieu [2], et nous ne sommes devant lui que néant.

« Nul n'est semblable à l'Eternel, » répétons-nous avec les écrivains inspirés [3]. « Atteindrais-tu le fond de Dieu en le sondant ? disait Tsophar à Job. Atteindrais-tu à la science parfaite du Tout-Puissant ? Ce sont les hauteurs des cieux : qu'y ferais-tu ? Ce sont de plus grandes profondeurs que les enfers : qu'y connaîtrais-tu [4] ? » « O profondeur ! » s'écriait St. Paul, en embrassant du regard l'œuvre de la rédemption de l'humanité ; « que les jugements de Dieu sont impénétrables et ses voies incompréhensibles [5] ! » « O profondeurs, » répétons-nous à notre tour à chaque découverte que les sciences font dans les mystères des lois de la nature, dans les espaces incommensurables des cieux étoilés, dans le monde, plus surprenant encore, des êtres organisés d'une petitesse infinie. D'âge en âge l'idée traditionnelle du Dieu révélé s'agrandit, s'élargit, s'approfondit dans l'esprit du

[1] Pag. XXVII, 49, 69, 219, etc. — [2] Ex. III, 14. — [3] Voy. *La Concordance* de M. Mac Kenzie au mot *Semblable*. — [4] Job XI, 7-9; XXVI, 14; XXXVII, 23; XLII, 3; Ps. XXXVI, 7; LXXI, 19; CIII, 11; CXXXIX, 6; CXLVII, 5; Prov. XXX, 4; Esa. XL, 28; LV, 9. — [5] Rom. XI, 33-35: comp. Eph. I, 19.

fidèle sans jamais s'altérer, et devient de plus en plus incompréhensible sans rien perdre de ses clartés acquises et de son inébranlable certitude.

Mais Dieu est-il absolument incompréhensible, au dire des déistes ?

Il l'est absolument, disait il y a vingt-cinq siècles le premier des philosophes païens, Xénophanes, qui, renversant dans son esprit toutes les idoles des faux dieux nationaux, s'était élevé, par un sublime effort de sa raison, à l'idée de l'être infini et absolu. « Dieu n'est semblable aux mortels ni de corps, ni d'esprit. »

Il l'est absolument, disait au siècle dernier un philosophe allemand, Jacobi, qui n'admettait d'autre source de la vérité que le sentiment religieux. « Un Dieu qu'on peut connaître n'est pas un Dieu. »

Il l'est absolument, répètent aujourd'hui en France des spiritualistes qui ont fait de la nature une étude exclusive [1]. Ils savent assez de Dieu sans doute pour affirmer qu'il n'est ni *l'éternel devenir* des panthéistes ou leur dieu qui est en train de se faire ; ni l'idéal de M. Vacherot, qui n'existe que dans l'esprit de l'homme ; ni la nature aveugle, à laquelle les matérialistes accordent les attributs de l'intelligence créatrice. Mais essayer de définir Dieu leur paraît « une entreprise insensée, même ridicule... Il y a entre l'infini et le fini une distance sur laquelle aucun pont ne peut être

[1] Flamarion. *Dieu dans la nature.*

jeté. Dieu est par sa nature même inconnaissable et incompréhensible pour nous [1]. »

Distinguons, dit à son tour M. J. Simon, qui a sur les déistes naturalistes l'immense avantage de connaître l'homme, ses aspirations, sa liberté morale; car l'âme raisonnable reflète moins confusément l'image de Dieu que ne peut le faire le monde matériel. « Si nous ne connaissons rien de Dieu sinon qu'il existe, nous rendrions tous nos raisonnements inutiles, en les faisant aboutir à un nom qui n'exprimerait rien pour notre pensée ; mais nous pouvons connaître certains attributs de Dieu et certains de ses actes, sans avoir le droit pour cela de dire que nous comprenons sa nature. Dieu est incompréhensible à la raison : il ne lui est pas entièrement inaccessible. Je puis toucher une montagne, dit Descartes, quoique je ne puisse l'embrasser [2]. »

Pour nous, qui avons sur les déistes moralistes le double avantage de croire en un Dieu qui se révèle et d'apprendre à le connaître dans notre vie de foi et de recueillement, nous devons manifestement connaître Dieu moins incomplétement que tous les philosophes spiritualistes. Toutefois, le Dieu qui se montre, n'en est pas moins le Dieu infini et incompréhensible. Il se montre et tout à la fois se dérobe à nous et dans les œuvres de la création, et dans les voies de sa providence, et dans les décrets de sa ré-

[1] Id. pag. 519. — [2] Pag. 37 et 38.

demption. St. Paul l'a dit: *Notre connaissance* de Dieu est *fragmentaire*, et ce que nous connaissons de lui s'offre à notre esprit comme *dans un miroir* peu distinct et sous une forme *énigmatique*.

Quelle sera donc la formule de notre connaissance de Dieu ?

Les déistes disent : Nature incompréhensible, certains attributs accessibles à la raison.

Nous dirons avec Pascal : « Un Dieu caché en partie, découvert en partie, » et nous aurons cette formule constamment présente à l'esprit dans nos présentes études : car elle stimule la paresse et met un frein à la présomption.

Y a-t-il réellement accord entre les déistes et nous sur les limites de l'incompréhensibilité divine? M. Simon semble le croire [1]. Il serait sans doute fort étrange qu'avec des méthodes aussi différentes on arrivât des deux parts à des résultats identiques. Mais il est vrai de dire que les déistes et nous faisons la même réponse à la question suivante, qui semble trancher le débat :

Que sait-on, dans les deux partis, du Dieu incompréhensible, du Dieu caché ?

Vous connaissez tous, messieurs, la réponse des chrétiens :

Dieu est Celui qui est. Seul infini, seul parfait, seul nécessaire, seul absolu, il se nomme l'Eternel, l'Im-

[1] Pag. 38.

muable, et se suffit pleinement à lui-même. Il est esprit, pur esprit. Il a pour attribut la puissance infinie, l'infinie intelligence, l'amour infini. Il a la pleine conscience de lui-même, et sa liberté souveraine s'appelle son bon plaisir. Il a créé toutes choses de rien, et il gouverne ses créatures libres selon son infinie justice. Il est le Dieu trois fois saint et jouit d'une félicité parfaite.

Cette idée de Dieu, nous la devons aux révélations mêmes du Dieu de Moïse et de Jésus-Christ. Les déistes, comme tous les autres philosophes, seraient donc en droit de la récuser. Mais, à tout bien considérer, elle n'est que l'analyse de la notion de l'être parfait qui ne se distingue pas de celle de Dieu, et seule, elle répond à toutes les exigences de notre raison, de notre instinct religieux, de notre conscience et de notre cœur.

Les déistes, loin de l'attaquer, s'en feraient bien plutôt avec nous les champions, car leur idée de Dieu semble ne point différer de celle que nous venons de développer. Cette bonne entente est si imprévue, si étrange, si importante dans la présente discussion que nous tenons à la bien constater. Voici le texte de Rousseau : « Il est certain que le tout (l'univers).... annonce une intelligence unique... Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même, cet être, enfin, quel qu'il soit, qui meut l'univers et ordonne toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puissance, de vo-

lonté que j'ai rassemblées, et celle de bonté qui en est une suite nécessaire...... » Le passage suivant nous paraît résumer les idées de M. J. Simon[1]:

« Dieu est la raison de l'existence du monde; il est donc une substance éternelle et nécessaire. Il a produit le monde; donc il l'a connu et voulu; il est une volonté éclairée. Comme sa substance porte la raison de son existence avec elle, son entendement ne peut dépendre de nul autre, et sa volonté ne peut être gênée ou limitée dans son exercice. Par le même motif, la puissance dont cette volonté dispose, est absolue. La puissance va à l'être, la sagesse ou l'entendement au vrai, et la volonté au bien. Dieu est infini dans sa substance, dans son entendement, dans sa bonté et dans sa puissance; car s'il n'était pas infiniment infini, c'est-à-dire parfait, il ne serait pas nécessaire et par conséquent il ne serait pas. De plus, il n'y a qu'un Dieu; car un seul Dieu étant nécessaire, il n'y a aussi qu'un seul Dieu de possible. Enfin Dieu possède le bonheur parfait, parce qu'il a en lui-même sa cause et sa fin. A ces attributs que notre raison découvre, se joignent tous ceux, en nombre infini, qui, n'ayant aucune analogie même lointaine avec ce que nous connaissons, restent nécessairement inconnus à notre pensée. Quand nous le considérons dans ses rapports avec le monde, nous disons qu'il en est le créateur, c'est-à-dire que sa

[1] Pag. 34. Comp. XIV, 144 et 145, 153, 164, etc.

volonté suffit pour expliquer l'existence de la substance et des phénomènes du monde; qu'il en est le roi, c'est-à-dire qu'il y dispose toutes choses vers le bien avec une puissance absolue, et qu'il en est le père, car, se suffisant à lui-même, il ne peut se porter que par amour à produire une créature et à la gouverner. »

Toute la *Religion naturelle* atteste que l'auteur reconnaît dans la divinité, avec les *attributs métaphysiques* de l'unité, de l'éternité, de l'immutabilité qu'on ne pourrait lui contester sans la nier, les *attributs moraux* que suppose ou proclame chaque ligne de nos Saintes Ecritures : puissance, intelligence et sagesse, justice, bonté, charité, amour et miséricorde, liberté.

Les déistes accordent très libéralement à Dieu un nombre infini d'attributs absolument inconnus. Mais ces attributs ne peuvent que s'ajouter aux autres sans les altérer, ni même les modifier en rien ; car chaque attribut est en Dieu une perfection, et toute perfection est absolue en soi.

Ainsi donc, semble-t-il, les déistes et nous connaissons du Dieu incompréhensible ou en partie caché les mêmes perfections, et, l'idée de Dieu étant la même, nous devrions les uns et les autres arriver logiquement aux mêmes conséquences, comme nous le disions avant la discussion.

Mais voici comment nous nous tournons le dos dès le premier pas en avant.

Des attributs moraux que nous venons d'énumérer, nous, chrétiens, tirons la conclusion que Dieu est esprit et que sa nature n'est donc pas incompréhensible.

En effet il n'existe que deux natures ou substances : la matière et l'esprit. La matière se définit par l'étendue et l'inertie ; l'esprit, par la vie spontanée, la conscience de soi et la liberté, et a pour attributs de penser, d'aimer et de vouloir. Or le Dieu des déistes et le nôtre répond traits pour traits à la définition de l'esprit. Il est donc une substance spirituelle, il est l'esprit infini. Supposer qu'il a une troisième substance qui ne serait ni spirituelle ni matérielle, serait la plus arbitraire de toutes les hypothèses, puisque tout ce que nous savons de Dieu s'explique de la manière la plus complète par celle de sa spiritualité, et qu'il impliquerait contradiction de donner tous les attributs de l'esprit à une substance qui ne serait inconnue qu'à la condition d'être aussi peu spirituelle que matérielle.

Notre conclusion, qui nous paraît fort logique, est rejetée sans discussion par les déistes. La nature de Dieu est pour eux incompréhensible. Rousseau, « quand il entend dire que son âme est spirituelle et que Dieu est un esprit, s'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si Dieu et l'âme humaine étaient de même nature[1]. » M. J. Simon,

[1] Tom. IX (édit. de Lyon 1796), pag. 76.

qui s'était compromis par un langage trop biblique, se rétracte : « C'est par un abus manifeste que nous employons les mots d'être, de penser, de sentir, de vouloir tantôt en parlant de Dieu, et tantôt en parlant de nous-mêmes ; car ces mots ne peuvent avoir le même sens dans les deux cas. Nous savons ce qu'ils signifient appliqués à nous ; transportés à Dieu, ils n'expriment que des idées vagues et indéterminées.... Quand nous disons de lui qu'il est, qu'il pense, qu'il veut, souvenons-nous que cela veut dire seulement qu'il est la cause parfaite et inconnue de ce que nous appelons l'être, la pensée, l'amour et la volonté[1]. »

Mais suivons M. Simon dans l'arène où il lutte avec le panthéisme. Voyez alors, messieurs, comme la nature de Dieu lui est bien connue, et comme il sait de science certaine qu'elle est spirituelle. Prend-il même la peine de le prouver ? Non, il semble ne pas même soupçonner qu'on puisse le lui contester. Il n'y a pas en Dieu le moindre atome de matière ; les choses finies n'ont pu sortir de lui par une simple émanation ; il les a créées de rien par un acte de libre volonté.

Mais un Dieu libre et conscient et vivant, en qui il n'y a point de matière, est nécessairement esprit, et par la plus flagrante des inconséquences, les déistes opposent au panthéisme le Dieu-esprit de la révélation, et aux chrétiens un Dieu incompréhensible qui ne peut être esprit.

[1] Pag. 82.

Dieu, étant l'esprit infini, a fait à son image l'esprit de l'homme, et à l'image de cet esprit le corps de l'homme. C'est Moïse qui nous a révélé à la première page de la Genèse cette vérité d'une incalculable portée, et elle a été retrouvée par Platon, plaçant le souverain bien de l'homme dans sa ressemblance avec Dieu. Il y a donc analogie entre notre esprit fini et l'esprit infini de Dieu ; nous pouvons entrer par la porte étroite de la psychologie dans le domaine incommensurable de la théologie, et le langage anthropomorphique de la Bible est fondé sur la vraie et semblable nature de Dieu et de l'homme.

Mais le déisme nous barre le chemin en des termes assez rudes : L'anthropomorphisme est « absurde » et conduit à « l'idée païenne d'un Dieu semblable à nous[1]. » Et il ajoute : « Dieu est seul. Il n'a point d'analogues, il ne rentre pas dans une classe, il ne peut être défini. Il faudrait pour parler de lui une langue dont les mots ne fussent pas applicables aux créatures[2]. » « L'infinitude ne peut-être analogue à son contraire, c'est-à-dire à ce qui est fini. Si les formules scientifiques étaient également vraies pour le fini et pour l'infini, il s'en suivrait qu'elles étaient fausses[3]. » « Notre soin principal est d'établir que, faute d'analogie avec nous-mêmes et avec le monde, la cause première nous est nécessairement inaccessible[4]. » « Cette cause divine produit l'être,

[1] Simon, pag. 48. — [2] Pag. 45. — [3] Pag. 51. — [4] Pag. 213.

ou crée, tandis que la cause humaine ne produit que le mouvement qui modifie l'être[1]. » L'intelligence de Dieu est intuitive et immuable, et celle de l'homme successive et mobile[2].

Ce n'est pas nous, messieurs, qui nierons l'abîme qui sépare l'homme de Dieu. Mais nous n'en affirmons pas moins qu'il y a sur cet abîme un pont, et ce pont, les déistes le construisent de leurs propres mains quand ils disent de Dieu qu'il est *cause* et de l'homme qu'il est *cause*, de l'homme qu'il a une *intelligence* et de Dieu qu'il a une *intelligence*. Ce qui est en nous simple faculté, capacité vide, aspiration, est sans doute chez l'Etre infini possession éternelle, plénitude, perfection. Mais le Créateur a déposé dans l'âme de ses créatures des idées, des affections, des volontés qui sont de même nature que les siennes, qui sont non pas approximativement semblables, mais identiques à celles-ci, en un mot qui sont absolument vraies, légitimes et saintes dans leur intime essence et dans leur idéale perfection. Cette assertion, messieurs, vous semble peut-être bien hardie, et pourtant elle ne fait que formuler une vérité qui est d'instinct en nous tous. Considérez donc comment nous déduisons de quelques axiomes toutes les mathématiques pures. Or ces sciences, écloses de notre cerveau, s'appliquent avec une merveilleuse exactitude à tous les phénomènes du monde physique.

[1] Simon, pag. 48. — [2] Pag. 75 et suiv.

Mais ce contrôle ne prouve-t-il pas à lui seul que l'intelligence infinie a bien réellement mis dans notre intelligence finie les rudiments de son arithmétique et de sa géométrie et tout son système métrique? Ne portons-nous d'ailleurs pas en nous comme un pressentiment de toutes les grandes lois de l'univers? L'hypothèse qui nous guide dans toutes nos recherches, est-elle autre chose qu'une anticipation de la vérité divine? et la découverte, qui jaillit avec la rapidité de l'éclair, ne nous donne-t-elle pas la plus délicieuse assurance de l'harmonie parfaite de notre esprit avec l'esprit créateur et avec l'univers? Pouvons-nous pareillement douter que la loi du devoir inscrite dans notre cœur soit identique avec la loi de la divine justice d'après laquelle nous serons rémunérés? L'amour que nous avons pour Dieu, serait-il d'une autre nature que celui de Dieu pour nous? Mettez en doute, je ne dis pas la ressemblance, mais l'identité de nos idées du bien, du vrai et du beau avec les idées divines correspondantes : à l'instant même les bases de notre vie morale, intellectuelle et religieuse s'ébranlent sous nos pieds, vacillent et s'écroulent. Ne sachant plus rien de certain de la Divinité que son existence, il nous devient impossible de l'aimer, de la craindre, de la servir, de l'invoquer. Le ciel se ferme sur nos têtes, l'infini disparaît à nos yeux, l'idéal s'évanouit, la foi meurt avec l'espérance, et nous ne vivons plus que sur la terre, de la terre et pour la terre.

Mais l'anthropomorphisme n'est pas seulement une

méthode très rationnelle de connaître Dieu : elle est la seule possible. Vous avez solidement établi que Dieu est, et vous voulez expliquer ce qu'il est. Quel adjectif donnerez-vous à ce sujet ? Vous direz que Dieu est l'éternel, l'infini, l'immuable? Ce ne sont là que des synonymes du nom de Dieu, et ils n'apprennent rien de sa nature ni de ses attributs. Direz-vous qu'il est conscient de lui-même et personnel ? Anthropomorphisme, et si par peur de l'absurde vous n'affirmez pas la personnalité de Dieu, vous tombez dans le panthéisme. Direz-vous qu'il est libre? Anthropomorphisme. Qu'il est intelligence ? Anthropomorphisme. Qu'il est roi et père? Anthropomorphisme. Descendrez-vous dans le monde physique pour expliquer ce qu'est Dieu, et direz-vous qu'il est lumière ? Mais la lumière n'est pour vous que le symbole de la vérité et qu'un anthropomorphisme déguisé ! Ferez-vous de lui la source de l'univers? Vous niez la libre création. Xénophanes lui-même, qui le premier a protesté contre la forme humaine de la Divinité, a pourtant dit : « Dieu est tout yeux, tout intelligence, tout oreilles.» « Au lieu donc de reprocher à l'humanité d'être entrée pour sa théologie dans la voie des anthropomorphismes, il faut reconnaître qu'elle n'a pas pu ne pas y entrer et qu'elle n'en sortira jamais. Elle ne peut pas en sortir sans sortir d'elle-même[1]. »

[1] Matter. *La philosophie de la religion*, 1857. Tome I, pag. 138, 394 et 98.

Que les chrétiens se réjouissent donc de trouver à chaque page de leurs saints livres l'homme semblable à Dieu dans les étroites limites du fini, Dieu semblable à l'homme malgré son essence infinie, et l'un et l'autre parlant la même langue. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils peuvent se comprendre et s'aimer. C'est même sur cette analogie que repose l'œuvre entière de la rédemption. Si le premier homme n'avait pas été créé à l'image de Dieu, l'éternelle Image de Dieu ne se serait pas faite homme en la personne du dernier Adam, et les disciples du Christ n'auraient pu recevoir dans leur esprit le feu de l'Esprit de Dieu qui purifie et régénère.

Au reste, quand les déistes ne se tiennent pas sur leur garde, ils disent avec nous que Dieu nous a « faits à son image[1], » et nous a donné « une portion de sa raison[2]. » A tout bien considérer, ils pratiquent l'anthropomorphisme exactement comme nous, parce que nul ne peut se soustraire à cette nécessité. Ils ne le condamnent que lorsqu'il va les conduire au pied du Dieu de la révélation biblique. Mais il y a dans un tel procédé une inconséquence sur laquelle nous nous permettons d'insister.

La question de l'anthropomorphisme vidée, nous

[1] Rousseau, tome IX, pag. 65.

[2] Simon, pag. 185. Comp. pag. 213 où l'auteur explique de la manière la plus simple et la plus claire la création par l'homme; mais bientôt il se ravise et nie toute analogie.

déduisons de notre idée d'un Dieu esprit, qu'il voit tout.

Dieu, étant infini dans son entendement, voit tout ce qui existe et sait tout ce qui fut et tout ce qui sera. Il connaît toutes choses, parce que tout est son œuvre et que l'ouvrier ne peut ignorer ni oublier ce qu'il a fait. Il connaît toutes choses ; car autrement son intelligence serait limitée et il ne serait plus l'être parfait. A chaque instant et sans le moindre effort, il embrasse donc d'un regard, dans l'espace, tous les êtres depuis l'imperceptible infusoire aux plus immenses soleils, et dans le temps, tous les âges depuis les éternités les plus reculées du passé jusqu'aux éternités les plus lointaines de l'avenir. C'est là ce que je déduisais de deux paroles de Jésus-Christ : « Il ne tombe pas un passereau en terre sans la volonté de notre Père; les cheveux même de votre tête sont tous comptés. »

Quelle sera sur cette question capitale l'opinion des déistes qui ignorent la nature de Dieu ? S'envelopperont-ils dans l'incompréhensibilité divine pour ne pas devoir se prononcer ? Non, ils tiennent le même langage que nous. M. J. Simon dit : « Dieu connaît tout, jusqu'à un ciron, jusqu'à un atome, par cela seul qu'il connaît la loi de la création ou la volonté qui a fait cette loi, c'est-à-dire par cela seul qu'il se connaît lui-même[1]. » Rousseau[2] exprime

[1] *Ibid*, pag. 239. — [2] *Ibid*, pag. 77.

cette même pensée en des termes où se peint son génie : « La suprême Intelligence.... est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est et tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne sont pour elles qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, et tous les temps un seul moment. »

Poursuivant notre chemin, nous nous avançons de la station de l'omniscience à celle de l'action incessante.

Dieu est esprit. L'esprit est énergie dans le langage d'Aristote, vie dans celui de la Bible. Le Dieu spirituel est le Dieu vivant ; l'esprit infini est la vie infinie Mais la vie infinie est activité infinie. Agir est sa joie, l'oisiveté serait pour elle un tourment, le simple sommeil une imperfection. Intelligence infinie, le Dieu vivant pense sans cesse ; amour infini, il aime sans cesse; puissance infinie, il agit sans cesse. Il ne fait sans doute que ce qu'il lui plaît ; mais il ne peut rien vouloir de contraire à sa nature qui est esprit. vie et activité. C'est là aussi ce que nous enseigne Jésus-Christ dans cette mémorable parole[1] : « Mon Père agit jusqu'à maintenant, » et ce *maintenant* est un présent perpétuel.

— Erreur, nous disent les déistes : Dieu regarde et n'agit pas.

— Messieurs, nous voici arrivés au vif de la ques-

[1] Jean V, 17.

tion du surnaturel. Si Dieu se borne à regarder, il est bien évident qu'il n'opérera pas de miracles, tandis que le Dieu vivant qui toujours agit, peut à chaque instant donner des signes de sa présence, se révéler, se communiquer, inspirer, exaucer.

Pour échapper à la perpétuelle activité de Dieu, les déistes se réfugient derrière son immutabilité.

« Le temps est l'ordre de succession des choses finies, l'espace leur ordre de coexistence ; l'un et l'autre la condition et la nécessité du monde. Mais Dieu, étant infini, est hors du temps ; il n'y a pas en lui de pensées, de sentiments, de volontés qui se succèdent comme le font les nôtres. Il est l'immuable. Son immutabilité constitue sa perfection absolue et sa divinité, et toute modification serait incompatible avec son essence. »

Mais nous avons vu M. J. Simon faire de Dieu le créateur de l'univers. Or, si Dieu ne peut entrer dans le temps et l'espace, c'est-à-dire dans le monde, sans sortir de son immutabilité, comment est-il resté dans son repos absolu en créant le monde? Comment cet acte de libre volonté n'a-t-il pas troublé son identique éternité en y traçant une limite qui la divise en deux moitiés : les temps antérieurs à la création et les temps postérieurs? Comment la production de l'immense univers n'a-t-elle pas modifié quelque peu l'essence divine? Pourquoi, la perfection résidant pour lui, non dans son amour ou sa puissance, mais dans son immutabilité, Dieu ne se

serait-il pas pensé éternellement lui-même, comme fait le Dien d'Aristote, ou ne se serait-il pas éternellement réjoui à contempler l'idée de l'univers sans la précipiter dans l'espace, le temps et la matière? La difficulté est immense et la solution en est très embarrassante. Rousseau[1] hésite: « S'il (Dieu) a créé la matière, les corps, les esprits, le monde, je n'en sais rien. L'idée de création me confond et passe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir, mais je sais qu'il a formé l'univers et tout ce qui existe, qu'il a tout fait, tout ordonné. » M. J. Simon reconnaît franchement que la création est « un problème insoluble, un secret inexplicable. » Il va même jusqu'à dire « qu'il faut souffrir cette dérogation à la rigueur des principes[2]. »

Mais déroger, c'est commettre une faute, et la création se trouve être le premier péché. Le disciple d'Aristote, pour qui « le panthéisme n'est que la forme savante de l'athéisme[3], » M. Simon donne ici la main aux panthéistes de l'Inde, à ceux du gnosticisme, à ceux de l'Allemagne moderne, qui tous expliquent les origines du fini par une défaillance, une chute de l'infini.

A l'immutabilité de Dieu que nous opposent les déistes, nous opposons à notre tour la vie infinie de l'Esprit infini.

Ils font consister la perfection de Dieu dans son

[1] *Ibid*, pag. 76. — [2] Pag. 206, 209, 232. — [3] Pag. XXVII.

immutabilité, et nous ne concevons pas la perfection divine sans la vie et l'activité infinies.

Il y a donc, comme le reconnaît fort bien M. J. Simon [1], sur la perfection divine deux philosophies opposées: l'une la cherche dans l'immutabilité et aboutit à un dieu, qui, ne pouvant créer, est inutile comme celui d'Aristote, ou qui déroge en créant ; l'autre la place dans les attributs moraux et aboutit au Dieu de sens commun et de la révélation, qui crée, gouverne, exauce, mais dont l'immutabilité semble au premier abord n'être pas entière.

Le déisme oscille entre ces deux théories, qu'il ne parvient pas à concilier. Il se décide pour l'une en face du panthéisme, pour l'autre en face de la religion chrétienne. Mais tous ses instincts le poussent vers Aristote et son dieu inactif.

Pour nous, nous concilions l'activité incessante de Dieu avec son immutabilité par la spiritualité de sa nature et par l'éternité de sa volonté. Ici nous ne distinguons pas entre son activité régulière, ordinaire, conforme aux lois connues du monde physique et du monde moral, et son activité extraordinaire et miraculeuse; car, Dieu agissant sans cesse et selon la totalité de ses attributs, ses actes ne peuvent à ses yeux se ranger ainsi sous deux rubriques contraires

Si la nature de Dieu est spirituelle, si la vie et l'activité en font une partie intégrante et si elle n'est parfaite qu'à la condition que l'activité divine soit infinie,

[1] Pag. 199.

il est contre toute logique de dire que cette activité infinie apporte à l'essence de Dieu une série de modifications qui seraient destructives de sa perfection. En effet, tout esprit est un être individuel; tout être individuel est un foyer toujours le même de manifestations diverses et successives, et l'individualité infinie, qui crée tout et agit perpétuellement sur tout, ne saurait en manière quelconque être altérée dans son essence ni même troublée dans son repos par son travail incessant, qui est sa vie et sa joie. Indivisible, incommunicable et complète, l'individualité divine ne se mêle point au monde en le gouvernant, et ce n'est pas être emporté par les siècles que de leur imprimer, immobile, leur marche progressive.

Nous oublions d'ailleurs que nous tous, et les écrivains inspirés avec nous, voyons du temps l'éternité comme de la terre le soleil et les astres ; que la terre qui se meut, et le temps qui passe, nous semblent immobiles ; que les apparences nous causent une irrésistible illusion et que nous ne pouvons parler de Dieu qu'en un langage irrationnel. Les volontés de Dieu sont toutes divines, les volontés de l'Eternel sont toutes éternelles. Elles nous paraissent se succéder les unes aux autres, tandis que, en Dieu qui vit hors du temps, elles existent simultanées en un moment unique qui est l'éternité. Telles que les planètes qui nous semblent avancer, reculer, rester stationnaires, et qui pourtant suivent toujours leur

orbite avec la même vitesse, elles nous paraissent changeantes et contraires, tandis qu'en Dieu elles tendent par une ligne simple et droite au même but. Il n'y a, pour tout dire, en Dieu, dans ses rapports au temps, qu'une seule et unique idée, celle de l'univers, et dans cette idée éternelle est comprise en son lieu et place celle de l'humanité. Dieu qui sait tout, voit dans ses moindres détails l'histoire de notre race et celle de tous ses membres. L'avenir lui étant connu comme le passé, rien pour lui ne peut être imprévu. Il a préconnu et prédisposé toutes choses: préconnu les actes d'obéissance et ceux de rébellion, et prédisposé les récompenses des premiers et les châtiments des seconds; préconnu les âges que traverse chaque nation, et préparé pour les temps de déclin et de corruption les fléaux de la nature et de l'histoire; préconnu toutes les prières et préparé les circonstances qu'en exigeait l'exaucement; préconnu et préparé tous les miracles. Pour comprendre le système solaire, il faut se transporter en esprit au vrai centre, sur le soleil : de même, pour réfuter les objections du déisme contre l'activité incessante de Dieu, tant naturelle que surnaturelle, il faut, dans les limites du possible, contempler de l'éternité le cours du temps.

L'immutabilité et la vie une fois conciliées, il ne nous sera pas difficile de fondre en une les deux théories opposées de la perfection. L'idée déiste de la divinité est incomplète, fautive, inconséquente,

illogique, parce qu'elle trie arbitrairement parmi tous les attributs celui de l'immutabilité et en exagère tellement l'importance que les autres en sont comme annulés. Nous cherchons au contraire la perfection de Dieu dans une idée qui embrasse tous ses attributs métaphysiques et moraux sans en sacrifier un seul, et qui les rassemble tous en un même faisceau. Cette idée suppose nécessairement que Dieu pense, sent, veut, parle, agit en tout temps, en tous lieux, en toutes choses, conformément à la totalité de ses attributs. C'est là ce qui constitue sa sainteté[1]. Tandis que l'homme, vivant dans le temps et soumis à la loi du développement, s'avance lentement vers l'état parfait qui est son idéal, Dieu, qui est et ne devient pas, est la perfection vivante, l'idéal réel. Il n'y a jamais l'épaisseur d'un cheveu de différence entre sa nature et les décrets de son bon plaisir. Il est saint d'une sainteté infinie, qui le place à une infinie élévation au-dessus de toutes ses créatures. Il est ainsi transcendant par sa perfection morale non moins que par son essence éternelle. Cette notion de sainteté, qui est étrangère au langage philosophique, n'est que le couronnement nécessaire de notre idée

[1] Comp. Lév. XIX, 2: « Soyez saints, car je suis saint, moi l'Eternel votre Dieu, » et Math. V, 48: « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Ces passages prouvent que la sainteté divine, dont on a tenté vingt définitions diverses, est un attribut, non métaphysique et particulier à l'être infini, mais moral et commun à tous les êtres libres, finis ou infinis.

de Dieu, et c'est par une inconséquence évidente que les déistes, tout en reconnaissant en lui les mêmes attributs que nous, passent sous silence celui qui les résume tous.

Telle est la série de contradictions par où le déisme arrive à son dieu inactif, qui ne fera sans doute pas de miracles, mais qui aussi n'a pu créer le monde sans déchoir. Plaçons en face de ce dieu-là le Dieu vivant.

Dieu est vie, vie d'une intensité incompréhensible, vie multiple, ensemble harmonique de forces, de puissances, de vertus infinies. Si le panthéisme ne m'épiait pas, je comparerais la vie divine à un océan qui, à l'ordre de son maître, comblerait de ses flots le vide illimité. Mais avec les saintes Ecritures je puis la représenter sous une image qui rend plus sensible l'intensité de la vie qui se recueille et se contient, sous l'image de cette fournaise ardente, de ce buisson ardent, de ce tourbillon de feu, dans lesquels Jéhova apparaît à Abraham, à Moïse, à Ezéchiel. Toutefois il ne se montrait à eux que voilé, car, d'après les croyances des Hébreux et des Hellènes, nul ne peut voir Dieu et vivre. Le soleil aveugle qui le regarde en face ; Dieu consumerait qui s'approcherait de lui.

C'est là le Dieu, qui dans nos Saints Livres, se nomme Celui qui est, l'Etre absolu, le seul Etre vivant.

C'est lui qu'adore le premier des archanges, Micaël, en répétant : *Qui est comme Dieu?* C'est lui qui regarde la terre, et elle tremble ; touche les montagnes, et elles fument ; sonde la mer, et ses flots bouillonnent en tumulte[1]. C'est lui qui est pour les impies un feu consumant[2], et lorsque, environné d'éclairs et de foudres, il descendra des cieux pour juger les hommes, les montagnes s'écrouleront, les vallées s'entr'ouvriront toutes béantes, les fleuves s'engouffreront dans la profondeur, la terre, saisie d'épouvante, chancellera et trébuchera comme un homme ivre, et l'abîme élèvera ses mains en haut dans son agonie[3].

Mais fermons les Ecritures, que je n'ai citées que pour éveiller en vous le pressentiment de l'infinie puissance de la vie divine, et tentons de préciser cette idée de vie par la réflexion et l'analyse.

Faisons-nous, s'il le faut, un instant panthéistes, et contemplons cette vie qui circule dans l'univers entier, qui revêt les formes diverses de forces physiques et chimiques, de vie végétative et animale, d'âme humaine, et qui est la base de toutes les existences individuelles. Puis, revenant au spiritualisme, disons-nous que tout cela n'est qu'une goutte d'eau, un rien, au prix de la vie toute puissante de Dieu qui en est non point la source inconsciente, mais la libre cause. Considérons de même tout ce qu'il y a de sa-

[1] Ps. CIV, 32 ; Esa. LI, 15. — [2] Héb. X, 27. — [3] Ps. XVIII, 8-16; Hab. III, 3-11 ; Esa. XXIV, 20, etc.

gesse et de bonté dans les œuvres de Dieu, tout ce que Dieu a mis dans l'âme de l'homme d'affection et d'intelligence, et disons-nous que tout cela n'est pareillement qu'un fétu au prix des richesses infinies de l'amour et de la sagesse de Dieu.

Mais des trois grandes perfections de Dieu, amour, sagesse et puissance, qui constituent sa vie, quelle est la plus importante, quelle est la centrale? Demandons-le à la psychologie ; elle nous répondra : L'amour. Demandons-le à nos Saints Livres; St. Jean nous dit: Dieu est amour[1]. Chez l'homme c'est l'amour, la passion, le cœur qui donne la première impulsion à toutes ses facultés et leur montre le but à atteindre ; la raison ne fait qu'éclairer la marche et découvrir les moyens; la volonté, qu'exécuter ce que le cœur a décidé. Le malheureux qui n'aime plus, est une montre dont le ressort est brisé, et sa vie n'est plus qu'une anticipation de la mort. De même, en Dieu l'amour est le mobile de sa toute-puissance, et, son amour étant infini, sa toute-puissance ne peut rester oisive.

Dieu est amour! Nous pourrions à la rigueur imaginer que sa toute puissance s'est lassée en façonnant tant d'étoiles et de voies lactées, et sa sagesse épuisée à inventer une telle diversité d'astres et de systèmes d'astres dans les cieux, de minéraux, de plantes et d'animaux sur la terre. Mais que son amour, en se partageant entre les myriades des êtres intelligents,

[1] 1 Jean IV, 8.

subisse la moindre perte, c'est ce qu'il nous serait absolument impossible de concevoir ; car pour nous, aimer, c'est vivre, et l'intensité de notre amour mesure celle de notre vie. Rien donc ne nous est plus évident que l'immuable plénitude de l'amour divin. Or, pour sonder l'intime nature de cet amour, ne craignons pas d'abaisser nos regards vers les légitimes amours de la terre; Dieu ne peut avoir mis en nous plus de vertus qu'il n'en possède lui-même. Interrogeons.... non, messieurs, n'interrogeons pas, nous n'obtiendrions pas de réponse, car il y a dans le cœur de la jeune mère, dans les cœurs d'époux chastes et purs, des abîmes de tendresse, de sympathie, de bonheur qu'aucun poëte ne sondera jamais. L'infini, le divin ne semble-t-il pas se rapprocher de nous quand nous considérons en silence le regard humide que la jeune femme arrête sur son premier-né dormant dans son berceau, sa joie au premier sourire de son enfant, ses angoisses et ses cris muets à Dieu aux premiers symptômes de quelque dangereuse maladie ? Pour le sauver, compte-t-elle ses longues nuits de veille? calcule-t-elle les périls d'un mal contagieux ? est-elle fière de son héroïsme ? Le dévouement, qui d'un bout de la terre à l'autre a toujours passé pour la plus sublime vertu, et dont l'histoire a dans la vie de ses héros inscrit en lettre d'or quelques rares exemples, le dévouement est le devoir journalier et le train de vie habituel de la mère. De qui l'a-t-elle reçu? de quelle source s'est-il épanché dans son

cœur ? d'où lui vient-il, cet amour si désintéressé, si pur, si profond ? Dites-le, messieurs : est-ce de la matière ? est-ce de Dieu ? Si c'est de Dieu, élevons-nous donc de cet idéal d'amour et de tendresse qui habite notre terre et qui illumine notre toit domestique ; élevons-nous, si possible, à la contemplation de la tendresse infinie et de l'infini amour de notre Dieu. Ne le laissons pas dans nos pensées au-dessous de ses pauvres et chétives créatures : accordons-lui au moins un cœur maternel. Que dis-je, messieurs ? Ecoutez Esaïe : « La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles ? Mais quand les femmes oublieraient leurs enfants, encore ne t'oublierai-je pas, moi [1], » dit l'Eternel. O paroles divines qui dépassez notre plus bel idéal, et qui avez de génération en génération fait la joie d'un si grand nombre d'âmes ! Quel est celui d'entre nous qui aurait le courage de les effacer du livre du prophète et qui en contesterait l'évidente et philosophique vérité ? Quelle est la mère qui dans le fond de son cœur ne tressaille de joie à la pensée que Dieu l'aime plus encore qu'elle ne chérit son enfant ? et quels horizons immenses ne déroule pas devant nos yeux étonnés la révélation d'un Dieu dont l'amour n'est égal à celui de ses créatures qu'à la condition de se dévouer et se sacrifier au besoin pour ses enfants !

Préférez-vous, messieurs, à ce Dieu celui qui, du

[1] Esa. XLIX, 15.

haut des cieux, regarde, à sa fenêtre et les bras croisés, ses enfants succomber sous les coups du péché et de la mort, et qui les entend sans émotion l'appeler avec détresse à leur secours? Il ne vaut pas mieux que celui que nous peint Lamartine dans son ode *le Désespoir*.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eût enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna la face,
Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi.

Sans doute ce faux dieu-là est dans son inaccessible retraite d'une incontestable immutabilité, et le fleuve du temps passe au-devant de lui sans le mouiller. Mais n'éprouvez-vous pas quelque pitié pour ce dieu que sa grandeur même enchaîne, comme Louis XIV, au rivage, et qui ne pourrait avancer le pied dans les flots sans risquer de s'y noyer? Notre Dieu, à nous, y descend sans hésiter; il se nomme même : « Celui qui est, qui était et qui vient, » qui marche, qui s'avance vers un but, qui progresse. C'est qu'il agit sans cesse, tandis que l'autre est le grand fainéant des cieux, et vous répéterez avec moi ces pa-

[1] Apoc. I, 8.

roles de feu M. Matter : « Un Dieu oisif, occupé à *regarder*, n'en est pas un, et c'est une dérision que d'en parler sérieusement[1]. »

Choisissez, messieurs, entre ce dieu mort et notre Dieu vivant.

[1] Tom. I, pag. 458.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE NATUREL

Messieurs,

Cette soirée sera pénible : la route est longue, le chemin rude. Veuillez recueillir vos forces et vous armer de patience.

Nous nous proposons pendant cette heure d'étudier le naturel pour comprendre le surnaturel, et le résultat de nos recherches sera que l'action constante de Dieu passe à l'intervention miraculeuse par des transitions insensibles. Pour atteindre ce but, nous devons déterminer quelle est l'action de Dieu dans la création, la conservation et la consommation du monde, ou en d'autres termes contempler dans le champ des choses physiques, le Dieu du passé, le Dieu du présent et le Dieu de l'avenir ou du progrès. Nos adversaires sont ici les athées qui nient Dieu et la création, et les déistes qui, d'accord avec nous sur

la création, nient la Providence. Mais, fidèle au plan que nous nous sommes imposé, nous écarterons ici les objections du matérialisme.

§ 1. Le déisme de la binité et la Trinité.

Avez-vous fait, messieurs, votre choix depuis l'autre soir entre le dieu mort et le Dieu vivant? entre les innombrables inconséquences et contradictions du déisme et la doctrine aussi simple que logique des Saintes Ecritures? entre une religion toute prosaïque et glaciale, et une révélation qui correspond à tous les instincts les plus nobles et les plus profonds de notre cœur? — « Mais, nous dira tel d'entre vous, vous êtes un avocat bien imprudent et maladroit. Donner à Dieu un cœur maternel, c'est s'obliger à lui trouver des enfants à aimer, et il faut à ce Dieu dont l'essence est d'agir sans cesse, un objet sur lequel se porte son activité. Il a donc besoin d'autrui, il ne se suffit plus à lui-même, et par là il a perdu ses droits à la divinité. Cependant, cet *autrui* qu'il réclame, doit nécessairement être éternel comme lui, et même il doit être comme lui infini, pour que l'activité infinie de Dieu puisse s'exercer en plein sur lui et qu'il puisse aimer Dieu d'un amour égal à celui dont il est aimé. »

Ce raisonnement-là, messieurs, est irréprochable. Aussi des théistes allemands, qui ont en petite estime

le dieu des déistes français et croient à notre Dieu vivant, ont-ils fait de l'univers un second dieu. Les voilà donc ayant deux dieux ou plutôt deux moitiés de dieu, un dieu double, une *binité*. Toutefois, ils ont gardé de la doctrine chrétienne l'idée de la création : de toute éternité leur Dieu a tiré du néant le monde. Leur second dieu ne peut donc être l'égal du premier et leur binité boite tout bas. D'ailleurs, leur création est une nécessité de l'essence divine et non point un acte de libre volonté : aussi ne se distingue-t-elle plus qu'avec peine de l'émanation qui tend à confondre Dieu et le monde en une même unité. Ce théisme allemand porte le caractère visible de son pays d'origine qui par son profond sentiment de la vie divine répandue dans la nature est l'Inde de l'occident, et la religion de la binité est un second Trisankou suspendu entre le ciel de la foi chrétienne et les abîmes du panthéisme.

N'admirez-vous pas, messieurs, les incertitudes de la raison humaine et ses assertions contraires? Elle prouve aux matérialistes qu'il n'existe aucune substance spirituelle, ni âme humaine, ni Dieu; aux panthéistes, qu'il existe un esprit inconscient qui se fait monde et qui est un éternel devenir; aux meilleurs des philosophes que le Dieu personnel ne peut en bonne logique créer le monde, ou que, s'il le crée, le monde est un second dieu. Si les théistes allemands tombent dans le panthéisme, les déistes

français montent dans le vide à des hauteurs où leur dieu se meurt. Leurs erreurs sont contraires, mais les uns et les autres ont le sort commun de se trouver dans une impasse dont ils ne sortiront jamais.

Et nous-mêmes, messieurs, ne partageons-nous pas l'infortune des théistes? La révélation ne nous précipite-t-elle pas, comme la raison, dans d'inextricables difficultés? Ne nous oblige-t-elle pas à professer l'éternité et la nécessité du monde? — Nullement! Les théistes ont commis une grande erreur. Ils ont pris les choses finies pour l'objet infini de la vie et de l'amour divins, tandis qu'il n'y a d'infini que Dieu et qu'un Dieu seul pouvait être le second Dieu. Or, que nous enseigne la révélation chrétienne?

« Il y a en Dieu de toute éternité un autre Dieu qui est sa parfaite, son adéquate image, son *empreinte*. Il est son image visible, sa révélation objective et extérieure, sa *parole*. Il est de la substance de Dieu comme un *fils* est de la même nature que son père. Eternel et infini, il est seul le digne objet de l'amour de Dieu, et seul il peut aimer Dieu d'un amour de Dieu. Dieu donc trouve sans sortir de soi un second soi-même sur lequel il épuise en quelque sorte son activité. »

La révélation nous autorise à poursuivre en ces termes :

« Il y aurait en Dieu une dualité et le Fils serait

imparfaitement uni au Père, si le Père ne se communiquait tout entier à lui par l'Esprit, qui est leur synthèse et le lien de la perfection. »

Voilà, messieurs, comment la notion du Dieu vivant rend nécessaire la doctrine de la Trinité. Je l'accepte.... et je la crois non sans doute pour l'avoir découverte par ma raison (les réalités divines s'inventent aussi peu que les corps simples en chimie, ou les espèces de végétaux et d'animaux en histoire naturelle) ; mais pour avoir compris que si je rejetais la Trinité, je devrais du même coup abandonner le Dieu vivant et glisser sur les pentes du panthéisme.

Mais poursuivons.

« L'Esprit est le lien universel : il est la grande communication de Dieu aux créatures, ou sa révélation intérieure et subjective; c'est lui qui apporte dans l'âme de l'homme l'intelligence des choses divines, l'inspiration, la prophétie, la puissance des miracles, la sainteté, la félicité, et qui consomme l'humanité dans l'unité divine. Le Fils de son côté est celui par qui Dieu crée; celui par qui il se montre à ses créatures intelligentes; par qui seul elles peuvent le connaître; celui qui s'est incarné en Jésus-Christ, le dernier Adam, l'Esprit vivifiant, le Sauveur. »

Les mystères se relient donc bien réellement au surnaturel de la manière la plus intime ; mais, comme je vous en ai prévenus, je laisse retomber le voile que je viens de soulever. Il nous suffit pour le mo-

ment d'avoir échappé à la religion de la binité par l'existence en Dieu d'un autre Dieu son égal Le monde cesse ainsi d'être nécessaire, éternel, infini. Il doit bien au contraire, pour se distinguer du Fils unique de Dieu, être contingent, être limité, être formé d'une autre substance que celle de Dieu et marqué du stigmate de la matière. Un autre l'a dit avant moi · l'univers n'est qu'une aumône faite au néant par un Dieu qui est amour.

Nous voici arrivés à la question de la création de l'univers, et des origines de cette nature que dépasse et modifie le surnaturel.

§ 2. La création du monde.

Le Dieu impersonnel et pur esprit qui ne connaît ni le temps ni l'espace, se suffit de toute éternité à lui-même. Notre imagination se le représente avant sa création resplendissant de lumière et de félicité dans le silence du vide et, sublime poëte, portant en son intelligence l'idée une et multiple du drame immense de l'univers.

Au commencement du temps, qui pour nous se confond avec l'éternité, Dieu produisit et exécuta cette idée de l'univers par un acte de son bon plaisir. Telle est bien la pensée de nos Saintes Ecritures : dans les visions de St-Jean les vingt-quatre vieillards

chantent devant le trône de l'Eternel : « C'est par ta volonté que les choses ont été créées [1]. »

Voulant appeler à l'existence des choses et des êtres qui auraient des limites et qui seraient soumis aux lois du temps et de l'espace, Dieu ne les a pas tirés de sa propre substance toute spirituelle, mais il a créé de toutes pièces, fait de rien leur substance avec leurs formes si diverses.

Je réponds ici en passant à une lettre qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser : « Dieu pur esprit ne peut produire de rien la matière, car rien ne naît de rien. » Il est évident que, sans Dieu, le vide absolu restera éternellement vide absolu, car pas de cause, pas d'effet. C'est là l'axiome que nous opposons aux athées qui aimeraient à faire précéder la matière primordiale de quelques milliards de siècles pendant lesquels le vide serait de soi-même devenu le plein. Mais si dans le vide nous plaçons une cause d'une infinie puissance, elle n'est infinie qu'à la condition de faire tout ce qu'il lui plaît, et s'il lui plaît de créer un monde où la matière abonde, elle créera la matière dont elle a besoin pour ce monde. Lui dénier ce pouvoir, c'est la limiter; mais limiter l'infini, c'est le nier, c'est nier Dieu.

Disciples aussi dociles qu'ingrats de la révélation, les déistes disent, d'accord avec nous, que le monde a été tiré du néant par un acte de libre volonté. Mais veuillez, messieurs, considérer attentivement tout ce

[1] Apoc. IV, 11.

qu'emporte avec soi une telle doctrine. Vous savez que la nature est souvent appelée le monde de la nécessité par opposition à celui de la liberté ou des êtres intelligents. Par nécessité on entend ici les lois physiques, chimiques et organiques qui régissent les corps avec une autorité absolue, et c'est la fixité de ces lois qui offusque et éblouit la raison dans l'étude du surnaturel. Si ce monde de la nature avait été, comme le veut Platon, formé d'une matière préexistante, éternelle et indépendante de Dieu, l'essence, le nombre et le mode d'action de ces lois auraient été ce que les aurait faits la matière, et Dieu aurait dû les accepter d'elle avec docilité et reconnaissance, sans se permettre de jamais les modifier, car elles n'auraient pas été son bien. Mais il n'en est point ainsi: c'est lui qui les a inventées, et il lui aurait été loisible de les faire autres qu'elles ne sont. Il aurait pu imaginer de tout autres formules pour les combinaisons chimiques, et ordonner que la gravitation agît en raison inverse de la distance simple ou de son cube, et non de son carré. Tout le vaste monde physique de la nécessité repose donc sur le bon plaisir de Dieu, et s'il lui plaît, d'après sa sagesse, d'intervenir dans l'action régulière de ces forces, il ne fait qu'user du droit suprême que tout artiste a sur ses œuvres.

Nous passons à une question que les déistes ne se posent même pas, et que vous allez trouver bien pré-

somptueuse, mais qu'il m'est impossible d'écarter :

Comment Dieu a-t-il tiré du néant l'univers, et sous quelle image devons-nous nécessairement nous représenter son action créatrice ?

Si nous étions platoniciens, la matière étant éternelle, Dieu en serait l'ouvrier, l'architecte.

Si nous étions émanatistes, notre Dieu serait la source d'où coule le fleuve des choses visibles, le feu dont elles sont les étincelles, l'océan qui déborde dans le néant. Ici le monde est de la même substance que Dieu, et cela n'est vrai pour nous que du Fils.

Mais, pour nous, qui croyons l'univers produit par la libre volonté de Dieu, la seule analogie possible est celle du poëte. Le Poëte éternel qui, avant de créer l'univers, en portait le plan complet dans son entendement, a produit au dehors son idée par sa parole. Seulement la parole divine, étant toute puissante, appelle à l'existence des êtres réels, tandis que la nôtre ne crée que des mots : « L'Eternel parle, et la chose est, dit le psalmiste [1], il commande, et elle existe. »

Cependant, il y a sur la terre paroles et paroles. Dans les temps de grandes agitations politiques, on voit de deux orateurs qui disent les mêmes choses devant la même foule, l'un la laisser impassible et l'autre l'électriser. C'est que le second projette avec ses mots comme des effluves de son âme qui leur donnent une vertu extraordinaire. De même Dieu, en

[1] Ps. XXXIII, 9 ; CXLVIII, 5.

prononçant son verbe créateur, l'accompagne de son esprit de vie, et c'est son esprit qui fait de ses ordres des actes, des œuvres, des êtres. « Les cieux ont été faits par la parole de l'Eternel, et toute leur armée par le souffle ou l'esprit de sa bouche [1]. »

Vous le voyez, messieurs, les psalmistes répondent à notre question comme le fait la psychologie : Dieu crée par l'esprit et la parole. Moïse, à son tour, est en un complet accord avec les psalmistes. Que lisons-nous au premier chapitre de la Genèse? Que Dieu a créé la terre par huit paroles adressées à la nature et à lui-même, et que son esprit qui planait sur les eaux du chaos, les a fécondées, vivifiées, illuminées et transformées.

Dieu étant la réalité absolue, sa parole ainsi que son esprit doivent être nécessairement des forces d'une énergie infinie. Ces forces sont impersonnelles dans l'Ancien Testament, que j'interroge seul pour ne pas compliquer nos études des mystères de la Trinité. Actives dans la création, elles le seront pareillement dans la conservation du monde, et nous les retrouverons dans le domaine du surnaturel. La parole est l'agent par lequel Dieu commande à la nature et opère les miracles ; sans l'esprit, l'explication de la prophétie nous serait impossible. Nous les verrons enfin, l'une et l'autre, mais sous leur forme personnelle, s'unir en Jésus-Christ, qui est à la fois la Parole incarnée et l'Oint de l'Esprit.

[1] Ps. XXXIII, 6.

Nous avons admis tout à l'heure que Dieu, en projetant sa parole créatrice, a produit les choses finies hors de lui et de son entendement. Telle est aussi la pensée de M. Simon, qui s'exprime en ces termes : « Dieu est le sculpteur, et le monde est, non l'idée de la statue, mais la statue même [1]. »

Le monde vit en effet dans le temps, qui est son ordre de succession, et dans l'espace, qui est son ordre de juxtaposition, et à ces deux titres il est hors de Dieu qui, étant éternel et pur esprit, vit hors de l'espace et du temps.

D'ailleurs, le monde ayant été tiré du néant et non de la substance de Dieu, est par sa substance même étranger à Dieu et hors de Dieu.

Nos saints Livres nous ont pareillement appris à imaginer Dieu dans une lumière inaccessible [2], à une hauteur telle qu'il s'abaisse pour regarder, non-seulement sur la terre, mais aux cieux [3].

Nous dirons donc, avec tout le monde, que de Dieu à l'univers il y a une distance immense, mais en rappelant toutefois la présence universelle de Dieu. On ne peut parler de Dieu dans le langage du fini sans être constamment obligé de redresser et compléter sa pensée. Au reste, cet abîme qui sépare le fini du Dieu vivant ne nous effraie pas ; car, pour le franchir et pour agir sans cesse sur la création, notre Dieu peut en tous temps envoyer en tous lieux la parole et l'esprit.

[1] Pag. 117. — [2] 1 Tim. VI, 16. — [3] Ps. CXIII, 6.

Laissons derrière nous, messieurs, ces questions de haute métaphysique, et descendons vers ce monde que Dieu (nous l'avons vu) a fondé sur son bon plaisir. J'aurais aimé à admirer avec vous l'empreinte inimitable du Dieu vivant sur le moindre atome, sur tous les êtres doués de vie, sur l'homme ; à opposer aux matérialistes les causes finales qui resplendissent à nos yeux dans les forces physiques, dans le système de la nature terrestre, dans tout organisme : à vous faire reconnaître dans l'univers une idée divine, infiniment complexe, qui a pris corps et vie et s'est comme *immatérialisée*. Mais je dois me hâter vers mon but, et dans le plan de la création, je ne relèverai que les trois traits suivants, qui se rapportent directement au surnaturel : le but de la nature, les interventions divines dans l'histoire de la terre, et le but de l'homme et de tous les êtres libres.

1° La nature n'a pas son but en elle-même. Le monde physique de la nécessité a été créé en vue des êtres intelligents, la terre en vue de l'homme. D'où il résulte logiquement (et ceci est d'une haute importance dans notre étude du miracle) que la perfection réside pour la nature, non point dans l'irréprochable régularité de sa marche, mais dans sa conformité à son but, qui est au-dessus d'elle [1]. Gardons-nous donc du fétichisme de certains savants qui font leur divi-

[1] Kant a le premier exprimé cette idée dans son *Einzig möglicher Beweisgrund zu einer Demonstration des Daseyns Gottes*, 1763, pag. 84 et suiv. Elle a été reprise par Kleuker : *Neue Prü-*

nité des lois inviolables de la nature. Reconnaissons bien plutôt que, si elle est faite pour subvenir à tous nos besoins matériels, c'est la perfectionner que de la violenter comme le font à cette fin les hommes par leur travail. De même, quand Dieu la fait servir à leur bien spirituel par des miracles, il ne la trouble et ne la dégrade point, mais au contraire il l'honore. Et, messieurs, cette supériorité du but sur la loi est une de ces idées qui nous sont familières entre toutes. Quel est l'homme dont la vie nous semble la plus parfaite : de celui dont les heures de sommeil et de veille, de travail et de repos se succèdent de jour en jour dans le même ordre, ou du médecin, du pasteur et du prêtre, de la sœur de charité et de la diaconesse qui se tiennent nuit et jour au service des autres et vivent dans l'imprévu ?

2° Il a plu à la sagesse divine de créer la terre très longtemps avant l'homme, et de la former lentement, progressivement, par de nombreuses révolutions, à la suite desquelles apparaissaient à sa surface des êtres de plus en plus parfaits. Le progrès, c'est le temps dirigé vers un but. Le temps, c'est le changement sans fin, la succession sans loi, un devenir aveugle. Dieu l'a discipliné dès son origine et lui a tracé un chemin qui monte, monte toujours jusques à la cime où il l'attire et l'attend. La marche

fung.. der.. Beweise... des Christenthums, 1787, 1er vol. pag. 313 et suiv.

ascensionnelle qu'il a imprimée à la terre, franchit du chaos à l'homme plusieurs degrés, marqués chacun par une création nouvelle, et ces créations forment un progrès d'une nature particulière qu'un St. Simonien, M. Buchez, a très heureusement comparé à la série mathématique. Dans la série en effet les chiffres s'ajoutent les uns aux autres suivant une certaine loi, non en vertu d'une force d'évolution inhérente à la loi ou aux chiffres, mais par l'acte libre et réfléchi d'un être intelligent qui a fixé la loi selon son bon plaisir. Cependant, l'homme est, comme la terre, en marche vers un but, et, comme elle, il ne s'y avance pas seul et selon son caprice: Dieu lui a tracé la route. Nous ne pouvons donc être surpris de voir cette route s'élever vers le ciel par une série de créations morales ou de révélations, qui s'ajoute à celle des créations physiques ou des règnes de la nature.

3° Le but assigné à l'homme et à tous les autres êtres intelligents, ne peut être que leur bonheur. Car Dieu est amour, et l'amour, étant le mobile de ses autres perfections, doit avoir été la cause déterminante de la création. Telle est aussi la pensée de M. J. Simon dont nous avons déjà cité l'autre jour les paroles. Dieu est le père du monde et les êtres intelligents sont tous ensemble sa « famille, » selon l'expression de St. Paul[1]. Il les a faits semblables à

[1] Eph. III, 15.

lui afin qu'ils pussent être heureux comme lui. Le bonheur, résidant essentiellement dans l'approbation de la conscience, suppose la liberté, et jamais il n'aurait pu être le partage d'automates de vertu. Dieu a donc composé sa famille d'êtres libres qui par le bon usage de leur liberté parviendraient au bonheur, et, comme il se communique aux autres par son esprit, il ajoute à leur bonheur sa propre sainteté et sa propre félicité en les rendant participant de sa propre nature. Dieu tout en tous [1], tel est le but suprême de la création, la cause finale de l'univers, la clôture de l'histoire et notre point de repère à l'horizon lointain dans nos présentes études.

Mais n'y a-t-il pas une amère ironie à tenir un tel langage sur cette terre de souffrance et de deuil? — Me ferez-vous cette objection, vous tous, messieurs, qui avez eu le privilége d'assister aux récentes conférences de M. Naville? — Je pourrais répondre que le libre arbitre, sans lequel le bonheur est impossible, suppose chez l'être imparfait et fini la possibilité du péché ; que cette possibilité est devenue réalité contre toute raison chez la plus élevée des créatures ; que le père du mensonge a séduit le premier homme et que de sa chute procèdent tous les maux de sa postérité. Je pourrais encore rappeler qu'il nous reste assez de délicieuses joies pour nous faire entrevoir quel Eden eut été la terre entière avec l'o-

[1] Cor. XV, 28.

béissance et la piété. J'aime mieux toutefois vous adresser cette seule demande : Le murmure n'expire-t-il pas sur nos lèvres à la vue de la croix de Golgotha où Dieu pour ainsi dire se punit lui-même de nos souffrances en livrant à la mort son Fils unique et bien-aimé ?

§ 3. La conservation du monde.

Passons de la création du monde à sa conservation.

C'est ici, nous le savons déjà, que les déistes nous abandonnent. L'acte de volonté par lequel a été créé leur monde, n'a été suivi d'aucun autre. Leur dieu a voulu une fois, et il ne veut plus. « La création, d'après M. J. Simon, était complète à sa première minute, et elle avait en elle, à sa naissance, tout ce que les siècles ont développé et tout ce que la suite des siècles amènera [1]. » Que signifient ces paroles ? De quel développement nous parle-t-on ? Ce monde-là n'est-il pas, selon la comparaison du célèbre professeur d'Heidelberg, Rothe, une boîte à musique qui, sans qu'on la remonte jamais, joue des airs toujours nouveaux, pendant que l'ouvrier écoute ou n'écoute pas, dort ou veille, est présent ou absent ? Quoiqu'il en soit, le déisme ne s'est pas amendé depuis Descartes. Il fallait à Descartes un dieu pour donner la

[1] Pag. 235.

chiquenaude à ses tourbillons : il faut aux déistes modernes un dieu pour poser et lâcher le ressort dans la matière première ou dans le premier monde.

Notre Dieu, à nous, conserve le monde exactement comme il l'a créé, librement, par sa parole et son esprit, avec puissance, sagesse et amour.

Mais quel est le degré de réalité que l'idée du Dieu vivant, qui seul est, nous permet d'attribuer au monde ?

Sans doute, si nous contemplons le monde en tournant le dos à Dieu, il nous apparaît en possession d'une vie indestructible et nous semble impérissable. Notre terre est trop massive pour avoir rien à redouter de la dent des siècles, et sur nos têtes les étoiles fixes resteront éternellement à leurs places. Nous sommes alors tentés de dire, avec « les moqueurs des derniers temps » dont parle St. Pierre, que « toutes choses demeurent dans le même état où elles étaient au commencement[1]. » Nous avons de la peine à nous persuader avec les prophètes que « les cieux et la terre vieilliront comme un vêtement et passeront, » que Dieu seul est éternel et qu'il n'y a d'éternité dans sa création que l'œuvre de notre salut (d'après Esaïe) et les paroles de notre Sauveur (d'après les Evangiles)[2].

Mais si nous considérons, à la lumière de Dieu, l'uni-

[1] 2 Pier. III, 13. — [2] Ps. CII, 27-29 ; Esa. LI, 6 ; Luc XXI, 33.

vers, il n'est plus qu'une lampe dont la flamme fait tache, vacille et peut s'éteindre au moindre vent. Il est suspendu sur le néant au fil de soie que tient le bon plaisir de Dieu, supporté par la parole créatrice que Dieu répète sans interruption [1], maintenu en forces, vie et santé par l'esprit divin qui l'enveloppe sans cesse de son souffle. Qu'un instant Dieu retire son esprit et se taise, le fil se brise et l'univers tombe dans le néant. C'est là ce que nous concluons logiquement de l'idée d'un Dieu qui seul est, et c'est là le langage des Ecritures.

Tous les animaux s'attendent à toi,
Parce que tu leur donnes la nourriture en leur temps.
Tu leur donnes : ils recueillent ;
Tu ouvres la main : ils se rassasient de biens.
Tu caches ta face : ils sont éperdus ;
Tu retires leur esprit : ils défaillent et rentrent dans leur poudre.
Tu émets ton esprit : ils sont créés,
Et tu renouvelles la face de la terre.

« Ils sont créés de nouveau, » dit le Psalmiste [2] : Dieu, en leur retirant son esprit, les avait donc fait rentrer dans le néant. Mais, comprenez-vous bien, messieurs, la sublime grandeur de ces paroles ? Quand nous cherchons à nous représenter la fin du monde, nous voyons comme Lamartine :

Dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;

[1] Hébr. I, 3 (en grec). — [2] CIV, 27-30. Comp. Job XXXIV, 14, 15 ; XXXIII, 4 ; Esa. XLII, 5,



nous entendons

...... gémir et se briser la terre ;

nous voyons

son globe errant et solitaire,
Flottant loin du soleil, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit.

Ou nous nous figurons tous les astres suspendant au même instant leur marche dans leurs orbitres, les satellites se précipitant sur les planètes et les planètes sur les soleils, les soleils qui s'éteignent, se heurtant avec un fracas épouvantable, volant en éclat et formant tous ensemble dans les ténèbres un immense chaos. Mais telle n'est pas la pensée du chantre inspiré. Dieu retire son esprit : sans le moindre bruit l'univers, l'univers immense, l'univers incommensurable s'évanouit comme une ombre.

Dieu parle une première fois et la chose est ; Dieu parle une seconde fois et la chose n'est plus. A son ordre le monde sort du néant, et il y rentre à son ordre.

Déterminons plus exactement les relations de l'univers au Dieu vivant.

S'il nous était accordé d'avoir des visions comme Elie sur l'Horeb ou si nous étions les serviteurs d'un Elisée, nous entendrions passer devant nous un « son doux et subtil, » qui vient de Dieu et qui se répand dans tout l'univers. Ce son est une voix distincte qui

apporte à chaque être l'ordre de subsister et la bonne nouvelle de la vie. Ce son est un souffle lumineux qui remplit l'éther, et qui féconde ici le néant où va apparaître un monde, et là maintient à de vieux mondes force et jeunesse. L'espace est ainsi sans cesse sillonné par les paroles de Dieu et toujours comblé de son esprit. Dieu « remplit la terre et les cieux, » a dit Jérémie[1], et Salomon[2] : « Les cieux, même les cieux des cieux ne le peuvent contenir. »

Nous complétons ici ce que nous disions plus haut de la distance qui sépare Dieu et le monde ; s'il est vrai que par son essence spirituelle Dieu vit hors du temps et de l'espace ou du monde, au moins est-il par son souffle présent partout, et son esprit, c'est lui.

« Où irai-je loin de ton esprit ? disait le Psalmiste : où fuirai-je loin de ta face[3] ? » Et St. Paul aux Athéniens[4] : « C'est en Dieu que nous vivons et nous mouvons et sommes. »

Efforçons-nous donc, messieurs, de nous représenter que Dieu enveloppe et déborde le monde de toutes parts, et que le temps est renfermé dans l'éternité, l'espace dans l'infinité, le mouvement dans l'immutabilité, la multiplicité dans l'unité, la matière dans le pur esprit, les forces aveugles et les âmes vivantes et les esprits libres dans le Dieu vi-

[1] XXIII, 24. — [2] 2 Chron. VI, 18. — [3] CXXXIX, 8-10. — [4] Act. XVII, 28.

vant et tous leurs effets, leurs produits et leurs actes dans son activité souveraine.

J'imagine la Divinité ayant en quelque sorte son centre et son moi dans cette lumière inaccessible[1] qui est le lieu de sa grande révélation, et de ce point partent autant de rayons qu'il y a d'astres dans l'espace et d'êtres sur chaque astre. Ces rayons vivants sont chacun Dieu tout entier ; par chacun d'eux Dieu voit, aime, surveille, dirige celui des êtres vers lequel le rayon se porte, et l'être libre, quand il regarde à Dieu et le prie, est certain de le trouver tout entier à ses côtés prêt à agir. « Tous ceux qui craignent l'Eternel, ont le même ange de Jéhova campé autour d'eux[2]. »

Vous pensez peut-être qu'une vue aussi transcendante de la toute présence et de la toute puissance divines a dû comme enivrer les écrivains sacrés et leur ôter le sens des choses visibles. Détrompez-vous, messieurs ! Les psalmistes et les prophètes sont aussi convaincus de la sagesse immuable de Dieu que de sa toute puissance, et de la fixité de ses décrets que de sa souveraine liberté. Déjà à la première page de la Genèse, après chacun des six jours (le deuxième excepté), Dieu regarde son œuvre qu'il juge bonne, très bonne, et cette approbation dont il ne s'est point repenti, est pour la nature la garantie

[1] 1 Tim. VI, 16. — [2] Ps. XXXIV, 8.

de sa stabilité. De même dans le dernier livre de la Bible, les vingt-quatre vieillards disent : « C'est par ta volonté, par une seule et même volonté, que toutes les choses subsistent et ont été créées [1]. » D'ailleurs le Législateur invisible et éternel du Sinaï avait expliqué aux prophètes le Législateur de la nature. Aussi connaissaient-ils le vrai caractère du monde physique mieux que tous les philosophes de l'antiquité. Ils auraient signé ces mots de M. J. Simon : « Les lois du monde sont la formule humaine de la volonté divine [2]. »

Cet écrivain oppose à notre religion, qu'il dit être à peu près païenne, la grande découverte que les sciences modernes ont faite de la fixité des *lois de la nature*. Je ne sais qui a le premier fait usage de ce terme technique dans nos langues vivantes, en latin ou en grec. Cette expression est, si je ne me trompe, étrangère à Senèque, à Pline, à Cicéron, à Lucrèce, étrangère à Plutarque, Aristote, Platon, Socrate, Pythagore et Thalès. Mais le contemporain de Thalès, Jérémie la connaît fort bien : il parle des « lois des cieux et de la terre, » des « lois de la lune et des étoiles, » et dans le livre de Job, que plusieurs attribuent à Moïse, il est question de la « loi de la pluie [3], » de la « loi de la mer, » de la « loi » qui règle la longévité de l'homme [4]. Et n'est-il pas plus

[1] Apoc. IV, 11. — [2] Pag. 318. — [3] XXXIII, 25; XXXI, 35. — [4] XXVIII, 26; XXXVIII, 8; XIV, 5.

surprenant encore de voir Salomon dans l'*Ecclésiaste* indiquer très clairement la rotation du vent qui du nord court vers le midi et retourne du midi vers le pôle, et celle des eaux des fleuves qui descendent des montagnes vers la mer et remontent en vapeur vers les sources [1] ?

Vous citerai-je, messieurs, quelques-uns des passages où les écrivains inspirés rapportent à Jéhova cette législation du monde physique? Esaïe dit : « C'est moi, dit l'Eternel, qui ai ordonné toute l'armée des cieux [2] ; » et les Psalmistes :

> O Eternel, à toujours
> Ta parole subsiste dans les cieux.
> D'âge en âge dure ta fidélité ;
> Tu as fondé la terre et elle est stable.
> Selon tes ordonnances tout subsiste aujourd'hui ;
> Car toutes choses te sont assujetties [3].

et ailleurs :

> Que les cieux louent le nom de l'Eternel !
> Car il a commandé et ils ont été créés,
> Et il les a établis pour toujours à perpétuité ;
> Il leur a donné une loi qui ne passera point [4].

La fixité des lois de la nature ne peut donc avoir été plus certaine pour les Hébreux il y a vingt-cinq siècles qu'elle ne l'est aujourd'hui pour nous, et toutes les découvertes récentes des sciences ne font

[1] I, 6-7. — [2] XLV, 12. — [3] Ps. CXIX, 89, 90, 91. — [4] Ps. CXLVIII, 5-6 ; Com. LXXXIX, 3-6.

que confirmer la vérité générale formulée très nettement par les prophètes d'Israël.

Mais, messieurs, n'est-il pas étrange que cette immutabilité de la nature avec laquelle les déistes prétendent renverser notre foi au surnaturel, soit acceptée avec une si naïve candeur par les prophètes dont la foi au surnaturel était illimitée? Que dis-je? elle s'affermissait par la contemplation des lois des cieux et de la terre! La stabilité de ces lois naturelles leur garantissait celle de l'alliance, soi-disant surnaturelle, que l'Eternel avait faite avec Abraham, et quand ils voyaient le peuple issu de ce patriarche, emmené captif à Babylone, perdu sans ressources, comme anéanti, ils levaient leurs regards vers les cieux qui leur prouvaient la fidélité de leur Dieu, et ils reprenaient courage.

Ecoutez Jérémie :

« Ainsi a dit l'Eternel qui a fait le soleil pour être la lumière du jour, les phases de la lune et les astres pour éclairer la nuit; qui soulève la mer, et ses vagues grondent; l'Eternel des armées est son nom: Si toutes ces lois cessent jamais devant moi, la race d'Israël cessera aussi d'être un peuple devant moi à perpétuité[1]. »

Et plus loin :

« Si je n'ai pas fait mon alliance avec le jour et la nuit et fait les lois des cieux et de la terre, alors je

[1] XXXI, 35-36.

rejetterai la race de Jacob et de David mon serviteur[1]. »

Qui a raison, messieurs? Est-ce Jérémie? Est-ce M. J. Simon? Et à ne voir dans le premier qu'un philosophe, que dirons-nous de la pauvre raison humaine qui tire du même fait des conséquences diamétralement contraires?

Une fois établies par la libre volonté de Dieu, les lois qui régissent les forces, sont à ce point invariables que le savant dans son cabinet peut découvrir par le calcul les phénomènes que constatera l'observation directe, ou prédire, des siècles à l'avance, la position des planètes dans l'espace à telle époque donnée. La loi fixe de la nature, et la volonté immuable de Dieu qui maintient cette loi, sont identiques; elles se recouvrent absolument, et l'on pourrait, semble-t-il, indifféremment supprimer l'une ou l'autre sans que l'ordre des choses en fût troublé. Toutefois, il ne faut pas se laisser tromper par l'apparence : la volonté divine, pour être identique avec elle-même, n'en est pas moins souverainement libre, et nous dirons avec le psalmiste, même des parties de l'univers où la loi domine avec une inflexible rigueur : « L'Eternel fait tout ce qu'il lui plaît dans les cieux et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes[2]. » Jamais le Créateur ne sera l'esclave de

[1] XXXIII, 25-26; Comp. Ps. LXXII, 7; LXXXIX, 3, 30, 37-38. — [2] Ps. CXXXV, 6. — C'est le texte du premier sermon de M.

ses œuvres; jamais Celui qui seul est n'obéira à ce qui n'est pas.

Mais au sein même de la nature est un immense domaine où règne un apparent désordre. C'est celui qu'on attribue vulgairement au hasard et que nous nommerons le champ de l'accidentel et du contingent?

L'accident, ce sont avant tout les variations annuelles des saisons. La loi immuable fait tourner la terre en 365 jours autour du soleil qui de trois mois en trois mois se rencontre avec une parfaite exactitude à ses équinoxes et à ses solstices, et les saisons astronomiques se succèdent dans un ordre invariable. Mais d'une année à l'autre quelle variété dans le nombre des jours de pluie, de neige, de grands vents, dans celui des orages et des grêles! La nature ne nous offre-t-elle pas ici l'image d'une machine aux rouages de laquelle on aurait donné excessivement de jeu? Ou plutôt n'est-elle pas un drame, dont l'auteur aurait soigneusement tissé l'intrigue et esquissé les scènes, mais dont il aurait laissé le dialogue à l'inspiration des acteurs? L'accident, ce sont surtout les fléaux de la nature. Quand les phénomènes atmosphériques ne se laissent point ramener à la loi de la périodicité, qui songerait à chercher la loi fixe et invariable des tremblements de terre, des ouragans, des inondations, des pestes, qu'on dirait d'implaca-

Bonnet dans son excellent livre : *Le miracle dans la vie du Sauveur*.

bles ennemis se ruant on ne sait d'où sur notre race pour l'anéantir ?

Ce domaine des accidents physiques est contigu d'un autre non moins vaste où l'homme par son libre arbitre et par son péché cause des désordres physiques de tout genre. Nous ne parlerons pas des perturbations que notre imprudence produit dans les climats par le déboisement des forêts ou par l'épuisement du sol. Mais que de maladies qui n'ont pas d'autre source que nos vices, et que de causes de mort nous ajoutons ainsi à la vieillesse ! Si la même loi condamne à périr l'homme, l'animal et la plante, quel écart entre l'enfant mort-né et le vieillard centenaire ! Que de maladies qui trompent en sens contraire toutes les prévisions de la médecine ! Que de personnes enlevées à la fleur de l'âge par de déplorables accidents !

Les deux domaines du contingent forment réunis celui de la Providence que Rothe a nommé avec un rare bonheur « le domaine réservé de Dieu. » C'est là que Dieu prend les verges dont il frappe les peuples, les familles, les individus qui ont par leur méchanceté lassé sa patience. C'est là qu'il puise ses bénédictions temporelles pour ses pieux serviteurs, et leurs plus audacieuses prières ne franchissent pas les limites du monde de l'accident.

Tous les événements qui s'y passent, sont le résultat de causes naturelles qui s'enchaînent les unes aux autres, et si l'enchaînement de causes produisant sans

aucun ordre les effets les plus variés peut recevoir le nom de loi, nous dirons avec M. Simon « qu'il y a des lois que nous ignorons, mais que tout a une loi, que ce que nous appelons désordre, est proprement une dérogation à des lois connues, qui a lieu en vertu d'une loi inconnue, que nier le hasard c'est affirmer que tout mouvement est réglé par une loi et ordonné vers un but[1]. » Quoiqu'il en soit, notre Dieu veut tous les accidents de la même volonté dont il veut les lois fixes du monde physique, et les fait entrer, comme celles-ci, dans son plan de l'univers. Si donc ces lois n'existent et ne fonctionnent que par lui, ce n'est aussi que par lui qu'agissent les causes innombrables et insaisissables de tous les phénomènes contingents. S'il ne tombe pas un passereau en terre, et de notre tête pas un cheveu sans qu'il ne le sache, le permette ou le veuille, à bien plus forte raison est-ce lui qui fait pleuvoir, tonner, grêler, neiger.

> Jérusalem, loue l'Eternel !
> Célèbre ton Dieu, ô Sion ?
> . . . .
> Il envoie ses ordres à la terre ;
> Avec célérité court sa parole.
> Il fait tomber la neige comme de la laine,
> Comme de la cendre, il répand le givre ;
> Il précipite sa glace en parcelles menues.
> Qui peut subsister devant ses frimats ?
> Il émet sa parole et il les fait fondre ;
> Il fait souffler son esprit, les eaux s'écoulent. [2]

[1] Pag. 135 et 136. [2] Ps. CXLVII, 12-18. Comp. Ps. LXV, 10-14 ; CIV ; CXXXV, 7 ; CXLVII, 8, 15 ; CXLVIII, 8 ; Amos, IV, 6-11 ; Jér. X, 13 ; Zach. X, 1 ; Deut. XI, 14, etc.

De même que par les lois fixes du système solaire « Dieu fait lever l'astre du jour sur les méchants comme sur les bons, » ainsi dans le domaine de l'accidentel, « il fait pleuvoir sur les injustes comme sur les justes. [1] » C'est Jésus-Christ lui-même qui nous tient ce langage, et son apôtre St. Paul dit pareillement que « Dieu envoie les pluies du ciel et les saisons fertiles aux nations païennes, qu'il a laissé marcher dans leurs voies [2], » aussi bien qu'à son peuple élu. Voilà l'ordre habituel et régulier de la nature ; voilà l'action constante et inaperçue du Dieu vivant dans le monde physique.

Et ne dites pas, messieurs, que c'est ravilir la Divinité que de la supposer occupée à faire pleuvoir. Cette fonction de Jéhova, je le veux bien, occupe peu de place dans nos Livres sacrés, qui ne nous parlent que de sainteté. Mais, sur la face entière de notre globe et tout particulièrement dans les pays chauds, la vie physique de l'homme est liée à la pluie. L'absence de pluie, la sécheresse, c'est la disette, la famine, la mort. Le retour régulier des pluies de la première et de l'arrière-saison, ce sont d'abondantes moissons et de verts pâturages, c'est la joie, c'est la vie. Aussi les nations païennes, qui n'ont de sens que pour les bénédictions temporelles, font-elles, chacune, de son Dieu suprême un Dieu du ciel, des nuées, de la foudre et de la pluie.

[1] Math. V, 45. Comp. Ps. CXLV, 9. — [2] Act. XIV, 16-17.

Cependant le Dieu vivant, qui est la souveraine justice, a dans la pluie et la foudre et dans les fléaux de la nature de dociles instruments pour l'exécution de ses décrets de rémunération.

> Il fait des vents ses anges
> Et ses ministres de la flamme de feu [1].
> D'humidité Dieu charge la nue;
> Il épand les nuages porteurs de ses feux,
> Qui tournoient en tous sens sous sa conduite
> Pour exécuter tout ce qu'il leur commande,
> Sur la surface du disque de la terre.
> Tantôt pour servir de verges si la terre est coupable,
> Tantôt pour bénir, il les fait arriver [2].

Cette intervention de la justice providentielle de Dieu se fait sentir à la conscience de tous les peuples. Partout on les voit, sous les coups des fléaux de la nature, chercher par leurs sacrifices à apaiser le courroux de la Divinité. Mais nous hésiterions sur la vraie nature de ces lamentables hasards, si nos saints Livres ne nous apprenaient pas à y reconnaître des châtiments divins. Voyez, messieurs, dans les discours prophétiques de Moïse aux Israélites comment Dieu les bénit ou les châtie par la pluie ou la sécheresse, par la fécondité ou la stérilité, par la santé ou la mortalité [3]. Voyez pareillement dans les révélations

[1] Ps. CIV, 4. — [2] Job XXXVII, 11-13. Comp. V, 10; XXVI, 8-13; XXXVI, 27, 28; XXXVIII, 25-27. — [3] Lév. XXVI; Deut. XXVIII.

symboliques de St. Jean relatives à nos nations soi-disant chrétiennes, les hommes blasphémer sous le fléau d'une grêle prodigieuse[1]. Mais surtout lisez ce passage d'Amos[2]: « Je vous ai envoyé la famine... et vous n'êtes point revenus à moi. Je vous ai refusé la pluie.... j'ai frappé vos blés du charbon et de la carie; vos nombreux vergers.... ont été dévorés par les sauterelles;... j'ai envoyé parmi vous une peste telle que celle d'Egypte.... et vous n'êtes point revenus à moi. » Cette succession de fléaux au temps de la corruption et de la décadence d'Israël est-elle naturelle? est-elle surnaturelle? Chacun de ces fléaux pris à part n'a rien d'extraordinaire, et comme ils s'expliquent tous par les lois et les forces de la nature, ils ne sont pas des miracles. Mais ils se sont suivis de si près que leurs victimes auront eu le sentiment confus d'une intervention divine, et nous venons d'entendre le prophète leur dire: « C'est l'Eternel qui vous châtie ainsi, coup sur coup. » Ces phénomènes physiques, pris dans leur ensemble, supposent donc une action immédiate de Dieu, et sont bien réellement des miracles.

Nous voici, messieurs, arrivés au vrai point de perspective du surnaturel. Il n'est que la forme la plus apparente de l'action ordinaire de Dieu, et comme cette action est constante, son intervention directe peut nous étonner, mais elle n'a pour lui rien d'ex-

[1] XVI, 21. — [2] IV, 6-10.

traordinaire. Si nous comparons l'ordre régulier de la Providence à la surface unie de l'Océan, le surnaturel en sera les plus hautes vagues. En face du mont Blanc ou du mont Rose nous contemplons avec étonnement et adoration ces dômes, ces pics qui semblent ne plus appartenir à notre terre, et pourtant les cimes les plus hautes des Alpes sont formées de ces mêmes couches de roche desquelles les plissements ont produit les humbles arêtes du Jura, et qui, horizontales et invisibles, se prolongent sous de vastes plaines à l'aspect riant et monotone.

Telle est, messieurs, la meilleure image que je puisse vous donner du surnaturel dans ses rapports au cours ordinaire des choses, et ce soir je serais heureux si je réussissais à vous faire partager sur ce point ma conviction.

§ 4. La consommation du monde.

Les temps de conservation dont nous venons de terminer l'étude, comparés à ceux de création, sont des périodes d'un repos relatif. Mais le Dieu vivant n'oublie jamais ses décrets éternels et invariables et travaille sans relâche à l'achèvement de l'univers. Il continue ce qu'il a fait déjà, et prépare ce qu'il fera bientôt. Sur notre terre Dieu ne s'est reposé de ses créations physiques que pour commencer ses créations morales, et notre planète elle-même qui à son

origine (d'après la Genèse) était informe, aqueuse et ténébreuse, et dont aujourd'hui la surface se partage entre la mer et les continents, et le temps entre la nuit et le jour, s'avance (d'après la prophétie) à la rencontre d'un âge où la nuit et la mer auront disparu[1]. Dans les cieux l'astronomie nous parle d'étoiles qui naissent comme faisait la terre à ses premiers jours, d'amas qui sont en voie de formation comme l'était avant le quatrième jour le système solaire. Nous pouvons donc nous représenter notre Dieu occupé sans cesse à créer dans telle ou telle région de l'univers, et si créer était pour lui déroger, il dérogerait sans discontinuer.

Pendant ses six jours de travail sur la terre, il célébrait peut-être sur Sirius un sabbat. Il recommençait sur cette étoile son œuvre de production quand il entrait ici-bas dans son jour de repos. C'est ainsi qu'il intervient sans cesse dans l'histoire de l'univers pour le conduire à son état final de perfection.

Les positivistes et les panthéistes ont le progrès sans Dieu ; les déistes ont un dieu qui regarde les progrès de son œuvre. Le Dieu vivant, qui sans cesse agit, est le seul Dieu du progrès. Aussi se nomme-t-il celui qui est, celui qui était, et celui qui vient. Il marche, sachant d'où il vient et où il va. Tous les dieux païens sont stationnaires. Allah lui-même ne marche pas : les musulmans ne sont-ils pas les déistes de l'Orient ?

[1] Apoc. XXI, 1.

Mais ici encore, pour ôter tout scandale devant les pas de nos adversaires, rappelons ce que nous disions l'autre soir des illusions que nous causent les apparences. Si la Bible dit de Dieu qu'il vient, c'est qu'elle parle notre langage terrestre, comme elle dit aussi avec nous tous que la terre est immobile et que le soleil marche. Dieu est notre soleil : il est fixe et il nous semble se mouvoir. (Voir pag. 72.)

Il est « le rocher des siècles[1]. » Le torrent des choses créées, qui arrive d'un lointain inconnu et se porte vers l'éternité, coule d'âge en âge à ses pieds sans l'inonder et s'y brise sans l'ébranler. Au milieu de tous ces êtres qui se meuvent et changent, Dieu ne reste-t-il pas l'immuable ? Au milieu de tous ces êtres qui passent ne reste-t-il pas l'Eternel ?

Il est « le rocher d'Israël, et de tous les peuples chrétiens[2], » le rocher de David[3] et de toutes les âmes pieuses. Quand les hommes cesseraient tous de l'aimer, ne serait-il plus amour ? Quand les hommes seraient tous infidèles à ses lois, ne resterait-il pas le fidèle ?

Il est le même hier, aujourd'hui et éternellement[4].

De sa haute demeure il domine le monde et il le dirige. Il est le rocher lumineux autour duquel tous les êtres se groupent et se pressent. Il est l'astre qui les fait tous graviter à ses rayons, et qui par le dé-

[1] Es. XXVI, 4. — [2] Deut. XXXII, 4-15, etc. ; 2 Sam. XXIII, 3 ; Ps. LXXVIII, 35 ; Es. XXX, 29. — [3] Ps. XVIII, 3, 32, 47, etc. — [4] Hébr. XIII, 8.

ploiement de plus en plus grand de sa puissance de vie, les transforme de gloire en gloire.

Si tel est le Dieu vivant, s'il crée sans cesse et s'il supporte de sa parole les choses créées au-dessus des gouffres du néant toujours prêts à les engloutir, ne rougirons-nous pas, messieurs, de lui marchander les quelques petits miracles qu'il nous affirme avoir opérés sur notre terre? Tandis que d'un mot il semait à pleines mains la vie dans tels ou tels parages de l'espace, il n'aurait pas pu la rendre pour quelques années à Lazare? A chaque heure il forme sur d'innombrables astres des êtres nouveaux par de nouvelles combinaisons des corps simples, et nous nous étonnerions qu'aux noces de Cana il ait changé en vin l'eau contenue dans six vases! Mais j'oublie, messieurs, que je suis à Genève. Vous savez à quel danger s'expose chez vous de par J.-J. Rousseau quiconque se demanderait si Dieu peut faire des miracles. « Cette question, dit votre grand citoyen dans sa troisième lettre de la montagne, sérieusement traitée, serait impie si elle n'était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il suffirait de l'enfermer. »

TROISIÈME CONFÉRENCE

LE SURNATUREL

Le sujet de notre troisième entretien, c'est le surnaturel ; ce sont dans l'ordre moral et dans le gouvernement divin de l'humanité certains phénomènes extraordinaires dont les uns font partie intégrante de l'histoire ostensible des nations, les autres de la vie cachée des individus. Il en est dans le nombre qui auraient eu lieu sans la chute d'Adam, telles les révélations de Dieu par son verbe et la communication de sa nature par son esprit. Mais la plupart supposent le péché et constituent l'œuvre de la rédemption. Nous allons passer ce soir en une rapide revue les lois primordiales du monde de la liberté, la triple nature de l'homme, son empire sur le monde physique, qui est un remarquable symbole du miracle, la rédemption, les jugements de Dieu sur les na-

tions, les exaucements de prières, les faits divins de notre vie spirituelle, la prophétie, le miracle et la théophanie.

§ 1. Les lois générales du monde moral.

L'homme est la plus récente des créatures de Dieu. Il a trouvé le monde de la liberté tout constitué, et s'est vu dès sa première heure soumis à des lois universelles d'un antiquité indéfinie, où se réfléchissent et les perfections de la Divinité et les facultés des êtres libres.

Ces lois, nous allons les énumérer brièvement.

La première est celle des révélations de Dieu comme base de toute la vie morale, intellectuelle et religieuse de l'homme et des anges. Je m'en réfère ici, messieurs, à ce que je vous disais dans notre premier entretien de l'impossibilité où se trouve l'être fini d'acquérir la certitude que Dieu existe si Dieu ne se montre à lui (pag. 49 et sqq.). J'ajoute que Dieu étant pur esprit, ne peut se montrer, se faire voir, se révéler. « Nul ne vit jamais Dieu [1], » a dit St. Jean, le premier théologien de l'Eglise. Il en est de Dieu comme de notre esprit qui lui aussi est invisible. Mais de même que notre esprit se fait connaître par

[1] I, 18. Comp. Ex. XXXIII, 20.

l'intermédiaire de la parole, ainsi de toute éternité la parole révèle Dieu et le Fils fait connaître le Père. Image visible du Dieu invisible, il le montre continuellement aux intelligences célestes.

La seconde loi est celle du bien. De même que Dieu possède en lui-même sa propre règle, et qu'il est la sainteté même parce que chacun de ses actes est en une parfaite conformité avec sa nature (voy. pag. 74), ainsi toutes ses créatures intelligentes portent en elles-mêmes leur loi morale, que Dieu a écrite dans leur conscience et dont il est le vengeur.

Dieu impose les lois physiques à la matière : il propose les lois morales à l'esprit, qui doit les accomplir librement. Etant la sainteté même, Dieu crée exempts de péché les êtres libres et spirituels ; autrement ils seraient en droit de rejeter sur lui le péché auquel les aurait poussés leur mauvaise nature. Leur vocation est de s'enraciner par leur libre volonté dans le bien où Dieu les a plantés, de s'approprier leur intégrité native, de s'affirmer. C'est là la troisième loi du monde de la liberté.

L'être fini est infirme dans son intime nature et par là même *labile*. Mais il a Dieu pour Père, et en Dieu se trouve une force infinie dont l'homme peut s'emparer par la prière et que Dieu lui accorde avec joie. La vie de la créature libre est donc un tissu de

ses propres forces qui ne sont que faiblesse, et des grâces divines qui sont sa puissance, sa lumière et sa joie. Ce *concours* de Dieu, les déistes le nient : il détruirait la liberté de l'homme ! Mais notre esprit et l'esprit de Dieu sont-ils donc deux solides qui ne peuvent occuper simultanément le même espace ? Ou la vie des plantes est-elle annulée par l'action vivifiante de l'astre du jour ?

La liberté chez l'être fini suppose la possibilité, mais non la réalité du péché. Le péché est un fait, et non une loi. Il est la transgression volontaire de la loi morale, le mépris du concours divin, le rejet de la révélation. Dieu dans sa souveraine sagesse peut faire servir les conséquences douloureuses du péché au relèvement du coupable. Mais en soi le péché est démence absolue ; il n'est que ténèbres. Ce n'est pas ainsi que l'entendent les déistes. Ils admettent avec bien peu de réflexion que le mal, le péché est « la conséquence nécessaire de la liberté humaine [1], » la simple « limite de l'être » et l'imperfection inhérente à tout être fini, « l'absence, le défaut du bien, un moindre bien et la condition d'un bien plus grand. Le problème du mal et celui de la création sont ainsi un unique problème [2], » et le mal devient une des lois fondamentales et permanentes de

[1] J. Simon, pag. 166. — [2] Id. pag. 181, 189-190.

l'univers. A cette théorie nous n'opposerons qu'un mot, le remords.

La loi de la justice attache le bonheur et la vie au juste usage du libre arbitre, le malheur et la mort à son mauvais choix. La joie est l'élément de l'être obéissant et saint comme l'air est celui de l'oiseau, l'eau celui du poisson. Si Dieu faisait vivre dans la joie le méchant, il se contredirait lui-même et bouleverserait tout le monde de la liberté.

Enfin, les êtres libres qui ont fait le bon choix et se sont affermis dans le bien, sont non-seulement récompensés selon la justice, mais sont initiés à une vie nouvelle et supérieure par le don de l'esprit de Dieu qui leur communique la nature divine[1] elle-même et les mûrit pour l'éternelle félicité. Cette synthèse des créatures et de Dieu par la communication de son esprit est (nous l'avons dit pag. 96) le but de tout le développement de l'humanité.

Tel est l'ensemble des lois morales qui gouvernent le monde où le premier homme a pris place à l'heure de sa création.

De cette rapide esquisse il résulte que la révélation de Dieu à l'homme, la nécessité de la prière, et l'initiation de l'homme à la vie spirituelle, qui em-

[1] 2 Pier. I, 4.

brasse l'inspiration prophétique et la Pentecôte, sont dans l'histoire du surnaturel des faits indépendants de la chute et de la rédemption. Nous les appellerons supralapsaires selon le langage un peu lourd de l'ancienne théologie.

§ 2. L'homme.

Le cadre tracé, dessinons dans le tableau la figure de l'homme.

Dans l'échelle des êtres l'homme est placé entre l'animal, corps sans esprit, et l'ange, esprit sans corps et sans organes, intelligence revêtue d'une simple forme matérielle.

La nature de l'homme est triple : âme, corps et esprit. L'âme ou le moi est par son corps en relation au-dessous de soi avec la nature, par son esprit au-dessus de soi avec Dieu. Aussi ses devoirs se résument-ils en trois mots : tempérance, justice et piété[1] ; obéissance à Dieu, empire sur la chair, équité envers ses frères.

A ces trois devoirs correspondent trois sphères d'activité : le monde physique qui est à ses pieds et qu'il s'assujettit par l'agriculture, l'industrie et le commerce ; la société de ses semblables ou l'Etat avec ses institutions politiques et avec la culture des

[1] 1 Tite II, 12.

beaux-arts et des sciences; la société religieuse ou l'Eglise avec l'évangélisation de la terre.

Mais le moi n'est point appelé à se maintenir en équilibre entre la chair et Dieu. Tout fini qu'il est, il a, par un étrange contraste, des aspirations infinies. Il est un arbre qui jette dans le sol de très profondes racines, et qui grandit par-dessus notre atmosphère et la lune et le soleil et les étoiles fixes jusqu'au trône de Dieu.

Avant d'étudier les relations de l'âme avec Dieu, examinons rapidement la domination de l'homme sur le monde physique. Elle ne nous laissera pas de doutes sur le but de la nature (pag. 93) et sur le cas que Dieu fait du jeu régulier et immuable des forces physiques.

Dieu a-t-il dit à l'homme: « La terre est ta demeure, elle est ta mère nourricière. Demande-lui ce que réclame impérieusement ta vie matérielle. Mais respecte-la; ne réclame d'elle que ce qu'elle t'offrira d'elle-même, et ne t'avise pas de prétendre améliorer et réformer l'œuvre de ton créateur? » — Nullement. L'ordre donné au premier homme ne contient aucune restriction: « Assujettis-toi la terre. »

Et comment la postérité d'Adam s'est-elle acquittée de cette tâche? Elle a étudié les lois de la nature et lui a ravi ses secrets, pour lui commander en maître, la transformer, l'enrichir de créations nouvelles, lui faire opérer, non sans doute des miracles, mais au moins

des prodiges, et se donner, avec son secours, toute une légion d'ouvriers en fer et en cuivre. Voyez, en effet, nos arbres fruitiers, nos légumes et nos fleurs, nos oiseaux de basse-cour, nos troupeaux. N'est-ce pas là, au milieu de la nature primitive, une nature artificielle qui dépasse la première en richesses, en éclat, en utilité, et que nous serions presque en droit de dire surnaturelle? Voyez dans leurs laboratoires les chimistes désunir les corps simples que Dieu, semblait-il, avait indissolublement unis, et faire ainsi la découverte de substances qni sont pour l'homme d'un prix inestimable, comme le chlore; ou bien, par des combinaisons de leur invention, créer des corps nouveaux, tels que les plus brillantes couleurs de l'industrie et de la peinture, les agents les plus efficaces de la médecine, la poudre à canon, qui fait traverser les airs avec la vitesse de la pensée à des boulets du poids de 500 kilogrammes. N'est-ce pas là tout un nouveau règne minéral, qui doit son existence à l'homme et s'ajoute à celui de Dieu? Voyez entre les mains de ces mêmes chimistes les puissances de la nature acquérir, semble-t-il, des propriétés inouïes: la lumière du soleil se faire peintre de portraits et de paysages, l'électricité doreur d'ustensiles et fabricant de médailles. Cependant, quel étrange spectacle, à l'exposition de Paris, que cette multitude immense de machines, de toutes formes, qui travaillent à la place de l'homme dans les champs, dans les ateliers, sur les routes, sur les fleuves et les lacs et les océans!

N'est-ce pas là comme un nouveau règne qui s'interpose entre ceux de la nature et celui de l'homme, et qui est formé « d'êtres de seconde main créés par lui, sortis tout équipés de son cerveau, majestueux quelquefois et terribles, mais toujours dociles serviteurs, accomplissant méthodiquement leur tâche avec la régularité qu'il leur a assignée[1]? » Voyez enfin, avec le secours des machines, l'homme sortir même de l'élément pour lequel Dieu l'a formé, s'élancer en ballon dans les airs à une hauteur que l'aigle n'atteint pas, et dans le scaphandre séjourner plusieurs heures au fond des mers, tandis que par le chemin de fer il dévore l'espace et qu'il l'annule par le télégraphe électrique !

Mais Dieu, qui nous a délégué un empire aussi immense sur la nature, ne s'en serait pas réservé pour lui-même un infiniment plus grand encore ? Quand il nous met en mesure de faire des merveilles pour nous procurer de simples jouissances matérielles, il craindrait de troubler l'ordre régulier des choses physiques et d'opérer de vrais miracles pour sauver nos âmes du péché et leur rendre les joies de l'esprit et de l'éternité? Quoi? la nature qui nous entoure, n'est qu'énigmes incompréhensibles ; la société humaine vit au milieu des prodiges d'une nature factice, et l'Eglise seule serait condamnée à n'avoir ni prodiges, ni mystères ! Impossible.

[1] *Les curiosités de l'exposition universelle.* Paris 1867.

Nous ne chercherons pas quelles sont les merveilles que l'homme a tirées de ses facultés intellectuelles dans le champ des beaux-arts, des sciences, des institutions politiques. Traversant ainsi la sphère moyenne de son activité, nous monterons immédiatement dans celle de sa vie spirituelle et de ses relations avec Dieu.

Ces relations sans le péché auraient été fort simples et pleines d'intimité et de douceur. De la part des hommes : aspiration de l'âme entière vers Dieu, sentiment habituel de sa présence, prière constante appelant son secours et sa grâce. De la part de Dieu : regard d'amour et de paix, action vivifiante, envoi de son esprit de sainteté et de joie. Et sous la pluie des bénédictions divines, la vie propre de l'âme devenant de plus en plus forte, son énergie morale de plus en plus ferme dans l'accomplissement de la loi, sa piété d'autant plus fervente. La plante saine et vigoureuse aurait grandi d'autant plus rapidement et se serait chargée d'autant plus de fruits que le ciel l'aurait inondé de plus de lumière et de pluie.

§ 3. Le péché.

Le péché a troublé l'harmonie qui existait entre la terre et les cieux, et, en détruisant l'œuvre de Dieu, il a créé d'effroyables ruines.

Il a eu pour résultats dans notre cœur, selon notre triple nature : l'intempérance, l'injustice, l'impiété sous sa double forme de superstition et d'incrédulité. Ces trois vices ont engendré dans la société à ses trois degrés : l'idolâtrie ; le despotisme des princes ou des majorités et l'anarchie, ainsi que l'affreux fléau de la guerre, et, plus bas, les misères de l'indigence et du prolétariat, l'égoïsme des riches et la prostitution. Pour tous les hommes le salaire du péché, c'est la mort, que prépare l'innombrable légion des maladies, et qui jette l'âme, nue et désolée, dans le séjour des ombres.

Nous ne pouvons, messieurs, ranger au nombre des lois du monde les désordres du péché. La moyenne annuelle des meurtres, des vols et de tous les autres délits est un simple fait constant, à tel siècle, chez tel peuple, et ne mérite pas plus le beau nom de loi que le culte des faux dieux ou les horreurs de la guerre. La mort même de l'homme, d'après nos saints livres, n'entrait point dans le plan primitif de la création : après une longue et sainte vie, nous tous, dont le corps aurait été transfiguré par la divine puissance de l'esprit, aurions monté de la terre au ciel par cette route royale qu'ont suivie seuls Hénoc et Elie, et que le péché a rendue entièrement déserte. Comment, en effet, supposer que le Dieu d'amour, de sagesse et de toute puissance aurait, en créant l'homme, tracé par les tortures de la maladie, les terreurs de l'agonie, la pourriture du cadavre, la route qui

conduirait dans ses bras l'âme sainte violemment dépouillée de son corps? Serait-il possible d'accorder avec sa bonté l'exceptionnelle divergence qu'il y a entre la longévité normale de l'homme, qui est de 80 à 90 ans, et la durée moyenne de sa vie, qui flotte entre 20 (à Bombay) et 51 ans (en Angleterre)? Aurait-on surtout bien le courage de transformer en une loi de la bonne nature ce perpétuel *massacre des innocents*, où la moitié de nos enfants périt dans les premiers mois de leur existence?

Cependant le péché avait rompu les relations vivantes de l'humanité avec Dieu. De la terre s'étaient élevées dans les airs d'épaisses vapeurs qui interceptaient les rayons de la grâce divine, et dans ces sombres nuages grondaient toutes les foudres de l'infinie justice.

L'homme aurait-il pu par lui-même désarmer son Juge, purifier son cœur, restaurer la société et ressusciter les morts?

Dieu seul le pouvait.

Mais le voudra-t-il?

Certes, s'il le veut, ce sera bien une intervention surnaturelle et miraculeuse qui ira de pair avec la création.

§ 4. La rédemption.

Mais arrêtons-nous un instant ici, messieurs, et demandons au dieu du déisme ce qu'il veut et peut

faire pour l'humanité pécheresse. « Le mal étant une des lois fondamentales du monde, ce serait troubler et gâter le monde que d'arrêter violemment la marche du mal. Les imperfections morales et les imperfections physiques sont le milieu où l'homme doit vivre pour le meilleur développement de son âme et de son corps : c'est à lui à lutter et triompher ; s'il succombe, c'est sa faute. » Il y a des âmes perdues et point de Sauveur.

Mais comment notre Dieu, qui est amour et de qui l'amour dépasse celui des mères, ne serait-il pas ému de nos souffrances ? Notre terre est-elle autre chose qu'un immense champ de bataille où plus d'un milliard de vies humaines luttent en désespérées contre la mort, qui est partout présente et qui partout triomphe et partout égorge ? autre chose qu'un cimetière où s'ouvre à chaque seconde une tombe nouvelle, et qui circule sans relâche autour du soleil dans l'éther empesté ? Et nos cœurs ne sont-ils pas tous des cimetières où sont ensevelis tous nos beaux rêves de bonheur ? des champs de bataille où le bien se débat en vain contre le mal qui le surmonte, et la joie contre la souffrance qui l'étouffe ? Oh ! quelle plainte confuse et lugubre s'élève sans cesse d'ici-bas vers Dieu ! Indicibles tristesses des pauvres toujours en lutte avec la faim, satiété et ennui des heureux de ce monde ; regrets du passé, soucis du présent, craintes de l'avenir ; secrets malaises de tous et remords de plusieurs ; gémissements des malades, râles des agoni-

sants, sanglots de ceux qui les entourent; cris déchirants qu'arrachent les grands malheurs imprévus! Nous frémissons dans tout notre être en faisant d'inutiles efforts pour nous représenter une telle somme de misères, et Dieu, qui la voit d'un regard et en sait tout le poids, n'en ressentirait nulle pitié!

Dieu voit, en outre, ce monde qui nous est *invisible*, où les âmes sont réunies en quittant « la terre des vivants, « monde (sans le Christ) mille fois plus triste encore que le nôtre, séjour que le soleil ne réjouit point de sa lumière, sombre prison où l'on ne veille ni ne dort, n'agit ni ne se repose, ne rit ni ne pleure, et où l'on attend immobile et muet le dernier jugement.

Mais si l'amour du Dieu vivant veut nous arracher à tant de douleurs, quel moyen inventera sa suprême sagesse?

Ces douleurs ont une source unique: le péché. Si le péché était, comme le veulent les déistes, une nécessité de notre nature, leur dieu aurait pu, en dérogeant une fois de plus à son immutabilité, faire entrer les âmes des morts dans des corps moins grossiers et diminuer ainsi pour elles les irrésistibles séductions de la chair. La métempsychose a, de nos jours encore, de nombreux partisans. Mais le péché est un acte de libre volonté: l'arbre créé pour grandir et s'élever plus haut que les cieux a jugé bon de faire descendre toute sa séve dans ses racines, qui ont acquis des dimensions prodigieuses et qui, telles que

de hideux serpents, s'étalent dans les ténèbres sous toutes les boues de la terre. Et cet arbre rabougri se complaît dans son étiolement et dans sa végétation souterraine. Il y trouve de morbides jouissances et ne comprend plus un autre bonheur. On lui montre le soleil : il en accepte les rayons pour enfoncer ses racines plus avant dans le sol. Le jardinier le menace de la serpe et de la hache : il ne voit, n'entend, ne comprend rien. Comment la suprême sagesse s'y prendra-t-elle pour faire aimer le ciel à une race qui s'est affolée de la terre, et pour ramener à la félicité par la sainteté des êtres libres desquels la volonté pervertie a profondément vicié leur nature ?

Ne dites pas que Dieu est tout puissant et qu'il peut tout ce qu'il veut ! Il ne veut que ce qui est saint, c'est-à-dire que ce qui est parfaitement conforme à tous ses attributs ensemble. Or, si dans sa sagesse il a créé l'homme libre, il ne peut vouloir faire violence à notre liberté par sa toute-puissance. Nous sommes ainsi, pour notre ruine, plus forts que lui. Il veut, nous ne voulons pas, et notre volonté l'emporte sur la sienne. Si ce langage vous étonne, je vous citerai celui de Jésus-Christ : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois *ai-je voulu* rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! et *vous ne l'avez pas voulu* [1]. »

[1] Math. XXIII, 37.

D'ailleurs Dieu est la parfaite justice, et elle ferme la porte du ciel à une race impure comme la nôtre.

Je ne vous ai point encore parlé de la justice du Dieu vivant, parce qu'elle se confond avec son amour tant que le péché n'a point encore apparu. Des enfants toujours dociles ne font pas de distinction entre les récompenses d'un père bien-aimé et les libres témoignages de son affection. Mais la rébellion fait sortir de sa retraite la justice, qui devient la plus apparente des perfections divines.

Justice infinie!... Au premier mot qu'on nous dit de l'amour infini de Dieu, nous déployons nos ailes, et nous nous élançons avec des transports de joie dans ces abîmes où tout n'est que grâce et pardon, que lumière et félicité, et nous poussons notre vol en tous sens, ravis que nous sommes de ne découvrir nulle part des limites. Mais le seul nom de justice nous attriste, nous assombrit, nous épouvante, et nous détournons nos regards de ces abîmes contraires où tout semble ténèbres, souffrances, mort, tourments. En nous y jetant par la pensée, nous pourrions constater qu'ils sont réellement, eux aussi, sans limites, et qu'il est, pour l'endurcissement volontaire, des peines éternelles.... Dans notre angoisse, nous nous hâtons de prendre un dixième de la justice divine, neuf dixièmes du divin amour, nous les mêlons, et de ce mélange nous faisons sortir le dieu de bonté ou le dieu des bonnes gens. Mais les perfections divines sont et demeurent infinies : elles ne se laissent

point limiter et tempérer l'une par l'autre, et Dieu n'est saint qu'à la condition de les satisfaire toutes absolument.

Or l'immensité de nos souffrances donne la mesure de l'immensité de nos péchés : luxure et ivrognerie, haine et envie, calomnie et médisance, mauvaise foi et larcin, injustices et oppressions, égoïsme et impiété. Plus donc la miséricorde de Dieu découvre dans nos souffrances de motifs de nous rendre le bonheur, plus la justice de Dieu découvre dans nos péchés de motifs de nous abandonner au malheur. Et ces deux sœurs ont des droits égaux à se faire écouter de leur père.

La justice en a même peut-être de supérieurs. Elle a précipité des cieux dans l'enfer les anges rebelles : comment pourrait-elle, sans ébranler et bouleverser les fondements du monde moral, faire monter de notre terre impure aux cieux une race qui s'est faite l'alliée des démons ?

Les uns, sans doute, avaient créé le péché, et Satan est le « père du mensonge. » Adam, au contraire, a été séduit, et sa postérité est plus malheureuse encore que criminelle. Mais, s'il y a là un légitime motif à diminuer la peine, il y aurait souveraine injustice à la supprimer complétement.

Voilà, messieurs, jusqu'où nous conduit la notion du vrai Dieu. Nous nous trouvons de nouveau devant le voile du lieu très saint, que nous ne soulèverons qu'un instant. Là, dans le sanctuaire, le Fils s'est pré-

senté devant son Père, le calice de la mort à la main : « Voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le Livre des décrets éternels [1], » et il s'est dépouillé de sa gloire infinie, et il s'est fait homme, et il est mort sur la croix, et au pied de la croix les deux sœurs se sont entre-baisées. Cinquante jours plus tard, le ciel, fermé par le péché, s'est ouvert aux torrents de l'Esprit de sainteté s'épanchant sur les cent vingt premiers disciples du Crucifié, et l'un des rameaux du grand arbre de l'humanité a poussé à l'instant même des jets merveilleux, et toutes les autres branches, sous l'action de l'Evangile, commencent à se relever quelque peu et à reprendre leur direction première.

Qui expliquera le mystère de la rédemption ? qui en sondera la quadruple perfection ? Il est souverainement juste ; car le Fils de l'homme, seul membre sain de la famille malade et impure d'Adam, avait confessé au nom de ses frères, par ses souffrances et sa mort, que Dieu les a justement condamnés à la mort et aux souffrances du corps et de l'âme, du temps présent et des temps futurs. Il est souverainement miséricordieux ; car, en vertu de l'expiation de Golgotha, Dieu pardonne à tous les enfants d'Adam qui croient au Crucifié et se repentent. Il est souverainement puissant ; car le Fils de l'homme est le Verbe incarné, source intarissable d'une vie divine qui ressuscite moralement et physiquement la race d'Adam.

[1] Ps. XL, 8.

Il est souverainement sage ; car Dieu a dans la rédemption un moyen de salut que l'univers entier jugeait impossible et qu'il n'aurait jamais imaginé. Ce n'est qu'en satisfaisant parfaitement les quatre perfections divines, que ce salut pouvait être souverainement saint, et que Jésus a pu dire : « Il fallait que le Christ souffrît[1]. »

Je me hâte de revenir sur mes pas, vers la simple étude du surnaturel. Je ne voulais que vous indiquer comment le mystère de la croix est, à nos faibles yeux, en harmonie avec les attributs que les déistes reconnaissent, aussi bien que nous, à la Divinité.

Indiquons, en terminant, le rapport du surnaturel de la rédemption au naturel de la création. Ce rapport est d'une telle simplicité que je suis tenté de le formuler en des termes empruntés aux éléments de la grammaire : Deux négations valent une affirmation.

Dieu avait dit : Oui. Satan lui a répondu par : Non. Et à ce *non* Dieu oppose son *non*, qui est la confirmation de son premier *oui*.

Dieu avait préparé l'homme à la sainteté, et, par elle, au bonheur. Satan a, par sa séduction, entraîné l'homme au péché, et, par le péché, au malheur. Dieu, par sa rédemption, détruit l'œuvre de Satan (selon l'expression de St. Jean[2]) ou replace l'homme sur la voie de la sainteté et du bonheur.

[1] Luc XXIV, 25 ; Comp. Hébr. II, 17 ; IX, 23. — [2] Jean III, 8.

Je n'entends pas nier que le Dieu de notre salut n'ait par le don de son Fils ajouté immensément à la gloire primitivement destinée à l'homme obéissant, et immensément ajouté à la culpabilité du méchant. Mais il me suffit ici de vous avoir montré comment la rédemption, étant la destruction d'un mal accidentel et la restauration d'un bien primordial, n'a rien absolument de contraire à l'idée du vrai Dieu et aux lois de la logique. On ne défend pas au médecin de troubler, par le remède le plus énergique, la marche normale de la gangrène, et son intervention ne jette pas le moindre trouble dans la loi de la nature. Il en est exactement de même de la rédemption et de tous les miracles qui l'ont précédée, accompagnée et suivie.

La rédemption a imprimé un caractère tout spécial au gouvernement divin de l'humanité. Sans la chute de nos premiers parents, les nations auraient toutes été bénies de Dieu sans interruption, les individus auraient adressé à Dieu des prières toujours exaucées, et Israël aurait été le plus religieux de tous les peuples. Après la chute et sans la rédemption, Israël aurait été le plus idolâtre des peuples, personne n'aurait jamais fait monter vers Dieu des prières, et les nations auraient été punies selon les lois inflexibles de la justice divine. La rédemption a détourné de notre race les foudres des vengeances

célestes et transformé les punitions de la justice en des châtiments de la miséricorde. En rendant à l'homme la foi et l'espérance, elle l'a poussé à présenter à Dieu ses supplications, en même temps qu'elle lui en garantissait l'exaucement. Elle appelait l'élection d'Israël que Dieu préparerait par la prophétie, la loi et les miracles à produire et recevoir le Sauveur de l'humanité. Au jour de la chute d'Adam et de son pardon s'est en quelque sorte dressé sur Golgotha une croix visible aux anges, qui a été le talisman de la terre.

§ 5. Des jugements de Dieu.

Examinons en premier lieu l'action de la justice divine dans le gouvernement de la race humaine.

L'instinct de la justice rémunératrice est si vif, si puissant chez toute âme d'homme, que la vie sauvage même ne parvient pas à l'étouffer. Nos missionnaires se sont plus d'une fois étonnés de le retrouver très distinct chez les races les plus dégradées. Elles exigent la punition du coupable dans les strictes limites de la loi du talion. Chez les nations civilisées, cet instinct a enfanté l'Etat, qui a pour premier et unique devoir de faire régner la liberté par la justice. Civilisés ou sauvages, les hommes enfin ont, la plupart, l'intime conviction que la Divinité distribue,

selon la justice, les biens aux bons, les maux aux méchants.

Mais cette foi et cet instinct semblent contredits par le désordre qui prévaut dans la société humaine. Les maladies, les accidents, les revers, la pauvreté, sont très souvent le partage des justes. Les injustes, pleins de santé et d'une force herculéenne, habiles et rusés, audacieux et persévérants, vivent dans la prospérité et le luxe. Les Asaphs[1] en sont d'autant plus scandalisés qu'ils connaissent mieux les perfections de Dieu, la culpabilité du péché et le prix de l'obéissance, et M. J. Simon appelle les injustices du présent monde « le plus grand des maux, le mal absolu, le seul mal [2]. »

Ce scandale s'explique par l'infinitude de Dieu qui, ne faisant rien à demi et ayant créé les hommes libres, laisse leur liberté déployer en plein toutes ses conséquences [3]. Quoique rien n'échappe à ses regards et qu'il sonde les cœurs et les reins de chacun, il semble parfois fermer les yeux sur les péchés des individus et des nations [4].

Toutefois, dans les temps mêmes de sa longue patience [5], sa justice éclate par des châtiments imprévus. Sur la terre entière et à chaque génération, tout homme intelligent qui en tiendrait note, dirait avec les psalmistes hébreux que la prospérité des méchants

[1] Ps. LXXXIII. Comp. XLIX, XXXVII. — [2] Pag. 195. — [3] Ps. VII, 10 ; XXXIII, 13, 14, 15 ; XLIV, 2 ; Prov. XV, 3 ; Hébr. IV, 13, etc. — [4] Rom. III, 25. — [5] Rom. II, 4.

est de courte durée et qu'un Dieu juste règne, invisible, des cieux sur la terre.

Les jugements de Dieu sont surtout visibles dans l'histoire des nations, païennes, juive ou chrétiennes, peu importe. Dans leurs temps de décadence et de corruption, où se déchaînent toutes les passions, non-seulement elles se punissent elles-mêmes par leurs guerres civiles, leur anarchie, leurs fureurs : mais Dieu les frappe des fléaux de la nature et les livre aux conquérants étrangers qui les oppriment, aux barbares qui les envahissent, les saccagent, les égorgent. Sans doute Dieu ne se montre pas et ne révèle pas par des prophètes ses intentions aux coupables. Mais St. Jean, dans son *Apocalypse*, nous apprend à reconnaître les interventions de la justice divine dans des événements qui rentrent pour l'historien dans le cours ordinaire des choses, tels que la destruction de l'empire romain par les Germains et les Huns, les succès des mahométans, les invasions des Turcs et des Mongols, ou les sanglantes révolutions de notre Europe moderne. L'histoire est une tapisserie des Gobelins dont les anges admirent les dessins et dont nous ne voyons que l'envers.

Dans l'Ancien Testament, l'action immédiate de Dieu s'offre à nous plus apparente que partout ailleurs. Mais ici même on ne saurait indiquer la limite où finit la Providence et commence le miracle. Les jugements de Dieu sur les Chaldéens par les Perses, sur Jérusalem par les Chaldéens, sur Samarie par les

Assyriens, sur le premier monde par le déluge, ne prennent point un caractère surnaturel pour avoir été prédits par des prophètes, et la ruine même de Sodome est une révolution géologique qui se distingue aisement des apparitions des anges à Abraham et à Lot.

Cependant la justice de Dieu, comme toutes ses autres perfections, ne se contente pas d'approximations. Elle doit donc avoir son grand jour, où elle rémunérera avec une exactitude mathématique tous les hommes. Ce jugement s'appelle avec raison *le dernier*, et il est pour les chrétiens la conclusion nécessaire du gouvernement divin du présent monde. Ici encore nous ne voyons rien dans nos croyances qui ne découle très logiquement de notre idée d'un Dieu vivant qui est esprit et qui agit sans cesse.

Nous retrouvons au contraire ici les déistes embarrassés de nouveau dans les filets de leurs inconséquences et de leurs contradictions. Leur dieu, qui ne fait que regarder le présent monde, ne juge et ne rémunère ni les nations ni les individus. Mais les injustices présentes ne peuvent durer éternellement, et elles appellent la venue d'un monde avenir où Dieu les réparera et où les âmes immortelles vivront au sein de l'ordre et de la justice. Les déistes nous empruntent donc le jugement dernier. Seulement il est pour eux le seul et unique jugement de l'histoire. Mais si, à les en croire, notre Dieu ne peut agir et juger constamment sans sortir de son immutabilité

et perdre sa divinité, comment leur dieu jugera-t-il à la fin des temps sans tomber dans le même péché? N'est-il pas évident que, s'il n'a pu créer l'univers sans déroger, il pourra tout aussi peu, sans déroger, y rétablir la justice? Or, on ne nous cite de lui que deux seuls actes, ce jugement final et la création, et ces actes sont l'un et l'autre un péché! Leur dieu donc n'est bon à quelque chose que lorsqu'il déroge, et s'il voulait être conséquent et se bien comporter, il ne servirait absolument à rien.

§ 6. L'exaucement de la prière.

Nous nous élevons de la sphère de la providence où Dieu agit selon sa propre impulsion, dans celle de la prière où l'homme le sollicite à agir.

C'est ici que la lutte est la plus vive entre les déistes et nous, et que doit se décider la querelle. Ils peuvent nous dire que la rédemption est un mystère qui ne se discute pas; que les jugements divins sont de simples faits providentiels; qu'ils n'ont pas vu de miracles ni entendu de prophéties. Mais tous nous pouvons savoir si Dieu exauce ou n'exauce pas; car si ce fait est vrai, il doit se répéter sans cesse et peut se contrôler sans peine.

Exposons d'abord la doctrine chrétienne.

L'homme prie parce que la créature doit à son Dieu adoration et actions de grâces.

L'homme prie parce qu'il est pécheur et que sa conscience le presse de demander pardon à son Dieu.

L'homme prie parce que, infirme de nature, corrompue par la chute, son âme éprouve le besoin de chercher auprès de la source de toute vie des forces morales pour fuir le mal, faire le bien et supporter l'épreuve.

L'homme prie, parce qu'il vit au milieu de la mort, parmi les maladies et parmi les injustices, et que Dieu seul peut le protéger et le délivrer.

L'homme prie, parce qu'il aime et qu'il se plaît à intercéder pour ceux qui lui sont chers.

L'homme prie, parce que ses facultés sont des capacités vides qui aspirent à l'infini et que Dieu seul peut remplir, parce que Dieu lui ordonne une sainteté égale à la sienne, parce que l'esprit de Dieu, qui veut se verser en lui, lui fait sentir sa présence et éveille en lui le désir de le recevoir.

En un mot, l'homme cherche la satisfaction de tous les besoins de sa conscience, de son cœur et de son esprit auprès du Dieu vivant, qui le voit, l'aime, le juge et qui l'entoure de son action spirituelle comme le soleil entoure la plante de ses rayons.

Les déistes font à la prière deux objections auxquelles nous avons déjà répondu en traitant du hasard (pag. 107) et de l'éternelle volonté de Dieu. (Pag. 71.)

A nos prières de délivrances temporelles ils opposent les lois de la nature. Mais ils ne remarquent pas

que nos supplications se tiennent dans les limites de l'accidentel. (Pag. 108.) Auprès du lit de maladie d'une épouse, d'un enfant, nous implorons, non la complète exemption de la mort, mais un délai de quelques années. Dans un naufrage, nous demandons, non point que Dieu nous envoie des anges qui nous portent à travers les airs en un lieu de sûreté, mais qu'il use des mille ressources de sa providence journalière pour nous sauver de la mort.

L'autre objection porte sur toutes les supplications possibles, soit qu'elles aient pour objets des grâces spirituelles, ou des choses temporelles : « Dieu qui connaît l'avenir et qui est amour, a dans sa sagesse déterminé à l'avance ce qui nous est le meilleur, et, en cédant à nos instances, il ne peut changer que pour faire pis, ce qui est le propre d'une nature dépravée [1]. » Mais (nous l'avons dit pag. 73) il n'y a pour Dieu ni passé ni futur, et sa préscience lui rend présent l'avenir. Que si nous voulons parler notre langage terrestre, nous dirons que Dieu, quand il réglait le gouvernement du monde, a tenu compte de la liberté humaine, et qu'il a décidé de toute éternité de faire une distinction entre les méchants qui ne le prieraient jamais, et les justes qui le prieraient sans cesse. Cette distinction là, sans laquelle il n'y aurait en Dieu ni justice, ni sagesse, ni miséricorde, est donc une de ces lois immuables si chères aux déistes,

[1] Simon, pag. 243.

et ce serait en ne l'observant pas que Dieu jetterait d'immenses perturbations dans le monde moral.

Les déistes n'admettent pas d'autres prières que celles de l'adoration et de la soumission, et font de l'homme un dieu au petit pied qui se suffit à lui-même. Leur morale est celle des stoïciens qui auraient vécu dans une société chrétienne, et elle pourrait, à tout prendre, fort bien se passer de Dieu et de la religion naturelle [1]. « Je bénis Dieu de ses dons, mais je ne le prie pas, dit Rousseau.... Je ne lui demande pas le pouvoir de bien faire : pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connaître, la liberté pour le choisir ? Si je fais le mal, je n'ai point d'entrave ; je le fais parce que je le veux ; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander ce qu'il me demande ; c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre et que j'en recueille le salaire. » M. J. Simon développe en les amplifiant ces pensées de Rousseau : qui demande à Dieu la force de bien faire, ne mérite plus le nom d'homme, c'est un enfant, un mendiant, un courtisan [2].

Je ne répondrai à M. Simon qu'en lui rappelant « ce besoin ardent que l'homme éprouve de se rattacher à Dieu. » Comment un instinct si puissant aboutirait-il à se passer complétement de lui ? Comment, d'ailleurs, qui se recueille un moment devant Dieu ne

[1] Idem, pag. 104. — [2] Idem, pag. 333 et suiv.

sent-il pas au moins son infirme nature et n'éprouve-t-il pas le désir de demander sans cesse au soleil des esprits ses forces vivifiantes ?

Mais à quoi bon cette polémique ? On nous affirme qu'en saine logique Dieu ne peut, sans aller à l'encontre de son essence, exaucer nos prières, et nous, nous opposons à des raisonnements des faits. La question se réduit donc à celle-ci : Existe-t-il des témoins dignes de créance qui déclarent que Dieu a exaucé leurs prières ? S'il en existe, M. J. Simon sera bien forcé par les principes de sa propre théorie de la connaissance, d'accepter des faits dûment constatés, quand bien même ils lui sont incompréhensibles.

Or M. Simon, en niant la possibilité de l'exaucement de la prière, s'inscrit en faux contre le genre humain tout entier. Le besoin de Dieu est en effet si violent qu'il n'est pas un homme qui, dans un moment de subite détresse, n'appelle à son aide son Dieu. Homère avait dit déjà que « tous les hommes ont besoin des dieux, » et les nations païennes, en désertant la foi primordiale au vrai Dieu, sont tombées, non dans la négation, ni même dans l'oubli de Dieu, mais dans une superstition désordonnée qui leur faisait invoquer douze ou cent ou mille faux dieux pour obtenir de tous ensemble ou de l'un au moins d'entre eux la satisfaction de leurs désirs. Leurs prières et leurs sacrifices, s'adressant à des êtres de néant,

n'obtenaient sans doute pas de réponses [1], et aussi ne trouve-t-on que dans les fictions de leurs poëtes des exemples de supplications exaucées. Mais leur persévérance même à faire monter vers les cieux leurs appels, atteste l'indestructible puissance de leur foi. Si du paganisme nous passons dans la Terre-Sainte, la vérité nous inonde de sa lumière. La prière devient l'âme du juste, et les récits d'exaucement abondent. Lisez dans le Pentateuque la vie des patriarches et de Moïse ; lisez surtout celle de David, avec les Psaumes qui en sont le commentaire. David, pendant les dix années qu'il fut poursuivi par Saül, avait fait en une foule de circonstances l'expérience de la puissante protection de son Dieu. Nul avant lui ne s'était aussi complétement confié en l'Eternel, nul n'avait éprouvé aussi vivement ce qu'il y a de paix et de joie dans une telle confiance. Aussi, que lisons-nous à chaque ligne de ses cantiques? Deux phrases, qui se varient à l'infini : « Eternel, dans ma détresse je crie à toi, délivre-moi. » « Eternel, je t'aime de toutes les puissances de mon âme, car tu m'as exaucé et délivré. » Otez des psaumes de David la foi en l'Eternel qui délivre les justes et châtie les méchants. Que restera-t-il? Rien. Mais sa foi est celle de tous les psalmistes qui lui ont succédé jusques au temps du Retour ; celle

[1] Y a-t-il chez les païens d'autres récits authentiques de prières exaucées que ceux de Xénophon, l'homme le plus pieux de toute l'antiquité? Socrate était, sans la prière, averti à l'avance par son génie de ce qu'il devait ne pas faire.

d'Esaïe et de Jérémie; celle des vrais Israélites qui, sous Hérode, attendaient l'espérance d'Israël. Ecoutez Jésus-Christ, devant le tombeau de Lazare, disant à son Père: « Je savais bien que tu m'exauces toujours. » Ecoutez la primitive Eglise, dont les Actes des apôtres nous racontent l'histoire, et qui aux psaumes des Hébreux ajoutaient des cantiques nouveaux et des odes religieuses. Ecoutez les poëtes, chrétiens du moyen âge, de la Réformation, de notre siècle; ou, si vous vous défiez de nos poëtes, qui ne chantent pourtant que ce qu'ils ont eux-mêmes éprouvé, ouvrez nos innombrables biographies de pasteurs, de missionnaires, de laïques pieux. Qu'y trouverez-vous? Que Dieu exauce. Mais pourquoi donc vous adresser ainsi aux morts quand au milieu de vous, dans cette cité, dans cette salle, sont un grand nombre de vivants qui tous vous répondront d'une même voix, avec la même conviction, avec la même émotion, avec le même amour: Oui, Dieu exauce? Oh! si dans cette assemblée tous les humbles et sincères serviteurs du Christ osaient se lever et vous racontaient leurs prières exaucées, vous seriez comme épouvantés du nombre immense de phénomènes étranges qui se passent à vos portes sans que vous vous en doutiez. Ce que vous appelez des miracles, et ce qui nous semble à nous la chose du monde la plus simple, *court les rues* (comme Ducis le disait de la tragédie). Or quand sur les mille récits qu'on vous ferait, il y en aurait cinq cents, il y en aurait neuf cents, il y en aurait neuf

cent quatre-vingt-dix, où vous ne voudriez voir que de heureux hasards, de singulières rencontres, encore en resterait-il dix devant lesquels le sophisme même devrait se taire, et il suffirait d'un seul pour renverser tout votre système.

Mais je reviens à David, qui est pour nous le plus brillant représentant de la foi vivante à l'exaucement de la prière. Que dit-il au psaume LXV ?

> O toi qui exauces la prière,
> Toute chair viendra à toi [1].

Quoi ? messieurs, ce Dieu de Sion, ce petit Dieu d'un petit coin de terre, dont le grand historien grec, Hérodote, ignorait jusques au nom, ce Dieu deviendra un jour celui de la terre entière... Pourquoi ?... parce qu'il exauce les prières, et que c'est à cela qu'on peut reconnaître le vrai Dieu. Si David a raison, le dieu du déisme ne sera jamais celui vers qui accourra toute chair.

Lisons encore les derniers versets de ce fameux psaume XXII, qui commence par ces mots : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Au milieu même de ses détresses et de ses angoisses, David anticipe sa délivrance et s'écrie :

> Toutes les extrémités de la terre s'en souviendront,
> Et se convertiront à l'Eternel,
> Et toutes les familles des peuples se prosterneront devant toi.
> . . . .
> La race future le servira,

[1] Ps. LXV, 2, 3.

Et l'on parlera du Seigneur d'âge en âge ;
Ils viendront et publieront sa justice
Au peuple qui naîtra......

Pourquoi?

Parce qu'il l'a fait [1].

Parce qu'il a exaucé David, parce qu'il délivre, parce qu'il agit.

Nous cherchions des témoins qui établissent que Dieu exauce, et nous trouvons, avec des myriades de simples témoins, un prophète.

Mais ce prophète n'était-il point un rêveur, un fanatique, que l'histoire aura convaincu de folie ?

David vivait mille ans avant Jésus-Christ, et voici que de nos temps, par ces psaumes traduits en cent langues différentes, il chante, en effet, comme il l'avait prédit, les louanges du Dieu qui agit et exauce, jusques aux extrémités de la terre et jusques dans des contrées dont il ne soupçonnait même pas l'existence. De la France à l'Inde et à la Chine, du pays des Cafres à la Laponie, de New-York au Groënland et à la Terre-de-Feu, de Otahiti à Madagascar, toute chair se met pour ainsi dire en marche vers Sion pour adorer le Dieu de David, et d'un bout de la terre à l'autre les peuples se souviennent du berger de Bethléem qui, dans tous ses dangers, criait à l'Eternel et que l'Eternel délivrait sans tarder.

C'est ainsi que s'accomplit sous nos yeux une pro-

[1] Voyez la même espérance prophétique, Ps. XL, 4 ; LVII ; LXXXVI, 9.

phétie qui remonte à trois mille ans, et dont nul critique ne contestera la date et l'authenticité.

Or, messieurs, je vous le demande, en face de ce vrai prophète, en face de ces milliers de témoins hébreux et chrétiens, en face de toutes les nations païennes, est-il possible de soutenir que, d'après les saines lois de la logique, Dieu ne peut avoir égard à la prière ?

Mais quelle prière, messieurs, que ce soupir, ce gémissement, ce cri d'angoisse que l'humanité tout entière fait monter sans relâche vers le ciel ! et quelle réponse du ciel à l'humanité, que ce pardon annoncé de la croix par Jésus-Christ à tous les brigands repentants, et que ce don de l'Esprit-Saint, que, ressuscité, il fait à tous ses serviteurs ! Si à Gethsémané il a été le vrai David que Dieu a délivré de toutes ses terreurs, il fut sur Golgotha le divin et tout-puissant libérateur de notre race déchue, et la bonne nouvelle de son salut s'est, depuis sa résurrection, propagée par toute la terre. De nos temps, comme au temps où St. Paul était en passage à Troas, les croyants desquels le cœur brûle d'amour pour leur Sauveur, voient dans les visions de la nuit des hommes se présenter devant eux de tous les pays où l'Evangile n'a point encore été annoncé, et les entendent leur dire : « Passez chez nous et venez nous secourir. » Et ils partent, et ils apportent le secours, et les âmes char-

[1] Act. XVI, 9.

gées de péché recouvrent joie, liberté, forces, vie, et elles adorent, et elles prient, et elles sont encore et toujours exaucées.

Voilà ce que fait l'Evangile. Quelle œuvre les déistes peuvent-ils nous opposer ? Ils constatent l'irrésistible attrait de l'homme pour Dieu. Mais cet instinct, s'il est épuré, redressé, dirigé par leur saine raison, aboutit (ils en conviennent) à une religion sans autel, sans temple, sans culte public, sans prières communes, sans relation intime avec Dieu, tandis que la religion chrétienne, dont le culte public ou domestique, individuel ou collectif, repose tout entier sur la foi en l'exaucement, s'abaisse, à les en croire, par cette foi au niveau du paganisme, et atteint aux limites du blasphème ! C'est donc par ce qu'ils nomment blasphème qu'on apaise le plus puissant des besoins de l'âme, et par leur vérité qu'on arrive à lui refuser sa légitime satisfaction ! Grâces à Dieu ! la religion révélée ne présente pas de telles contradictions !

§ 7. Les miracles spirituels.

La prière de sanctification nous introduit dans la haute et splendide sphère de la vie spirituelle, c'est-à-dire de la foi, de l'espérance et de la charité. Là nous retrouvons le Dieu vivant de l'histoire et de la nature avec son action constante qui s'élève de loin en loin à la hauteur de l'intervention surnaturelle.

Mais son action a ici pour objet nos âmes immortelles et non plus les nations qui périssent, nos intérêts éternels plutôt que notre existence matérielle et notre bonheur terrestre. Ce monde spirituel a d'ailleurs, comme le monde visible au sein duquel nous vivons, ses saisons, ses temps de semailles et ses temps de moissons, ses mois d'activité et ses mois de repos, ses pluies fécondantes et ses sécheresses, ses calmes plats et ses jours où « le vent de l'Esprit-Saint qui vient on ne sait d'où et souffle où il lui plaît [1], » fait éclore des milliers de fleurs aux doux rayons du soleil de la grâce. .

Ce règne de la grâce est une terre inconnue au monde ; car même les Platon et les Aristote comprendraient aussi peu les St. Paul et les St. Jean qu'ils ne seraient eux-mêmes compris d'un Otahitien ou d'un Cafre. Aussi les *miracles de la grâce* ne peuvent-ils servir d'arguments en faveur de la foi chrétienne contre le déisme qui ne saurait ce dont on lui parle. On en fera peut-être un jour le sujet d'une science spéciale, qui est à créer, la psychologie spirituelle ; mais ils ne rentrent pas dans l'apologétique. Aussi nous bornerons-nous ici à dire quelques mots des seuls miracles de cet ordre-là qui frappent les sens et l'esprit des gens du monde, ceux de conversion.

Sans la chute de nos premiers parents, toutes les âmes seraient entrées dans le monde de la foi par

[1] Jean III, 8.

une initiation pleine de douceurs et de joies et plus ou moins lente et insensible. C'est là, aujourd'hui encore, la voie peu fréquentée des St. Jean et des Nathanaël; c'est la voie où l'éducation chrétienne s'efforce de diriger l'enfance. Mais les ennemis et les persécuteurs de l'Evangile, s'ils n'endurcissent pas leur cœur, sont brusquement arrêtés dans leur chemin de Damas, comme Saul, par une intervention de Dieu plus ou moins miraculeuse, et cette même intervention transforme subitement les plus grands débauchés en des modèles de pureté et de sainteté. Tel John Newton, ce marchand d'esclaves impie et criminel, qui était méprisé même de ses compagnons de débauche et qui est devenu le Fénelon de l'Angleterre. On lit dans sa biographie ces mots : « Une seule de ces conversions prouve la puissance de Dieu d'une manière aussi éclatante que la création d'un monde. C'est évidemment l'œuvre du Seigneur, et elle est merveilleuse aux yeux de tous ceux que n'aveuglent pas les préventions de l'incrédulité [1]. »

Des miracles intérieurs de la grâce, qui sont le caractère distinctif de l'église chrétienne, nous revenons aux phénomènes surnaturels de l'ancienne alliance : la prophétie, le miracle extérieur et la théophanie. Même d'ordinaire, ces trois faits portent seuls le nom de surnaturels ; mais en étudiant notre

[1] *Vie du rév. John Newton.* Paris 1842, tom. I, pag. 7.

sujet sous toutes ses faces, et en tenant sans cesse compte des objections du déisme, il se trouve pour ainsi dire que nous avons épuisé la question avant de l'aborder, et que nous serons très bref sur les points qui semblent de loin hérissés de difficultés.

Disons avant tout quelques mots de l'élection d'Israël.

§ 8. Le peuple élu.

Cette élection est en scandale aux déistes : « Celui, disait Rousseau, qui commence par se choisir un seul peuple et proscrit le reste du genre humain, n'est pas le Père commun des hommes[1]. » Cette objection prouve une bien étrange ignorance des vérités qu'on rejette. Tout le monde ne sait-il pas qu'Abraham n'avait été élu de Dieu qu'en vue du salut de « toutes les familles de la terre, qui seraient bénies en sa postérité » en son descendant, le Messie[2] ? Ne sommes-nous donc pas autorisés à répondre à Rousseau que Dieu proscrit si peu le monde païen qu'il n'a pas fait en Israël un seul miracle qui, dans ses décrets, ne tendît au bien de l'humanité tout entière?

« La prérogative des Juifs, a dit St. Paul, est grande en toute manière, surtout en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés[3]. » Et Jésus-Christ avait dit avant l'apôtre: « Le salut vient des Juifs[4]. » Ce peuple

[1] *Emile*, liv. IV, tom. IX, pag. 120. — [2] Gen. XII, 2. — [3] Rom. III, 1, 2. — [4] Jean IV, 22.

avait eu à tous les siècles de son histoire la conscience à la fois très vive et très humble de sa supériorité sur toutes les nations païennes. Ses prophètes lui avaient appris à rendre gloire de ses priviléges inouïs à la seule et libre grâce à Dieu, et à se rendre compte de son élection sans éveiller et flatter son orgueil national. Car ils avaient le secret, inconnu à tous les autres hommes, de ne rien dire qui ne fût inspiré par un esprit de sainteté.

Moïse disait à Israël : « Quelle est la nation qui a ses dieux près de soi comme nous avons l'Eternel notre Dieu, et qui ait des lois justes comme toute la loi que je mets aujourd'hui devant vous ? Aussi tous les peuples, en entendant ces statuts, diront-ils : « Cette grande nation est le seul peuple sage et intelligent [1]. »

« Annoncez, disait Esaïe aux faux dieux, annoncez les événements des temps futurs, afin que nous reconnaissions que vous êtes des dieux ! Faites quelque chose en bien ou en mal, afin que nous nous en étonnions ensemble et que nous le voyions [2]. — « Que toutes les nations s'assemblent à la fois, et que les peuples se réunissent ! Lequel d'entre eux annoncerait ces choses ?.... Vous êtes les témoins (de mes prophéties) dit l'Eternel à ses serviteurs, afin que vous soyez persuadés et me croyez, et que vous sentiez que c'est moi... C'est moi qui ait prédit et sauvé... Vous êtes donc mes témoins [3]. » — « Je suis le premier

[1] Deut. IV, 6-8. Comp. 16-34 ; XXVI, 19 ; 2 Sam. VII, 23 ; Ps. XXXIII, 12 ; CXLVII, 20 ; Néh. IX. — [2] XLI, 23. — [3] XLIII, 9-13.

et le dernier, et hors de moi il n'y a point de Dieu. Et depuis que j'ai fondé le peuple éternel, qui comme moi a fait des prophéties ? Qu'on me le dise et me le mette en avant[1] ! »

Il y a dans les paroles d'Esaïe et de Moïse une conviction si intime, une foi si vive, une reconnaissance envers Dieu si profonde qu'un esprit impartial n'oserait accuser ces prophètes d'imposture. Reste sans doute l'erreur inconsciente, l'illusion, le fanatisme. Mais que les déistes nous expliquent par les seules lois de la nature humaine et de l'histoire comment les Hébreux ont été le seul peuple de la haute antiquité qui ait adoré un seul Dieu, et qui résumât tous les devoirs dans ces mots : *Etre saint comme Dieu*, et toute la religion dans ceux-ci : *Aimer Dieu de toute son âme* ; le seul peuple duquel le Dieu local soit en voie de devenir celui de toutes les nations ; le seul qui ait vécu de siècle en siècle dans l'attente d'un Sauveur et qui, après l'avoir rejeté, le voie conquérir par sa seule parole le monde entier ; le seul de qui les Livres saints soient adoptés par toute l'humanité, par les nations les plus civilisées comme par les tribus les plus sauvages, et deviennent la nourriture spirituelle des pauvres dans leurs chaumières et des grands dans leurs palais, des femmes et des enfants comme des Pascal, des Newton, des Leibnitz, tandis que les Vedas, le Zend-Avesta, les King n'offrent

[1] XLIV, 6, 7. Comp. XLII, 9 ; XLV, 21 ; XLVI, 10.

qu'un médiocre intérêt à quelques rares érudits ! Que les déistes nous expliquent encore comment ces mêmes Hébreux ont pu jouer dans l'histoire du monde le premier rôle, quand tous leurs frères et parents, Iduméens, Kédaréniens, Madianites, Ismaélites, Ammonites, Moabites, ont été de vraies nullités, et comment Israël, géant dans une famille de nains, se survit à lui-même et se trouve être le seul peuple de la haute antiquité qui ne peut périr ! Mais rien peut-être n'est plus surnaturel dans l'histoire des Hébreux que leurs prophètes et que leur littérature prophétique.

§ 9. La prophétie.

Le déiste, qui nous concède la possibilité du miracle, ne peut nier celle de la prophétie ; car il admet avec nous le plan divin de l'univers, et Shakespeare, assistant à la représentation de Macbeth, n'aurait pas été gêné de dire à ses voisins, dès la première scène, comment finirait son drame.

Mais on oppose aux prophètes de Jéhova ceux d'Apollon et de sa pythie à Delphes, et à l'Apocalypse de St. Jean certains apocryphes d'Esdras, d'Hénoc et des sibylles. — Ces apocryphes comprennent d'insipides fictions ou des prophéties mensongères, que personne n'aurait le courage de relire une seconde fois. Ces oracles…., nous n'en possédons qu'un petit nombre ; mais quelqu'un en a eu dans les mains la col-

lection complète, et ce quelqu'un était un païen, une âme honnête qui cherchait la vérité sans parti pris et n'avait aucune propension à l'esprit fort, Cicéron. Or que nous dit-il de ces fameux oracles? « Qu'ils sont ou faux ou inintelligibles ou équivoques, et que s'il en est qui se sont vérifiés, ce n'est que par un pur hasard [1]. » Autant vaudrait comparer à Esaïe les *Centuries* de Nostradamus !

On veut que les prophéties bibliques aient été rédigées après les événements qu'elles sont sensées prédire. — Qu'on explique ainsi l'histoire qu'Esaïe nous trace de l'Egypte depuis les temps de Psammétique jusques à l'introduction du christianisme, jusques au rétablissement final des nations ! Qu'on explique ainsi les oracles de Zacharie, que confirment et illuminent d'âge en âge les destinées des Juifs, ou ces admirables visions de Daniel, si clairement commentées dans votre cité par une de vos gloires les plus pures ! Qu'on essaie de faire vivre le Daniel du temps de Nébucadnésar ou celui du siècle des Macchabées après le monstre romain, après les dix royaumes mi-romains, mi-germains du moyen âge et des temps présents, après l'antichrist, qui n'a pas encore paru !

Les livres prophétiques de l'Ancien Testament, nous dit-on enfin, ne renferment que de brillantes espérances et d'heureuses prévisions. — Mais les prévisions et les espérances sont de tous les siècles et de

[1] *Du divin,* II, 56.

tous les pays. Qu'on nous montre donc en Chine, en Inde, en Assyrie, en Egypte, en Grèce, à Rome, chez les Celtes, les Germains, seize écrivains qui, animés d'un même esprit de sainteté, ont prévu le même avenir, se complétant sans jamais se contredire ! Fouillez, messieurs, dans vos souvenirs, cherchez quelque part hors de la terre de Jéhova un livre, un seul livre à comparer à Esaïe ! Est-ce la *République* du divin Platon avec sa communauté des femmes ? Sont-ce les *Harangues* du magnanime Démosthènes, de qui toutes les espérances ont été, de son vivant même, démenties par l'histoire ? Cherchez, messieurs, car il y a quelque part un écrit dont l'incrédulité pourrait tirer parti contre nous, et qui est connu en Europe depuis 1770. Voltaire et Rousseau auraient pu encore s'emparer de cette arme, mais ils ne l'ont pas découverte ; Strauss et Renan n'ont pas été plus adroits, et il y a quelque générosité de ma part à vous mettre ainsi sur la piste. C'est *l'Invariable milieu* de Confucius, le livre sans contredit le plus extraordinaire de toute l'antiquité païenne. Mais les espérances les plus nobles et les plus hardies ne valent pas une seule de ces prédictions qui abondent dans nos saintes Ecritures.

Je vous déclare, messieurs, qu'il m'est absolument impossible de comprendre comment on peut loyalement résister à l'argument tiré de la littérature prophétique des Hébreux : tant elle me paraît radicalement, essentiellement, absolument différente de tou-

tes celles des peuples païens et même chrétiens. Mais, pour sentir la force de cette preuve, il faut sans doute prendre la peine d'étudier ces écrits et d'en sonder les profondeurs. On y trouve une appréciation si saine, si complète, si pénétrante des temps présents, des résumés si succincts et si vrais des temps passés, des tableaux des temps futurs à la fois si conformes aux grandes lois de l'histoire et si précis dans les détails, un tel amour pour les hommes qui méprisent les menaces et les promesses divines, une foi si vivante au Dieu vivant, un tel oubli de soi-même, un tel esprit de sainteté, que tout juge impartial s'écriera : Jamais les plus grands génies du monde païen n'auraient parlé comme font ces prophètes !

J'hésite à poursuivre ; car vous allez me reprocher de vous jeter en pleine théologie, et pourtant je dois, d'une part, vous faire connaître à l'avance les trois classes de prophètes hébreux que nous verrons se succéder les uns aux autres dans notre prochaine conférence, et, d'autre part, vous indiquer comment la prophétie s'élève par des transitions insensibles de l'inspiration ordinaire des simples croyants à une vue vraiment divine de l'histoire.

Il y a dans la prophétie deux éléments très différents : *a*) le surnaturel de la révélation extérieure, visible, sensible, objective ; la théophanie avec la parole qui fait connaître aux hommes de Dieu les mys-

tère de l'avenir et du ciel, et *b*) le surnaturel, tout intérieur et subjectif, de l'esprit qui met au cœur des prophètes des pensées et des sentiments, des cantiques, des discours surhumains.

Ces deux éléments peuvent se combiner de trois manières différentes : révélation sans inspiration, inspiration sans révélation, révélation et inspiration.

De là trois classes de prophètes[1], qui se sont succédé dans l'ordre suivant : le *voyant* qui ne parle pas, le NABI qui parle sans vision, et le KHOZEH, ou le *visionnaire* extatique avec de sublimes discours.

Le voyant est réceptif, passif. Dieu se montre à lui, et lui révèle, soit à une immense distance dans l'avenir et sous une forme indistincte, le Messie et son œuvre, soit un fait plus ou moins important de l'histoire contemporaine. Le voyant regarde et écoute sans tomber en extase, et répète fidèlement ce qu'il a vu et entendu, sans y rien ajouter : il n'y a sur ses lèvres ni cantiques ni discours. Tels, dans un certain sens, Abraham, Isaac et Jacob; Josué; tels surtout les prophètes du temps des Juges, et Samuel; tels encore Nathan ou Ahija[2].

Le nabi, c'est-à-dire celui qui *épanche à flots*, comme une source abondante, des paroles surhumaines, est inspiré de Dieu; mais il peut ne l'avoir point vu et n'avoir ainsi reçu de lui nulle révélation nouvelle. L'esprit de Dieu lui rend vivantes, ou (dans le langage

[1] 1 Chron. XXIX, 29, dans l'hébreu. — [2] 1 Sam. IX, 9; 1 Chron. IX, 22; XXIX, 29.

de l'école) lui assimile les révélations faites antérieurement au peuple élu et aux patriarches du premier monde, et lui remplit le cœur de sentiments tout nouveaux, qu'il exprime à Dieu dans de divins cantiques, ou aux hommes dans des discours d'une sainte éloquence. Ce qui distingue ces discours et ces cantiques, c'est la pensée toujours présente de la grande loi de la justice divine délivrant les uns et punissant les autres ; c'est une vive reconnaissance pour l'élection éternelle que Dieu a faite d'Israël ; c'est l'espérance, plus ou moins puissante, du règne futur de l'Eternel et de son Oint sur toutes les nations. Le prophète se meut au milieu de vérités générales, et les simples prévisions du pieux Israélite se confondent ici avec les divines inspirations du serviteur de Dieu.

Enfin, la révélation, toute objective, et l'inspiration, toute subjective, se font équilibre et s'unissent dans l'esprit des prophètes que les Juifs honorent d'un titre glorieux pour lequel nous n'avons malheureusement d'autres termes correspondants que ceux, assez équivoques, de *visionnaires* et d'*extatiques.* Ce sont ceux qui nous ont laissé leurs oracles et leurs discours par écrit.

Etudions maintenant dans ces livres, ainsi que dans les Psaumes, tous les degrés par lesquels l'action constante et habituelle de l'esprit de Dieu s'élève jusqu'à l'intervention la plus surnaturelle :

1° Ce sont, d'abord, de simples cantiques de cris d'angoisse, d'actions de grâces, d'adoration, d'enseignements, tels que le très grand nombre des psaumes. Ou ce sont des discours de censures et de menaces, d'encouragements et de promesses, sans prédictions précises. Ils abondent dans Osée ainsi que dans Jérémie, sont fréquents encore dans Amos et Esaïe, deviennent rares dans Ezéchiel et Zacharie, et font défaut dans Daniel.

2° Viennent ensuite les prophéties formelles de faits particuliers, miraculeux ou providentiels, qui auront lieu à une date très rapprochée, tels que la ruine de l'armée de Sennachérib dans le livre d'Esaïe, la prise de Jérusalem par Nébucadnésar, les soixante et dix ans de captivité de Babylone dans Jérémie.

3° Les prédictions à prochain accomplissement nous conduisent, par de nombreuses transitions, à celles qui ont pour objet le Messie souffrant, qui meurt et ressuscite, et le Messie glorieux, rétablissant partout le règne de la justice et de la paix.

4° Le discours prophétique, qui abonde en métaphores, aboutit, par divers degrés, à la vision. La métaphore, si elle devient fixe, stéréotype, prend le nom de symbole. Si elle sert de texte à un long développement, elle produit l'allégorie, comme celle de la vigne dans Esaïe, de l'aigle et du cep, du lion, des deux sœurs dans Ezéchiel. L'allégorie se transforme à son tour en un acte que le prophète accomplit sous les yeux de ses contemporains : tel est le mariage d'Osée

avec Gomer, le vase brisé par Jérémie, le champ qu'il achète à Anathoth, ou la maladie d'Ezéchiel. Enfin, la vision peint aux yeux du prophète, dans l'extase, au moyen des symboles ce que, dans l'inspiration, il aurait exposé par une allégorie ou par un simple discours. La vision a l'immense avantage de résumer en un seul tableau toute une période, d'en mettre en relief le caractère distinctif et d'en marquer nettement la place dans la chronologie de l'avenir. La révélation objective et divine prévaut dans la vision, et lui donne cet aspect étrange qui surprend et captive le lecteur. La prophétie orale porte au contraire beaucoup plus le cachet de l'individualité humaine.

5° La prophétie s'élève à son plus haut degré de clarté quand l'avenir s'offre au voyant aussi dégagé de symboles et de voiles que le passé. Daniel y atteint dans son récit des alliances et des guerres des Lagides et des Séleucides ; Zacharie, dans son tableau du retour final des Juifs et des derniers événements de notre âge ; Esaïe, dans son célèbre évangile ; St. Jean, dans sa description du règne de mille ans, et peut-être Ezéchiel, dans ses chapitres de l'invasion de Gog et de la description du temple. Mais Jésus-Christ est le seul qui, en parlant de l'avenir, prend toujours le style de l'historien.

§ 10. Le miracle proprement dit.

Qui croit en Dieu et nie la possibilité du miracle,

est fou à lier, a dit Rousseau en des termes dont nous lui sommes fort reconnaissants. (Pag. 116.)

A la réalité des miracles bibliques, les déistes font une foule d'objections, que nous allons passer rapidement en revue.

Nous ne reviendrons sur celle qu'on tire des lois fixes de la nature, que pour rappeler ce que nous avons dit du plan éternel de l'univers (pag. 71) et pour expliquer la vraie nature du miracle.

Si Dieu voit d'un seul coup d'œil, sans succession dans la pensée, tous les temps de la création, il a connu, avant que rien ne fût dans l'espace, l'histoire de la terre et celle de l'humanité, et comme l'humanité est le but de la terre, il aura disposé d'emblée toutes les causes secondes de la nature en vue de son gouvernement moral de notre race et de son œuvre de rédemption. Il y a donc un fond de vérité dans l'hypothèse d'une harmonie préétablie entre les crises de notre planète et celle de l'humanité : entre l'époque du déluge et celle de la corruption totale des antédiluviens ; entre les dix plaies d'Egypte et l'exode d'Israël ; entre le séjour du peuple élu au désert ou son entrée en Canaan et les miracles du Sinaï ou ceux du Jourdain et de Jéricho ; entre l'ordre de Josué au soleil et à la lune et un ralentissement extraordinaire de la rotation de la terre, de laquelle la tradition s'est conservée en Grèce, en Amérique, aux îles Sandwich,

[1] *Histoire de la terre d'apres la Bible et la géologie*, pag. 158 et suiv.

en Chine et en Inde; entre certaines pestes et l'orgueil de David ou l'invasion de la Terre-Sainte par Sennachérib; entre l'idolâtrie d'Achab et la sécheresse dont Elie frappa la Judée. Par cette vue éternelle de Dieu, que nous nommons préscience, rien n'est ôté à l'efficace de la prière de l'homme, ni à l'action immédiate de la Divinité; mais la théorie du miracle se concilie mieux avec l'immutabilité du Créateur. Ce que nous voyons apparaître de ses secrets successivement dans notre bas monde, se trouve être la manifestation progressive d'une volonté pour laquelle le temps n'existe pas, et ce qui est pour l'homme un phénomène imprévu et merveilleux, est pour Dieu un détail de son plan éternel de l'histoire.

Le miracle, d'ailleurs, intéresse aussi peu le monde physique que le font nos télégrammes ou nos fabriques de produits chimiques. Il fait partie intégrante de l'œuvre de rédemption, qui n'a rien de commun avec l'attraction ou l'électricité, et il tend à Jésus-Christ, qui est au-dessus, non-seulement de la nature, mais même de l'humanité issue d'Adam. Jamais miracle n'a réparé, par exemple dans le système solaire, quelque désordre que par impossible auraient causé telles ou telles causes physiques. Vous connaissez, messieurs, les *variations séculaires* des mouvements des planètes et de leurs satellites. Ces variations sont, chacune, comprises entre des limites qu'elles ne sauraient franchir, et la stabilité du système n'en est nullement compromise. Le système se-

rait au contraire voué à une ruine certaine si ces perturbations allaient grandissant de siècle en siècle sans maximum infranchissable. Dans une hypothèse semblable, la sagesse divine aurait fait une œuvre indigne d'elle ; elle se serait trompée dans ses calculs, ou elle n'aurait pas su inventer les moyens de parer aux suites désastreuses de son plan, et Dieu se trouverait dans l'obligation d'intervenir sans le concours des causes secondes et en opposition avec elles, pour sauver d'une destruction imminente le système solaire. Nos astronomes se trouveraient alors arrêtés brusquement dans leurs calculs par l'apparition d'un élément inexplicable, d'une volonté prévoyante sans doute, mais infirme, qui renverserait toutes nos sciences physiques, et qui pourrait à chaque instant et dans toutes les circonstances possibles faire arbitrairement avancer ou reculer les aiguilles au cadran de la nature. Tel serait le miracle physique, et tel n'est point le miracle biblique.

Celui-ci est un phénomène historique qui est en relation avec la rédemption de l'humanité par Jésus-Christ. Le miracle du Jourdain n'a rien changé au cours des fleuves, ni celui de Cana à la maturation du raisin. Tout se borne à certains services qu'à l'ordre de Dieu la nature rend aux hommes conformément au but pour lequel elle a été créée. (Pag. 93.) Dieu la violente quelque peu pour la faire bénir l'homme de bien et surtout châtier les méchants, ou pour

ébranler et détruire l'empire illégitime qu'elle a par le péché conquis sur l'humanité.

La prophétie est, au contraire du miracle, indépendante de la chute. La race d'Adam serait restée pure qu'encore elle aurait été initiée à la vie spirituelle par Jésus-Christ, qui aurait été non son Sauveur, mais son hiérophante, et la prophétie n'est qu'une préparation à la pentecôte de tous les croyants par une inspiration temporaire de quelques croyants d'élite. Il y a là tout un ordre de phénomènes qui font partie intégrante du plan antélapsaire de l'histoire de l'humanité. (Pag. 122.) Mais le surnaturel du miracle est plutôt l'arsenal où Dieu puise ses armes pour la destruction du péché. (Pag. 135.)

Par le miracle Dieu délivre son peuple et ses prophètes de tous les dangers possibles ou leur assure la victoire sur ses ennemis. Par le miracle il guérit les maladies, fruits de la chute, et ressuscite quelques morts en attendant le jour où tous les hommes sortiront immortels de leurs tombeaux. Par le miracle il se légitime lui-même auprès des patriarches, des prophètes, du peuple entier, ou légitime auprès du peuple ses prophètes, ou se fait reconnaître comme le seul vrai Dieu par les nations païennes.

Dans tous ces cas le miracle éveille dans le cœur de ceux qui en sont témoins, le sentiment de la présence immédiate de Dieu, et démontre ainsi la réalité de sa révélation. Toutefois pour être forts contre les

déistes, maintenons-nous sur le rocher de la vérité et ne mettons pas le pied dans les marais sans fond où s'est égarée la théologie. Elle a fait des révélations divines un ensemble de préceptes et de dogmes dont les miracles devaient prouver l'origine surnaturelle. Mais, ont objecté les déistes, la vérité d'une doctrine doit se faire sentir et s'imposer immédiatement à l'esprit par sa propre évidence, que rien ne peut suppléer ni augmenter; mais, ajoutent-ils, les miracles dont on nous parle, sont des supercheries inventées par des prêtres initiés aux mystères des forces physiques; mais il y a dans la nature humaine des forces inconnues qui expliquent les miracles et excluent toute intervention divine; mais les témoins des miracles étaient des ignorants qui ont mal vu; mais les récits de ces témoins ne nous sont parvenus que dénaturés par la tradition et métamorphosés en mythes; mais la Bible parle de prestiges qui ont le diable pour auteur et qu'on ne saurait distinguer des miracles divins; mais l'histoire de tous les peuples est pleine de prodiges et de fables pareils à ceux de l'Ancienet du Nouveau Testament.

La plupart de ces objections trouvera sa réponse dans notre prochain entretien. Ce soir je me bornerai à dire que la révélation est, non pas un code, mais une œuvre, et le miracle, non le sceau divin du code, mais l'essence même de l'œuvre. Il est un des facteurs de la multiplication, et non la preuve de l'exactitude

du calcul. Dans le temple de Dieu il est non les contreforts extérieurs des murs, mais les colonnes de la nef.

En effet les révélations de Dieu ont pour but la rédemption de l'humanité par la destruction des œuvres du Diable, et cette restauration s'opère non-seulement par les paroles de vérité inspirées aux prophètes, mais par des paroles de puissance (pag. 91) que Dieu prononce lui-même ou fait prononcer par d'autres que lui. Les miracles de Jéhova en Egypte, au désert, au Jourdain, en Judée sous les juges et les rois, sont de brillants *exploits* selon l'expression favorite des psalmistes [1]. L'Eternel est un héros qui lutte pour ainsi dire corps à corps avec son ennemi. Il agit « à main forte et à bras étendu [2], » selon une métaphore qui est un des hiéroglyphes de l'écriture égyptienne.

La rédemption est même une série d'actes de création ; car toute intervention de Dieu dans le drame de l'histoire fait sortir du néant un fait, un personnage, un ordre de choses nouveaux. Ainsi, dans le langage biblique, Dieu « crée, » quand il fait d'Israël son peuple Elu [3] ; quand il marche devant les Hébreux dans une colonne de feu [4] ; quand il engloutit Coré et sa bande, tout vivants, dans le sein de la terre qui s'entr'ouvre [5] ; quand il donne un cœur pur à David criminel et repentant [6] ; quand il fait naître d'une

[1] 1 Sam. VII, 6, et les parallèles dans la *Concordance* de M. Mackenzie. — [2] Deut. IV, 34, et les parallèles. — [3] Es. XLIII, 1 et 15. — [4] Es. IV, 5 ; Ex. XII, 21. — [5] Nomb. XVI, 30. — [6] Ps. LI, 12.

vierge le Messie [1] : quand il régénère par son Esprit les disciples de Jésus-Christ [2], ou quand, à la fin des temps, il rassemblera en un corps de nation les Juifs dispersés en tous lieux [3], et qu'il transformera les cieux et la terre [4]. Toute l'œuvre de la rédemption est donc, comme la création, une longue chaîne de miracles, c'est-à-dire d'actes de puissance qui auraient été impossibles à tout autre qu'à Dieu, et qui procèdent directement de sa libre et souveraine liberté.

Il résulte de là que le miracle est inséparable de la révélation, comme la lumière l'est du soleil et du feu la chaleur. Dieu ne l'ajoute point pour ainsi dire après coup à ses révélations pour en prouver la réalité ; mais le miracle est le caractère distinctif auquel on reconnaît que certains phénomènes historiques sont des révélations de Dieu. Pour le comprendre, il faut en saisir en Dieu même *la cause efficiente* et non en chercher parmi les hommes *la cause finale.* Sa puissance de conviction réside dans l'infinitude mystérieuse de son Auteur [5].

Distinguons les miracles de l'ancienne alliance et ceux de la nouvelle. Les premiers sont les moyens dont Dieu a fait usage pendant quinze cents ans pour préparer Israël à la venue du Messie ; les seconds sont la manifestation de la divine nature de Jésus-

[1] Jér. XXXI, 22. — [2] 2 Cor. V, 17 ; Gal. VI, 15 ; Eph. IV, 24. — [3] Es XLIII, 7. — [4] Es. LXV, 17, 18. — [5] *Christ et ses Témoins.* Lettre XVIIIe.

Christ. Ceux-là sont le piédestal de la statue dont ceux-ci forment l'auréole.

Les miracles des Evangiles sont tous des œuvres de Jésus-Christ qui passait pour le fils de Marie et le simple prophète de Nazareth, mais qui était le Verbe fait chair. Avant Jésus-Christ Dieu n'avait délégué la puissance de faire des miracles qu'à trois hommes : au créateur de la nationalité juive, Moyse, et, six siècles plus tard, aux restaurateurs de l'œuvre de Moïse, Elie et Elisée[1].

Les miracles de Jésus-Christ et de ses premiers disciples sont, à peu près tous, des guérisons individuelles ; ceux de l'ancienne alliance au contraire sont des événements nationaux par lesquels Dieu se glorifiait en présence des Israélites et de leurs ennemis. Aussi ces événements étaient-ils annoncés à l'avance, afin que tous les témoins les attendissent avec impatience ou détresse, et que personne ne pût les attribuer au hasard. C'est ainsi que les plaies d'Egypte, les miracles de Moïse au désert, ceux de Josué, les châtiments et les délivrances d'Israël au temps de Samuel, la famine sous Achab, les grands événements politiques qui ont eu lieu au temps d'Elisée, la destruction de l'armée de Sennachérib, ont été prédits peu d'heures ou peu de mois ou peu d'années avant l'événement. De là ces remarquables

[1] Nous ne parlons pas de Samson, de qui les actions surnaturelles ne prouvent qu'une force prodigieuse qui haussait et baissait avec sa foi et sa vigilance.

paroles d'Amos[1] : « l'Eternel ne fait rien sans avoir découvert son secret à ses serviteurs les prophètes. »

Les miracles, surtout ceux de l'Ancien Testament, passent par des transitions insensibles, de simples faits providentiels aux actes surnaturels où les lois physiques sont notoirement violées. Ce sont d'abord des événements, plus ou moins étranges, que les écrivains sacrés selon leurs habitudes de langage rapportent immédiatement à Dieu, mais que nous aurions expliqués sans peine par des causes ordinaires : telles les batailles où les Madianites sous Gédéon[2], les Philistins sous Saül[3], les Moabites et les Iduméens sous Josaphat[4] tournent leurs épées les uns contre les autres; la défaite, au temps de Samuël, des Philistins qu'épouvante un effroyable orage[5], et, sous Josué, celle des Cananéens qui dans leur fuite périrent en foule sous les pierres qui tombaient sur eux de quelque prodigieux aérolithe[6]. Supprimez les révélations faites à Noé, et les anges sauvant Lot, brisez le lien moral qui unit le châtiment à la corruption des hommes, et le déluge n'est plus que la dernière des révolutions géologiques générales, la destruction de Sodome qu'une catastrophe locale semblable à nombre d'autres. De même les plaies qui ont atteint la maison de Pharaon et

[1] III, 7. Comp. Esa. XLI, 26 et tout particulièrement Jean XIII, 19; XIV, 29; XVI, 4. — [2] Jos. VII, 22. — [3] 1 Sam. XIV, 15-20. — [4] 2 Chron. XX, 22. — [5] 1 Sam. VII, 10. — [6] Jos. X, 10, 11.

celle d'Abimélec à cause de Sara [1], les Hébreux au désert [2], les Philistins sous Samuël [3], tout Israël sous David [4], n'étaient probablement point des maladies inconnues que Dieu aurait créées pour ces diverses circonstances. La guérison de l'ulcère d'Ezéchias n'aura été pour la plupart des gens de sa cour qu'une crise heureuse se produisant à l'improviste dans une maladie mortelle.

D'autres miracles ne peuvent être qu'une coïncidence povidentielle (pag. 165) entre un phénomène extraordinaire de la nature et un moment critique et solennel de l'histoire sacrée. Ainsi, le soleil et la lune s'arrêtant sur Gabaon et Ajalon à la parole de Josué.

Puis viennent les miracles où Dieu fait usage des causes secondes ordinaires, mais en les modifiant par sa libre volonté et par sa puissance souveraine. Ainsi les dix plaies d'Egypte, qui n'ont la plupart de surnaturel que leur intensité, leur rapide succession et les paroles de Moïse qui les prophétisait; ainsi les deux vols prodigieux de cailles s'abattant au désert sur le camp des Hébreux; un phénomène volcanique rend compte de l'engloutissement de Coré; un tremblement de terre, de la chute des murs de Jéricho.

Enfin, il est des cas où Dieu, par un acte de son bon plaisir, dédaigne l'usage des causes secondes et

[1] Gen. XII, 17; XX, 18. — [2] Nomb. XI, 1; XVI, 46; XXX, 9. — [3] 1 Sam. V. — [4] 2 Sam. XXIV, 15.

contredit ouvertement les lois de la nature. Il fait passer à pied sec la mer Rouge et le Jourdain; fait reculer l'ombre au cadran d'Achas; rend la toison de Gédéon tour à tour sèche et humide; change l'eau en vin à Cana, le bâton de Moïse en un serpent et le serpent en bâton; multiplie l'huile de la veuve de Sarepta ou les pains et les poissons dans les déserts du lac de Génézareth; guérit d'un mot toute espèce de maladies, ou par la simple vue d'un serpent d'airain la morsure de serpents venimeux; protége trois pieux jeunes gens dans une fournaise ardente et Daniel dans la fosse des lions affamés; rend enfin la vie à des morts, même à des morts de quatre jours. Mais par ces miracles éclatants il ne fait (nous l'avons dit pag. 125) qu'user en grand et à sa manière, pour nous délivrer du péché, de la puissance qu'il a donnée en très petit à nos ingénieurs, mécaniciens et chimistes pour la satisfaction de nos besoins matériels. Les hommes, en obéissant aux lois de la nature, obtiennent des effets merveilleux qui sont comme une image et une prédiction des vrais miracles, apanage de la seule Divinité. Cependant, tout en usant de son pouvoir absolu, Dieu s'impose dans sa sagesse certaines limites; il multiplie une substance existante, mais il n'en crée point de nouvelles; car les miracles supposent un temps de simple conservation où le péché a produit le désordre et où Dieu rétablit l'ordre.

§ 10. La théophanie.

Comme Dieu, pur esprit, ne peut être vu de personne, lorsque nous lisons dans nos saints livres qu'il est apparu à l'un ou l'autre de ses serviteurs, nous pouvons être certain que ce n'est pas lui. Et cependant c'est bien lui, c'est son autre lui-même. Cette confusion vous scandalise-t-elle? Mais nous-mêmes ne désignons-nous pas indifféremment par le même nom de cachet ou de sceau et la pierre gravée et son empreinte sur la cire? Et le Verbe n'est-il pas l'empreinte de Dieu?...C'est le lieu très saint. Je m'arrête et recule. Toutefois, si nous écartions le mystère du Verbe révélateur, nous pourrions encore avec la toute présence de Dieu seule, entrevoir la possibilité de la théophanie. En effet, si Dieu darde vers chaque homme un rayon de son esprit et que cet esprit nous voie, nous entende et agisse sur nous (pag. 102), il n'implique nullement contradiction d'admettre que Dieu puisse, quand il lui plaît, se manifester sous une forme quelconque aux sens de ses serviteurs d'élite. Mais je ne dois point ici me livrer à des recherches de haute théologie, et je ne veux au terme de ces études qu'appeler votre attention sur le caractère moral de la théophanie, la sainteté.

Saint est en lui-même le Dieu vivant par le parfait

accord de toutes ses pensées et de ses décrets avec la totalité de ses perfections.

« Saint, saint, saint est l'Eternel des armées » répètent sans se lasser les intelligences célestes, qui se voilent devant lui la face de leurs ailes et jettent devant son trône leurs couronnes.

Saint est le Dieu qui a créé la nature. Son nom se lit là-haut sur chaque étoile; le sceau de sa perfection infinie se distingue ici-bas sur chaque fleur et chaque brin d'herbe, sur le moindre insecte et sur tout infusoire, sur tous les cristaux et tous les atomes. La nature entière est remplie de sa gloire.

Saint est le Dieu qui a créé les êtres libres. Préparés pour la sainteté, ce n'est que par elle qu'ils arriveront à la félicité.

Saint est le Dieu de l'humanité déchue: il ne châtie et les individus et les nations de la double verge des fléaux physiques et des foudres de la guerre que pour ramener les rebelles sur la voie de la sainteté.

Saint est le Dieu du Sinaï qui résumait toute sa loi dans ces mots: « Soyez saints comme je suis saint. »

Saint est le Dieu de la rédemption qui a donné son Fils au monde pour détruire les œuvres du diable et rétablir la sainteté sur la terre.

Saint est le Dieu d'Israël et de l'Eglise qui par ses miracles de puissance et de grâce, par ses prophéties, par ses exaucements de prières, ne veut qu'une

chose, la sainteté de ses serviteurs, et encore leur sainteté et toujours leur sainteté.

Saint enfin sera le Dieu du dernier jugement et de l'éternel bonheur.

Lorsque Moïse au pied de l'Horeb vit à distance le buisson qui brûlait sans se consumer et qu'il voulut s'en approcher, une voix lui dit : « Arrête ! ôte de tes pieds tes souliers. Ce lieu est saint[1]. »

C'est que le Dieu trois fois saint est un être redoutable que l'homme déchu ne doit aborder qu'en tremblant. « Malheur à moi, » s'écrie Esaïe, saisi de terreur ; «je suis perdu, car je suis un homme souillé des lèvres... et mes yeux ont vu l'Eternel des armées[2]. »

Le Dieu de sainteté n'est pas un de ces faux-dieux dont les Phidias ou les Platon inventent l'image selon leurs caprices. De tels dieux sont muets et morts. Mais notre Dieu est l'être des êtres, la vie des vies, la puissance des puissances, et lorsqu'il lui a plu de faire habiter sa gloire sur la terre dans le tabernacle, sa présence s'est manifestée par des actes que nous appelons surnaturels.

Avant la promulgation de la loi sur le Sinaï, Dieu avait pour ainsi conversé en ami avec les pieux patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, auxquels il n'apportait que des bénédictions et des promesses. Mais lorsqu'il établit au désert sa demeure dans la nuée,

[1] Ex. III, 5. — [2] Esa. VI, 5.

il apprit à une race grossière et rebelle à le respecter et à croire en lui.

Du lieu très saint, « de devant l'Eternel, » le jour où fut inauguré le culte mosaïque, sortit un feu qui consuma l'holocauste sur l'autel aux cris de joie du peuple prosterné[1]. De ce même lieu sortirent un feu de mort qui foudroya les imprudents Nadab et Abihu[2], une plaie dévorant quatorze mille des Israélites qui avaient murmuré de la destruction de Coré et de sa bande[3], une seconde peste faisant périr vingt-quatre mille de ceux qui avaient pris part aux fêtes licencieuses de Bahal Péhor[4].

Plus tard les habitants de Bethscémès périrent pour avoir regardé dans l'arche par un sentiment de frivole curiosité[5]. Huza tomba mort en la soutenant sur le char qui penchait, tandis que la même arche était une cause de bénédictions extraordinaires pour la famille pieuse d'Hobed-Edom[6]. L'Eternel est saint.

La sainteté de l'Eternel est la lumière intérieure qui illumine à nos yeux tout l'Ancien Testament. Que nul n'entre dans le lieu très saint si ce n'est le souverain sacrificateur, dans le lieu saint que les lévites, dans le parvis que la foule des Israélites ! Que nul ne s'approche de l'Eternel pour l'adorer sans le sang d'une victime expiatoire ! Que toutes les lois tendent par leurs préceptes moraux, par leurs céré-

[1] Lév. IX, 24. — [2] Idem, X, 1, 2. — [3] Nomb. XVI. — [4] Idem, XXV. — [5] 1 Sam. VI, 19. — [6] 2 Sam. VI, 7-11.

monies, par la sévérité des châtiments, à éveiller la conscience de la vie profane et criminelle de l'homme et la soif de la sainteté ! L'Eternel est saint!

Que Hacan périsse avec toute sa famille pour avoir le premier menti à l'Eternel ! Qu'Elie frappe de mort à coups redoublés les ennemis de l'Eternel ! Que les psalmistes et les prophètes dans leur sainte indignation appellent tous les jugements de Dieu sur les impies ! Que les Cananéens et les Amalécites soient exterminés devant le Dieu qui s'établit dans sa terre, et que son peuple infidèle soit à son tour abandonné de lui, déporté, égorgé comme toutes les nations païennes ! L'Eternel est saint.

L'alliance de grâce a remplacé celle de la loi ; mais la gloire du Dieu très saint qui habitait dans le sanctuaire du temple, a resplendi aux yeux de St. Jean dans la personne du Messie. Jésus-Christ, d'ordinaire si doux et si humble, saisit deux fois le fouet contre les changeurs, foudroie de ses *Malheur à vous*, les scribes et les pharisiens, menace sans relâche des ténèbres du dehors, de la prison, des peines éternelles ses faux disciples et, dans ses paraboles, fait égorger en sa présence ses ennemis [1].

Son esprit de sainteté demeurait dans la primitive église. Nous reconnaissons sa présence aux dons de tout genre qu'il distribuait entre les fidèles ; mais nous la reconnaissons aussi au sort du nouvel Hacan, Ananias. Dans l'une et l'autre alliance Dieu s'est

[1] Luc XIX, 27 et paral.

borné à faire périr le premier coupable, et il a épargné ceux qui par milliers ont commis des péchés aussi graves. Il lui avait suffi d'avoir par un exemple démontré sa sainteté.

La sainteté du Dieu d'Israël et de l'Eglise, c'est la plénitude de la vie divine se manifestant dans la rédemption de l'humanité par des actes admirables de puissance et de sagesse, de justice et de grâce. Dieu d'ordinaire agit en secret et dans le silence, et nul de nous ne prend garde à lui. Il peut aussi apparaître aux hommes sous une forme humaine « pleine de grâce et de vérité. » Mais parfois, il se plaît à leur faire pressentir toute sa divinité : alors l'infini se fait jour un instant dans le cours des choses finies, et le surnaturel apparaît comme un hôte d'un autre monde. Alors la parole des prophètes hébreux acquiert une puissance surhumaine. Alors l'Evangile, prêché par St. Paul, devient pour les uns une odeur de vie et pour les autres une odeur de mort [1]. Jamais le déisme ou toute autre philosophie, jamais religion humaine n'a manifesté sur les cœurs en sens contraires une telle influence, qui est peut-être la preuve la plus réelle de la céleste origine du christianisme.

[1] 2 Cor. II, 16.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

HISTOIRE DU SURNATUREL

Messieurs,

Nous croyons avoir démontré dans nos précédentes conférences que, si Dieu possède les attributs que lui reconnaissent les déistes, il est nécessairement vie infinie, activité incessante, et que cette vie se manifeste, dans le règne de la nature, par la création du monde, qui est un miracle, et par la conservation des choses créées, qui est soumise à des lois invariables; dans le règne de la liberté, qu'a troublé le péché, par le grand œuvre de la rédemption. A l'objection tirée de l'immutabilité de Dieu, nous avons répondu par l'éternité de ses décrets : son action de création et de rédemption, avons-nous dit, ne fait que manifester dans le temps sa volonté éternelle, qui n'a ni changement ni succession. Après

avoir décomposé l'activité divine en ses divers éléments et en avoir étudié séparément les rouages et les ressorts, nous devons ce soir contempler pour ainsi dire Dieu à l'œuvre dans la lente éducation de son peuple élu ; nous devons esquisser l'histoire de son intervention surnaturelle, en suivre les phases, en compter les périodes, en indiquer la marche régulière et progressive.

Ici, messieurs, les déistes nous arrêtent. Ils nient l'authenticité des livres historiques de l'Ancien Testament et du Nouveau, et n'y voient que de vaines fables.

Je ne puis pour repousser l'attaque des déistes recourir aux preuves externes ; il faudrait pour les développer une érudition que je n'ai point, et un temps que vous ne m'accorderiez pas. Mais la preuve interne vaut toutes les autres et elle sera notre seule réponse. Voici comment nous la formulerions avant de l'exposer en détail dans notre entretien de ce soir. *De même que dans l'histoire de la terre les règnes et les classes et les genres des végétaux et des animaux se sont succédé d'après un plan dont l'homme était la conclusion, de même dans l'histoire de l'homme telle que la Bible nous la raconte, les interventions divines forment une série progressive et régulière qui aboutit au Dieu-homme.* La série serait brisée si tels ou tels livres étaient inauthentiques et légendaires et qu'il fallût les supprimer, tandis que l'authenticité et la

véracité de tous sont garanties par la place nécessaire que chacun occupe dans l'ensemble. Le plan des interventions divines ou de l'œuvre de la rédemption peut d'ailleurs avoir été aussi peu inventé par les hommes que le plan de la création par les espèces végétales et animales qui se succédaient d'âge en âge. L'un et l'autre sont l'œuvre du même Dieu, et le Dieu qui appelait ses serviteurs d'élite à concourir à son œuvre, les a remplis de son esprit de sainteté et de vérité qui les a préservés de toute erreur dans leurs écrits.

Mais, nous disent ensuite les déistes, tous vos miracles seraient authentiques qu'encore ils ne prouveraient rien, parce que, d'après la Bible elle-même, les magiciens idolâtres et Satan peuvent en faire de pareils. L'argument, messieurs, vous paraît-il bien solide? Parce que les féroces brigands des Calabres ont les mêmes fusils que les braves soldats qui leur donnent la chasse, il ne nous serait plus possible de discerner entre le désordre et l'ordre, entre les bandes rebelles et les troupes de l'Etat! L'opposition est mille fois plus grande encore entre le Christ et l'antichrist, et celui-ci réussirait de nouveau par ses prestiges à séduire toutes les nations qu'il n'en serait pas moins tout ténèbres et tout mensonge en face de Celui qui seul est lumière et vérité.

Les déistes nous font une troisième objection qui va nous arrêter assez longtemps. « De deux choses

identiques, nous disent-ils, l'une ne peut être vraie et l'autre fausse. Les peuples païens ont leurs miracles et leurs prophéties qui ne diffèrent en rien d'essentiel du surnaturel de la Bible. Vous déclarez faux le surnaturel païen et vous avez parfaitement raison. Mais nous avons tout autant raison en déclarant faux le surnaturel biblique. »

Nous nions absolument la ressemblance et affirmons la contradiction. Il y a d'une part révélation, de l'autre divination ; d'une part miracles enchaînés entre eux par une même pensée divine de salut et de sainteté ; de l'autre, prodiges souvent absurdes, qui tombent on ne sait d'où, comme les aérolithes, sans rime ni raison.

§ 1. Le surnaturel biblique et le soi-disant surnaturel païen.

L'objection néanmoins est très populaire et nous devons l'examiner de près. Pour saisir le taureau par les cornes, allons droit à d'Holbach, l'auteur anonyme du *Testament du curé Meslier*. Nous ouvrons, non sans un certain sentiment de crainte (toute erreur a son danger), nous ouvrons le livre au chapitre de la « conformité des anciens et des nouveaux miracles. » Qu'y trouvons-nous ? Une foule de fables empruntées aux mythologies grecques et romaines, et pour ainsi dire pas un fait datant des siècles his-

toriques. Mais encore les quelques faits qu'on nous cite, quels sont-ils? Epiménide dormant pendant 57 ans dans une caverne ; la tête de Gabiénus chantant un long poëme après avoir été séparée de son corps ; Castor et Pollux que les Romains ont vus plusieurs fois combattre avec eux contre leurs ennemis ; Simonide averti par les dieux d'un danger mortel... Décidément, M. d'Holbach nous a ménagés, et nous devons apporter à la défense plus de sérieux qu'il n'en a mis à l'attaque.

Mais, avant tout, constatons les faits qu'on peut nous opposer.

Nous mettons en ligne contre les déistes les miracles de Jésus-Christ, qui ont eu lieu sous les Césars romains, au temps du triomphe de l'épicuréisme ou du matérialisme, et qui nous sont racontés, non par un, mais (fait inoui dans l'histoire ancienne et moyenne) par *quatre* écrivains contemporains ou témoins oculaires. Ces miracles, dont ni les Juifs ni les païens n'ont jamais contesté la réalité, ont été suivis de ceux des apôtres, que St. Luc nous raconte, et ils avaient été précédés de ceux d'Elisée et d'Elie, de Samuel et de Moïse. Les miracles d'Israël se lisent, comme ceux de l'Alliance Nouvelle, dans des écrits en prose et contemporains. Ceux de l'Exode et du Sinaï sont rappelés pour ainsi dire à chaque page des Psaumes et des Prophètes, et chaque année un cycle de fêtes religieuses en renouvelait le souvenir. Nous sommes donc en droit d'exiger des déistes qu'ils rangent en

bataille contre nous des faits surnaturels puisés à des sources sérieuses, historiques et contemporaines, telles que les historiens grecs et romains, qui en contiennent fort peu, telles que le Coran, le Zend-Avesta, le Chouking, où l'on n'en trouve aucun. Nous écarterions, si l'on tentait d'en faire usage contre nous, non-seulement les métamorphoses d'Ovide, l'Enéide, l'Iliade, l'Odyssée, mais tous les poëmes de l'Inde, cette terre des fictions et des rêves. Nous repousserons avec non moins de droit tous les mythes ; car ils forment les dogmes des païens, et un dogme n'est pas un fait historique dont on peut fixer la place dans la série des événements et la date dans celle des siècles. Pour le transformer en un fait, il faudrait le dénaturer complétement d'après la déplorable méthode d'Evhémère.

Nous ne pouvons donc admettre que dans une discussion scientifique on compare la résurrection de Lazare par Jésus-Christ avec celle d'Hippolyte par Esculape ou celle d'Alceste par Hercule. Où sont les témoins oculaires de ces fables ?

Si la naissance miraculeuse de Jésus-Christ offre une certaine analogie avec celle d'Hercule ou de Bacchus, fils de Jupiter, et avec celle de Romulus et des saints de la Chine, nés de vierges, c'est que l'une est l'accomplissement historique du protévangile et que les autres en sont des souvenirs plus ou moins altérés[1].

[1] *Peuple primitif*, Tom. II, chap. 3.

L'enlèvement de Ganymède est la version profane, la carricature de celui d'Hénoc, et l'apothéose d'Hercule ne nous est apparemment pas attestée par onze témoins comme l'ascension du Sauveur.

Les incarnations de Vichnou en un poisson pendant le déluge ou en une tortue pendant les révolutions géologiques postérieures à ce cataclysme ne prouvent pas que celle de Jésus-Christ soient une fable, et démontrent au contraire quel besoin a l'humanité d'un Dieu qui vienne en personne la sauver.

Les mythes, les fictions, les vielles fables écartés, que reste-t-il ? Les prodiges, la divination et la magie.

La magie, c'est la puissance d'agir sur la nature par certaines paroles consacrées, par des charmes, accompagnés de diverses cérémonies étranges. On prétend par ces moyens pouvoir à volonté faire tomber la pluie, nuire aux moissons, enchanter les serpents venimeux, guérir ou rendre malade, prolonger la vie ou faire mourir ; puis aussi inspirer ou éteindre l'amour et, enfin, évoquer les morts. Le magicien se nomme aujourd'hui sorcier, et le nécromancien spirite. Voyez-vous, messieurs, quelque analogie entre les procédés, que la Bible réprouve[1], des sciences occultes, et les miracles de Moïse, d'Elie, de Jésus-Christ, des apôtres ? Non, on n'oserait plus, comme l'ont fait longtemps les Juifs, accuser Jésus-

[1] Lév. XIX, 31 ; XX, 6-27 ; Deut. XVIII, 9-14 ; 1 Sam. XXVIII ; Esa. VIII, 19 ; Act. XIX, 19.

Christ de sorcellerie. Quelque troublée que soit l'humanité dans son esprit par sa chute originelle, elle ne le serait pas au point d'adorer comme son Sauveur et son Dieu un sorcier de Nazareth !

Les guérisons qui s'opéraient pendant le sommeil dans les temples d'Esculape où les malades passaient la nuit, étaient vraisemblablement des cures magnétiques.

Le seul païen qui se soit illustré par ses guérisons et même par des résurrections, c'est Apollonius de Thyane, contemporain de Jésus-Christ. Mais nous ne le connaissons que par un rhéteur qui a écrit sa vie cent cinquante ans après sa mort, et dont il nous est impossible de contrôler la véracité. Au moins est-il certain que cet illustre thaumaturge n'a pas renouvelé, comme le Christ ressuscité, la face du monde. Il n'a pas même laissé après lui une école.

La divination factice n'a rien au monde de surnaturel. C'est l'art traditionnel et, malgré ses règles fixes, souverainement arbitraire, de découvrir la volonté des dieux dans le vol des oiseaux, dans les phénomèmes de la foudre, dans les entrailles des victimes, dans les mouvements et la position des astres, dans les songes, dans les hasards du sort. L'universalité de ce genre de divination ne prouve que la foi universelle en une providence de détail.

La divination naturelle avait pour caractère distinctif une inspiration violente, *furieuse*. Ainsi la

pythie de Delphes était saisie de telles convulsions qu'un jour les prêtres eux-mêmes s'enfuirent épouvantés. Autour d'elle se groupent, dans les temps obscurs, Cassandre et les sibylles, Tirésias, puis Musée et Bacis, dont on avait des oracles probablement fabriqués par Onomacrite sous les Pisistratides ; dans les temps historiques, plusieurs prophètes grecs sans gloire, dont les uns étaient désintéressés et respectables, et les autres aux gages des cités et des grands. Voilà, messieurs, toute la prophétie que les Hellènes peuvent opposer à celle de nos deux Testaments, et les Hellènes sont la fleur la plus belle du monde païen. Nul autre peuple n'a comme eux aspiré de toute son âme vers Dieu ; nul n'a connu comme eux l'enthousiasme du poëte et du prophète ; nul autre n'a produit un Socrate qui était averti par son génie de ce qu'il devait éviter et ne pas faire.

Cet enthousiasme est le produit naturel d'une faculté de l'âme que la science psychologique n'a point encore analysée, et qui se manifeste en outre par les pressentiments et les songes, par la clairvoyance des somnanbules et la double vue des Ecossais, par l'extase et la vision. Cette faculté est le pont par lequel l'esprit humain tente d'instinct de s'élever dans le monde invisible, et par lequel Dieu fait descendre vers lui ses révélations. Or, voici la différence radicale entre les révélations divines et les aspirations humaines, entre la divination naturelle et la prophétie surnaturelle. Les esprits des vrais pro-

phètes, a dit St. Paul [1], sont soumis aux prophètes, tandis que les devins sont possédés par leur fureur, les Grecs disaient leur *manie*. D'ailleurs les prophètes, étant seuls inspirés de Dieu, connaissent seuls sa pensée, ses décrets, son œuvre de rédemption ; seuls ils voient dans l'avenir les grandes destinées des nations et le but où tend l'humanité. La clairvoyance des devins, au contraire, comme celle de nos somnambules ou des schamans, ne franchit pas les événements immédiats, est constamment exposée à l'erreur et se prête trop souvent à tous les calculs de l'intérêt. Au temps de Sophocle [2], les devins passaient pour une race avide d'argent et vénale. Quant à l'oracle de Delphes, le seul qui ait possédé la confiance de toute une nation, il a certainement, pendant plusieurs siècles, gouverné la Grèce avec sagesse et maintenu vivants dans les cœurs le sentiment du devoir et la crainte de Dieu [3]. Quelques-unes de ses réponses semblent même indiquer un haut degré de clairvoyance [4]. Mais il s'est laissé corrompre à prix d'argent et, lors de l'invasion des Perses, croyant la résistance inutile ou vendu à l'ennemi, il a semé dans la Grèce entière le découragement et la désunion.

On a dit que Moïse a reçu de Jéhova ses lois comme Lycurgue les siennes du Dieu de Delphes [6], Numa de

[1] 1 Cor. XIV, 32. — [2] *Antigone* v. 1055. — [3] Par exemple, Hérod. VI, 86. — [4] Hérod. V, 92. — [5] Hérod. VI, 140, 148, 169, 220. — [6] Hérod. I, 65. C'était un dit-on, et rien ne prouve que Lycurgue ait tenté de le faire croire.

la nymphe Egérie et Zoroastre d'Ormuzd. Mais on ne raconte point des législateurs païens qu'ils aient fait parler leurs dieux à un peuple de deux millions d'âmes et qu'ils aient fait entrevoir sa gloire à soixante-dix Anciens[1], ou que ces dieux aient opérés des miracles comme ceux de l'Egypte, de la mer Rouge et du Désert.

La foi des nations païennes en leurs dieux fatidiques s'explique par ces rudiments de clairvoyance prophétique qui se montrent, sporadiquement, chez tous les peuples et dans tous les âges. Leur foi aux prodiges, prouve comme la divination artificielle, leur intime conviction que la Divinité intervient sans cesse dans les affaires humaines. Cette confiance instinctive se légitimait chez un Socrate, chez un Xénophon par les avertissements extraordinaires qu'ils recevaient d'en-haut et par l'exaucement de leurs prières. Elle se légitimait chez la nation grecque toute entière par la tempête qui détruisit une partie de la flotte de Xerxès sur les côtes de l'Eubée, ou par l'effroyable orage qui assaillit aux approches de Delphes les Perses et, deux siècles plus tard, les Gaulois. Mais à quelques rares exceptions près, ce que les païens appelaient prodiges, ressemble fort peu aux miracles bibliques. Vous allez, messieurs, en juger. Ce sont des apparitions de fantômes, de revenants, de demi-dieux tels que les Dioscores ou Hélène. Ce sont des voix qui s'élèvent des

[1] Ex XXIV.

temples, des forêts, des cités ; la nouvelle d'une grande victoire qui est connue à l'heure même par delà les mers, les portes des édifices sacrés qui s'ouvrent d'elles-mêmes, les autels s'embrasant tout à coup sans cause visible, une chaudière pleine d'eau et de la chair des victimes, bouillissant et débordant sans feu, une flamme sortant de la poitrine de la statue d'une déesse. Puis ce sont des statues enlevées de leur piédestal par un vent impétueux ; la foudre faisant tomber la lance de la main d'une statue d'Auguste; des sources d'huile jaillissant sur les bords du Tibre ; des pluies de pierres et de sang; des statues qui pleurent, ou qui dégouttent de sang et qu'on essuie en vain ; des pierres tombant du ciel et sur lesquelles on a lu une inscription latine.. (tout récemment, messieurs, un archéologue danois a, dans un gros volume, discuté la traduction de caractères runiques qui se sont trouvés être des fentes dans le basalte)... des fata morgana, des comètes; des monstres de tout genre, comme on en expose dans nos foires à la curiosité du public, ou l'on en garde dans l'esprit de vin dans nos musées, mulet à trois pieds, enfant avec un seul bras, enfant sans yeux ni nez, enfant sans mains ni pieds ; une jument mettant bas un lièvre; une chèvre, six chevreaux en une portée... Vous me demandez grâce, messieurs ; mais veuillez considérer que les prodiges que je vous cite, amenaient tous des sacrifices expiatoires, et qu'ils occupent à peu près dans Tite Live et dans Dion Cassius la place qu'ont les miracles dans les

livres historiques des Hébreux. Permettez-moi d'achever mon énumération.... des têtes de bœufs détachées du corps et léchant leur sang; le bœuf d'un consul disant en bon latin : *Roma, cave tibi;* une corneille sur le Capitole parlant grec; les livres des sorts de Préneste disparaissant de leur coffre scellé et y rentrant plus tard ; la statue de Cybèle qu'on avait baignée dans la mer, se refusant, en présence du peuple effrayé, à retourner vers le rivage jusques au soir ; la statue de Jupiter à Olympie que Caligula avait ordonné de transporter à Rome, éclatant de rire lorsqu'on veut l'enlever ; la tunique de Tibère tout en feu sans brûler; Auguste enfant dans son berceau transporté par des mains invisibles au sommet d'une tour...

Au reste le soi-disant surnaturel païen revêt chez chaque peuple un caractère différent. Les Chinois orthodoxes croient en la providence et en la justice de Dieu et consultent les sorts; mais ils ne prétendent pas avoir reçu de Dieu la moindre révélation et ils n'ont ni pythies, ni sibylles. Les Hindous au contraire croient que leur grand dieu Vichnou s'est déjà incarné neuf fois. En Egypte quelques dieux rendaient des oracles, sans doute par l'intermédiaire de prêtres prudents et adroits, mais il n'y avait pas de devins [1]. Les Romains étaient le peuple des augures, et la superstition a grandi avec le déclin de leur piété et des mœurs. Les Grecs étaient le peuple de la fureur divine, de l'en-

[1] Hérod. II, 83.

thousiasme, et la foi nationale s'est éteinte déjà au temps de Périclès.

Puis-je, messieurs, clore ici la discussion? Dois-je rappeler que les miracles, qui étaient, chacun, partie intégrante d'un plan préconçu, étaient tous annoncés à l'avance, tandis que les prodiges l'étaient aussi peu que le sont les aréolithes [1]? Faut-il ajouter que les oracles ne se rapportaient qu'aux destinées terrestres d'une nation et d'un individu, et que le surnaturel biblique au contraire a pour but la sanctification de l'individu et par elle le bonheur de la nation et de l'humanité entière? Mais la preuve complète de l'absolue différence qu'il y a entre les deux ordres de faits que les déistes veulent identifier, c'est la marche progressive des interventions miraculeuses de Dieu depuis le premier au dernier Adam, et c'est la foi vivante qu'elles font naître dans les cœurs et qui grandit avec les âges.

Avant de vous exposer l'histoire du surnaturel biblique, je dois lui donner pour arrière-plan ou pour cadre celle même de l'humanité.

§ 2. La philosophie biblique de l'histoire.

L'histoire de l'humanité suppose celle de la terre, qui en est les propylées.

[1] Je ne connais qu'une seule exception, le tremblement de terre de Délos annoncé par l'oracle de Delphes. Hérod. VI, 98.

En effet, si l'ange qui est en quelque sorte tout inteligence, peut vivre dans un monde d'éther et de lumière, il faut à l'homme mi-corps, mi-esprit un sol ferme et fertile pour le porter et le nourrir. Aussi Dieu a-t-il créé la terre en vue de l'homme. Quand donc il produisait les substances dont il formerait notre globe, il avait présents à l'esprit Adam et sa postérité. Il commençait son œuvre par l'accessoire pour la finir par l'essentiel. Le premier dans sa pensée ne devait apparaître que le dernier dans la réalité.

L'éternelle Sagesse a marché vers son but, vers l'homme, lentement, pas à pas, par une ligne de stations régulièrement espacées et par une série d'interventions créatrices; car notre Dieu est un Dieu d'ordre, de progrès et d'une vie toujours active.

Le progrès est manifeste, qu'on l'étudie dans les écrits des astronomes et des géologues ou dans le premier chapitre de la Genèse.

Le point de départ, ce sont les corps simples de la chimie à l'état de nébulosité ou de chaos, mêlés les uns aux autres et formant une masse confuse et ténébreuse.

L'obscur chaos s'illumine. L'apparition de la lumière serait, d'après nos savants modernes, le résulat du travail spontané des forces physico-chimiques. Mais la Genèse nous révèle que Dieu a dit: « Que la lumière soit, » et la lumière fut. C'est là la première parole créatrice, la première intervention

de Dieu dans l'histoire de notre monde, le premier miracle.

Les éléments se séparent par bandes concentriques, laissant entre elles de vastes espaces libres. Cette séparation s'est opérée à l'ordre de Dieu; c'est le deuxième miracle de la création.

Ces zones se condensent en un certain nombre de planètes et de satellites, et les corps simples en se combinant produisent le noyau solide de notre terre. Les eaux le recouvrent tout entier. Puis elles s'abaissent dans leurs profonds bassins et les continents surgissent.... à un ordre nouveau de Dieu. C'est le troisième miracle.

Les continents se couvrent de végétaux. Nos naturalistes de l'école athée prétendent que l'inorganique engendre l'organique, la mort la vie, et l'action uniforme des forces physiques et chimiques l'infinie diversité des espèces végétales. Mais la Genèse nous dit, et les premiers des chimistes et des géologues disent avec elle, que la vie végétative est une création de Dieu. Or, si la simple multiplication des pains ou la simple conversion de l'eau en vin sont des miracles, la création des innombrables espèces de végétaux de toute classe et de tout ordre est un miracle mille fois plus éclatant.

Le végétal, c'est la vie ajoutée à la matière et à ses forces. Le minéral est, la plante est et croit. Le minéral, par la cristallisation, ne dépasse pas la symétrie géométrique; la plante fait circuler une même

séve dans ses branches élégamment équilibrées. Mais elle n'est point le terme de la vie organique : après elle est venu l'animal, en hébreu l'*âme vivante.* Cette âme n'est point la fille du végétal ; elle procède de Dieu, elle est un nouveau miracle de création.

L'animal est, il croît, il se meut et sent. Déjà même il pense et réfléchit sans avoir la conscience de soi-même. Il ne désire rien au delà de ce qu'il possède et vit content dans les étroites limites de son existence. Toutefois ses instincts sont si voisins de la raison qu'ils annoncent et prophétisent la venue d'un être qui lui sera supérieur. Aussi, après que les animaux de la terre ferme eurent été ajoutés à ceux de la mer et de l'air, est venu l'homme, qui est l'âme animale et instinctive plus la raison ou l'esprit. L'homme est, il croit, il se meut et sent, il parle, est libre et prie. Il est la synthèse de la matière et de l'esprit, de la matière organique et vivante, et de l'esprit qui possède en soi les principes fondamentaux de l'éternelle et divine vérité. Les matérialistes disent l'homme issu d'une guenon ; la Genèse le dit créé de Dieu à son image par un nouveau miracle de création.

L'homme était le but que Dieu s'était proposé dès l'origine en produisant et formant la terre. Le but atteint, Dieu se repose ; plus d'espèces nouvelles d'animaux et de végétaux ; plus de paroles créatrices, plus de miracles. Les forces de la nature vont dé-

sormais agir selon leurs lois invariables ; il n'apparaîtra dans leur domaine plus rien d'absolument nouveau ; Dieu n'interviendra plus, et ici les savants déistes et athées sont en un parfait accord avec nous (pag. 166). Seulement, nous ajouterons : sans intervention divine plus de progrès, car le progrès, c'est le miracle.

Mais si l'histoire miraculeuse et progressive de la terre cesse avec l'homme, avec lui commence sa propre histoire, qui ne peut être progressive qu'à la condition d'être miraculeuse, et qui le sera parce que le Dieu de l'homme est le même que celui de la terre.

Le Dieu qui avait formé la terre pour l'homme, a créé l'homme pour Dieu. C'est en Dieu seul qu'il peut trouver son plein développement, sa perfection, sa sainteté, son bonheur.

Le bonheur pour l'homme, c'est une vie qui satisfasse à tous les besoins de sa nature.

La nature de l'homme étant triple (pag. 122), il sera heureux quand sa conscience lui rendra le témoignage qu'il est maître de sa chair, de ses instincts et de ses convoitises, qu'il s'acquitte envers ses semblables de tous les devoirs de la justice, et qu'il rend à Dieu le culte qu'il lui doit.

Mais quelles sont les limites de la piété, de la justice et de la tempérance ?

L'homme étant un être fini, on devrait croire que

ces limites sont faciles à déterminer et à atteindre. Mais il n'en est rien : Dieu a mis son image dans le cœur d'Adam, comme le dit Moïse, et selon l'admirable expression de Pascal, l'homme dépasse l'homme. Il y a dans son intérieur une aspiration étrange vers l'idéal, vers l'infini, vers le divin. Nous sommes imparfaits en tout et nous voulons en tout la perfection. Nous ne savons rien et nous rêvons la science de l'absolu. Nous vivons dans la prose et rêvons une beauté ravissante, une poésie surnaturelle. Notre cœur est égoïste, et nous rêvons des dévouements sublimes. Nous sommes surmontés par les moindres tentations et rêvons une sanctification infinie. Le visible nous absorbe, et nous permettons qu'on nous impose l'obligation d'aimer Dieu de toute notre âme. Nous ne pouvons rien et notre ambition n'a pas de bornes. Nous souffrons et nous voulons un bonheur parfait. Si l'animal avec ses instincts prophétisait un être nouveau qui lui serait supérieur, le premier Adam avec ses aspirations infinies n'annonce-t-il pas que la création n'est pas achevée avec lui, ou du moins que l'avenir lui tient en réserve un ordre de choses où il deviendra supérieur à ce qu'il est aujourd'hui?

Cet ordre de choses ne peut être que celui où l'Etre infini qui a mis en nous l'image et le besoin de l'infini, nous donnera cet infini auquel nous aspirons en toutes choses : vérité infinie, beauté infinie, puissance infinie, amour infini, bonheur infini, sainteté

infinie. Mais nous savons (p. 121) que Dieu se communique par son Esprit saint à ses créatures libres et fidèles. Le but que Dieu s'est proposé en nous créant, est donc d'établir entre lui et nous, une communion spirituelle qui consommerait l'œuvre de notre propre développement. Pour les chrétiens, cette communion a déjà commencé à la première Pentecôte, et le terme où tend l'humanité, ne peut être qu'une éternelle et permanente effusion du Saint-Esprit qui nous remplira d'une parfaite sainteté et de joies ravissantes.

La Pentecôte est le plus immense événement de l'histoire; elle inaugure une ère toute nouvelle où les Saint-Pierre, les Saint-Jean, les Saint-Paul donnent les exemples d'une sainteté, d'un zèle pour Dieu, d'une charité pour tous les hommes, d'une intelligence des choses divines dont Aristote, Platon, Socrate n'auraient pas même entrevu la possibilité, et qui étaient même étrangers à Esaïe et à David. Or, toutes les grandes révolutions de l'esprit humain se sont opérées par des hommes d'élite, et celle de la Pentecôte a été annoncée à l'avance, préparée et causée par Jésus-Christ. Ne sommes-nous pas ainsi comme contraints d'admettre que Jésus-Christ aurait apparu dans l'histoire quand bien même l'humanité n'aurait pas déchu de son innocence primordiale? N'aurait-il pas été l'Esprit vivifiant de notre race quand il n'en aurait pas été le Rédempteur et le Sauveur? N'est-ce pas là ce que St. Paul veut dire,

quand il oppose au premier Adam fait en âme vivante le dernier Adam fait en esprit vivifiant[1]? L'homme créé à l'image de Dieu que prophétisait l'animal, ne prophétisait-il pas à son tour l'Image même de Dieu fait homme? L'humanité formée par la synthèse de l'animalité et de l'esprit fini n'appelait-elle pas la synthèse de l'humanité et de la divinité? L'incarnation du Verbe, qui semble être le plus étrange, le plus inexplicable, le plus impossible des mystères, n'est-elle point le dernier terme d'une série progressive qui remonte par l'homme, l'animal, la plante, le minéral aux premières origines de la terre? La géologie et les sciences naturelles n'aboutissent-elles pas nécessairement par la création d'Adam que distingue de l'animal l'aspiration vers Dieu, à la création de Jésus-Christ qui possède Dieu?

Et maintenant, messieurs, reprenons ce que nous disions du Verbe (pag. 85), révélation extérieure de Dieu, et de l'absolue impossibilité où se trouve l'esprit humain d'acquérir sans une révélation l'inébranlable certitude de l'existence du Dieu vivant (pag. 51). Nous comprendrons ainsi pourquoi il fallait que ce fût le Verbe qui vînt ici-bas apporter à notre race l'Esprit saint sans lequel elle n'aurait pu arriver à un bonheur parfait.

Voici donc ce que nous savons jusqu'à cet instant de l'histoire du surnaturel : au terme de la progres-

[1] 1 Cor. XV, 45.

sive création de la terre, un premier Adam, simple âme vivante, qui sera suivi d'un dernier Adam, esprit vivifiant, et qui par ce dernier Adam arrivera vers la fin des temps à son but définitif, la communion avec Dieu, Dieu tout en tout.

Mais l'effusion du Saint-Esprit et l'incarnation du Verbe ne sont point les seules interventions de Dieu dans l'histoire de l'homme. Quand les géologues comptent dans celle de la terre, vingt-cinq, soixante, cent époques de création, nous devons bien nous attendre à en compter plusieurs du premier Adam à la fin des temps. En effet, nous voyons d'âge en âge Dieu créer dans la société humaine un nouvel ordre de choses qui est toujours en progrès sur le précédent. Il le crée par sa parole comme c'est par sa parole qu'il a créé la nature ; seulement, comme il s'adresse non plus à la matière, mais à l'esprit, il n'ordonne plus avec une irrésistible puissance, il *révèle* la vérité. Sa parole de création physique est devenue parole de *révélation*. Puis, après avoir, vers le commencement d'un âge, enseigné aux hommes la vérité appropriée à leur portée intellectuelle, il se retire et les laisse faire l'essai de leurs forces, de même qu'après avoir créé les plantes et les animaux, il les laissait se propager par eux-mêmes.

Mais l'homme est déchu, il s'acquitte fort mal de son devoir, il néglige l'enseignement divin, il altère la révélation, il se révolte contre le commandement,

il se corrompt de plus en plus jusqu'à l'époque, vers la fin de chaque âge, où Dieu est pour ainsi dire contraint d'intervenir pour l'arrêter dans sa voie de perdition par de justes et sévères châtiments. Ce sont là des interventions de justice, de ruines, de destruction.

Voici donc la formule de l'intervention de Dieu dans l'histoire de l'humanité : création par révélation, puis repos, et, enfin, jugement; ces trois termes se reproduisant dans le même ordre d'âge en âge.

D'ailleurs le miracle historique est soumis à la *loi* universelle *de la moindre action* ou *de l'économie.* Découverte par Maupertuis, elle était à ses yeux la preuve la plus évidente de l'existence de Dieu.

Combien compterons-nous d'âges, d'après la Bible, dans l'histoire de l'humanité?

L'homme est appelé par sa triple nature à s'assujettir la terre, à créer et perfectionner l'Etat, à fonder et étendre l'Eglise qui doit devenir universelle (pag. 122).

Or, messieurs, ouvrez les saintes Ecritures. Que lisez-vous à la première page? L'ordre donné de Dieu au premier homme de s'assujetir la terre, et nous, les descendants d'Adam, nous exécutons encore cet ordre en inventant les machines à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe électrique, le chloroforme, la photographie. Le premier monde détruit, que lisons-nous au chap. IX de la Genèse? L'ordre

donné de Dieu à Noë de punir de mort le meurtrier, c'est-à-dire de fonder des tribunaux criminels qui supposent l'Etat, et deux mille ans après Adam, les Noachides, dispersés sur la terre et fixés dans leurs nouvelles demeures, se constituent partout en sociétés politiques, tout en poursuivant le grand œuvre de l'assujettissement de la nature. Enfin, deux mille ans plus tard, quel est l'ordre suprême donné par Jésus-Christ à ses apôtres, qu'il allait quitter? « Allez et faites de toutes les nations mes disciples, c'est-à-dire fondez l'église et l'étendez jusqu'aux extrémités de la terre. » Et c'est aussi ce que font nos missionnaires avec une puissance irrésistible, tandis que les nations poursuivent les œuvres plus anciennes de l'assujettissement de la nature et du perfectionnement des institutions politiques.

Ces trois ordres de Dieu et de son Verbe ne correspondent-ils pas en plein à la triple nature de l'homme? Ne sont-ils pas si simples qu'un enfant en peut entrevoir la portée? Ne divisent-ils pas l'histoire de l'humanité de la manière la plus plausible en trois grandes périodes: avant Jésus-Christ, les deux périodes de la civilisation matérielle et de la civilisation intellectuelle, et, depuis Jésus-Christ, celle de la vie spirituelle datant de la Pentecôte? Entre les cinquante philosophies de l'histoire qu'on a proposées dans l'antiquité et dans les temps actuels, en est-il une seule qui fasse droit à tous les instincts de l'homme et à tous ses genres de travaux? La nôtre,

je veux dire, celle de la Bible, nous fait embrasser d'un regard la marche progressive de Dieu et de son œuvre depuis les premières origines de notre monde à sa fin : progrès du chaos à Adam par l'addition les uns aux autres des trois règnes de la nature : progrès du premier au dernier Adam, par l'assujettissement de la nature qui venait de trouver son maître et sans laquelle il n'aurait pu vivre, et par la création de l'Etat sans lequel l'âme ne pourrait déployer toutes ses facultés supérieures ; progrès, enfin, du dernier Adam aux temps éternels par l'Eglise où l'âme est comme créée de nouveau par l'Esprit de Dieu et initiée aux mystères de la foi, de la prière, de l'espérance et du divin amour.

Du travail manuel par la vie politique à la vie religieuse ; du corps par l'âme à l'esprit : telle est la formule biblique du progrès de l'humanité. Cette formule n'est que le développement de la grande loi de St. Paul : « D'abord le psychique, ensuite le spirituel[1]. » Cette loi s'applique non-seulement à notre monde ancien, mais à l'Asie ultérieure où le bouddhisme est une religion spirituelle succédant à la religion psychique du brahmanisme.

Mais nos philosophes modernes, prenant la mort pour la vie et la vie pour la mort, sont unanimes à donner de la marche de l'histoire une formule qui est à peu près l'inverse de la nôtre : d'abord, la religion ou la superstition, qui est comme une maladie

[1] 1 Cor. XV, 46.

de l'enfance ou de la jeunesse des nations; puis, la philosophie métaphysique, qui décompose la religion, mais pour la remplacer pas de vaines et creuses abstractions, et, enfin, la vérité, la perfection, les sciences positives, l'industrie et l'athéisme. Cette loi sainement interprétée a sa vérité; seulement elle est celle de la décadence des nations, et ces esprits très forts sont assez aveugles pour faire du déclin et de la décrépitude des peuples la marche ascensionnelle de l'esprit humain.

Nous n'avons point encore achevé notre esquisse de l'histoire générale de l'humanité. Nous ne savons pas quelles seront aux trois grandes périodes de l'humanité les relations réciproques des hommes ou des peuples, et c'est ce que nous enseigne la loi du développement, loi que nos saints livres ne formulent nulle part et supposent partout.

Prenez une noix ou un gland, prenez un œuf. Leur premier état est celui d'une unité identique, germinale, latente, enveloppée. Puis la tige, les branches, les racines apparaissent, ou les membres se forment épars et encore isolés : de l'unité est sortie la diversité. Et, enfin, l'animal et l'arbre forment un tout complet ou une unité développée et pleinement épanouie.

Voyez encore le développement de l'âme de l'enfant: D'abord, les instincts et les facultés agissent tous ensemble sans se distinguer ni se subordonner.

Puis tout se sépare et, par un effet du péché, tout s'isole, se contrarie, se fait la guerre : les instincts s'opposent à la raison, les principes à la passion, la théorie à la pratique. L'âme souffre de ces luttes et aspire à la réconciliation de ces forces ennemies. La paix est impossible sans le Rédempteur qui est le Verbe fait chair, et sans l'Esprit. Une fois restaurée, l'âme trouve dans son unité intérieure le bonheur après lequel elle soupire. La vie de tout homme complet se divise ainsi en quatre âges : celui de l'unité germinale et confuse, celui de la différentiation où les facultés s'épanouissent, celui de l'unification où elles se rapprochent de plus en plus, et celui de l'unité finale.

L'histoire de l'humanité se divise pareillement en quatre âges, qui s'harmonisent, sans se confondre, avec les trois périodes du travail, de l'Etat et de l'Eglise :

a) L'économie patriarcale où l'humanité forme une seule famille et où le père est à la fois roi, prêtre, juge et général ; — ce sont les deux mille ans de la première période où la grande vocation de l'homme est de s'assujettir la terre et où l'Etat n'existe pas encore.

b) La division de la famille humanitaire en races et nations, et leur établissement dans leurs continents et leurs contrées ; — ce sont les quatorze siècles, de l'an 2000 à l'an 600 avant Jésus-Christ, pendant lesquels les peuples de la haute antiquité se sont développés, les uns à côté des autres, vivant chacun chez soi avec sa religion et sa civilisation propres.

c) L'âge de l'unification des peuples, laquelle avait déjà commencé dans l'âge précédent par le commerce des Phéniciens au sein de la sphère des intérêts mercantiles, mais qui ne se produit réellement que par les quatre grandes monarchies de Daniel dans la sphère des intérêts politiques. A ce grand œuvre du rapprochement des nations par les empires conquérants s'ajoute dans la sphère supérieure de la vie spirituelle le travail intime de l'Evangile et de la foi. — Ce sont les 2600 ans qui sont compris entre Nébucadnésar et la fin des temps.

d) Enfin, l'unité finale sera solidement établie entre les peuples, qui n'auront tous qu'une même foi et un même Sauveur, et qui formeront un même troupeau et un même royaume de Dieu [1].

[1] Voici le tableau synoptique des deux divisions de l'histoire de l'humanité :

<table>
<tr><th>LE PROGRÈS.</th><th>LE DÉVELOPPEMENT.</th></tr>
<tr><td>L'économie patriarcale et la nature assujettie à l'homme par le travail. 2000 ans.</td><td>L'économie patriarcale, ou l'unité enveloppée. 2000 ans.</td></tr>
<tr><td>L'économie des nations, des états et des lois. 2000 ans.</td><td>Le temps de l'isolement des Etats. 1400 ans.</td></tr>
<tr><td>L'économie de l'Eglise unissant par la foi les fidèles de toute langue. 2000 ans.</td><td>La période des gentils et de l'unification des peuples par les monarchies universelles. 2600 ans.</td></tr>
<tr><td colspan="2">L'économie finale ou la monarchie universelle de Jésus-Christ, et l'unité développée et parfaite des nations. 1000 ans.</td></tr>
</table>

Tel est le cadre général de l'histoire de l'humanité, dans lequel est comprise celle du péché et de la rédemption.

Entrons dans les détails.

§ 3. Histoire du surnaturel.

A. LE MONDE PRIMITIF.

Le déisme fait vivre les premiers hommes dans les forêts à la manière des sauvages. Si cette hypothèse était vraie, ils n'auraient jamais quitté leur premier genre de vie ; car l'histoire atteste que jamais peuple sauvage ne s'est civilisé par lui-même. Cette transformation dépasse les forces naturelles de l'homme. Dieu seul peut l'opérer, et aussi la tradition universelle attribue-t-elle à des êtres divins la fondation des sociétés et la découverte des arts. Ce défaut d'initiative chez l'homme nous surprend sans doute, messieurs ; mais l'étude attentive des enfants plus ou moins abandonnés et en particulier des sourds-muets, ne laisse planer aucun doute sur l'extrême passivité de notre esprit. Il n'y a certainement pas un enfant qui ne porte latents au dedans de lui le sentiment du bien et du mal et le besoin de Dieu. Toutefois, de même qu'il périrait infailliblement sans les soins prolongés de sa mère, de même son intelligence ne se développerait jamais sans le secours de tous ceux qui *l'élèvent*. Elle resterait comme ensevelie dans notre nature physique, qui grandit et qui se fortifie avant

l'âme et l'esprit, et qui doit en effet les devancer, puisque pour adorer Dieu et user de sa liberté morale il faut avant tout vivre et pour vivre manger et boire.

D'après nos saints livres, le premier homme a reçu de Dieu pour sa demeure, non la forêt, mais un jardin dans le pays d'Héden ou des *délices*. Mais écartons les vains rêves des théologiens sur la nature originelle d'Adam et sur sa perfection transcendante. Les textes sacrés font de lui simplement une âme vivante (par opposition au dernier Adam qui est esprit vivifiant), un de ces êtres psychiques desquels le plus grand (Jean-Baptiste) est inférieur au moindre des vrais chrétiens[1]. Si le dieu des déistes était le vrai Dieu, Adam et Eve aurait vécu dans le paradis, livrés à eux-mêmes. Ils auraient mangé avec plaisir de tous les fruits du jardin, leur famille se serait rapidement accrue, la nécessité leur aurait enseigné à se faire, avec des cailloux, des os, de l'argile, les outils et les vases que savent fabriquer tous les sauvages, et leur postérité même la plus reculée n'aurait jamais franchi les étroites limites d'une vie toute matérielle. Pour les élever au-dessus d'une honnête animalité, il fallait qu'un ange ou que Dieu même intervînt. Il fallait que Dieu se montrât à eux pour qu'ils fussent certains de son existence (Pag. 202.) Il fallait qu'il leur donnât un commandement afin d'éveiller en eux le sentiment de leur dignité morale et de leur liberté, et qu'il leur apprît à discerner le *bien* du *mal*. Il fallait que Dieu leur parlât d'une *vie* éternelle et divine

[1] Math. XI, 11.

pour exciter en eux le besoin de l'infini. Les premières théophanies sont donc pleinement justifiées par une étude impartiale de la nature humaine.

De tous les commandements possibles, Dieu avait choisi le plus facile à remplir, afin de rendre à nos premiers parents la transgression pour ainsi dire impossible et de les conduire par une première victoire à des victoires de plus en plus difficiles, glorieuses et bénies. Mais ils succombèrent, séduits par le père du mensonge. Leur péché les isola de Dieu, source unique de la vie ; privés de la vie de Dieu, ils devinrent sujets à la maladie et à la mort.

Ils ont peur de Dieu, ils tremblent à sa pensée, ils le fuient et ils le fuiront toujours, car ils n'auront aucune raison de supposer que leur Maître veuille leur pardonner. Ils vivront donc, eux et leurs descendants, sans se retourner, se convertir vers Dieu, sans l'invoquer, sans l'adorer, sans lui élever des autels ni des temples. L'humanité sera uniquement préoccupée de ses besoins terrestres, de son bien-être matériel, de ses jouissances et des moyens d'écarter les souffrances et d'éloigner la mort; point de nobles idéaux, point de progrès, point d'espérance, et par delà la tombe un monde où les ombres auraient vécu dans la torpeur et dans les ténèbres. Notre race était à jamais perdue. Mais elle était la victime des ruses de Satan, et Dieu a pitié d'elle. Dieu intervient de nouveau. Il inflige à nos parents de doux châtiments et allume en eux la foi par la magnifique promesse

d'un Sauveur né d'une femme seule par un miracle. Promesse dont le souvenir s'est conservé chez la plupart des nations païennes (pag. 187), et dont elles ont mieux compris le sens que les théologiens de l'église chrétienne. Par ses premières paroles de révélation, Dieu a créé dans le cœur de l'homme la foi en son Auteur, le sentiment de sa responsabilité, la crainte de son Juge, la repentance et la foi en son Sauveur. L'humanité a reçu sa première leçon : le Maître se retire et la laisse l'épeler et l'apprendre par cœur toute seule.

Plus de cent ans s'écoulent sans la moindre théophanie. Mais au premier meurtre, à ce fratricide qui ouvre la porte à la guerre et à toutes ses horreurs, le Dieu de la suprême justice intervient et châtie.

Puis quatorze siècle où Dieu se chache ! Car je ne puis donner le nom de miracle à la disparition d'Hénoc. Nul ne l'avait vu monter au ciel; mais comme il avait disparu, on en conclut avec raison que Dieu l'avait pris à soi. Au reste, sans le péché tous les hommes auraient quitté la terre par la voie royale de l'ascension, qu'Hénoc seul a suivie avant le déluge. L'unique perturbation des lois de la nature, l'unique miracle, c'est la mort d'êtres que Dieu avait créés à son image, et Hénoc a été par exception au bénéfice de la loi primitive.

Quatorze siècle sans faits surnaturels ! c'est le temps qui sépare St. Paul de Luther. Convenez, messieurs, que nos écrivains sacrés ne sèment pas à pleines mains

les mythes et les légendes dans les annales de l'humanité, et qu'ils donnent un étrange démenti à nos positivistes, faisant de la religion la maladie caractéristique de l'enfance des nations. Et qu'on ne dise pas que les peuples au milieu desquels vivait l'auteur de la Genèse, n'avaient gardé aucun souvenir du monde antédiluvien! J'ai recueilli un demi-volume de fables relatives aux Sethites et aux Caïnites. Mais comment s'exprime Moïse en parlant des géants? « Ce sont là, dit-il, ces héros qui ont été de tout temps des gens de renom, » c'est-à-dire qui ont donné lieu aux fables les plus célèbres des peuples païens. Voyez-vous, messieurs, l'esprit critique, dont notre siècle est si fier, s'exercer déjà il y a trois ou quatre mille ans sur les traditions orales, et par fidélité à la vérité historique laisser nues des pages qu'il eût été si facile de remplir des plus merveilleuses légendes!

L'humanité abandonnée tout entière à elle-même, a fait l'épreuve de ses forces, qui se trouvent n'être puissantes que pour le mal: elle n'est plus que chair, et il ne reste qu'une seule famille de justes. Le châtiment approche, et Dieu intervient pour détruire. Mais il ne détruit ce qui s'était perdu soi-même que pour créer un monde meilleur. Le déluge, qui est le tombeau de l'ancien monde, est en même temps le berceau du nouveau. Dieu annonce à Noé la fin prochaine de l'économie patriarcale et la venue de celle de l'Etat avec ses tribunaux criminels. Il

[1] Gen. VI, 4.

ouvre ainsi à l'humanité une carrière nouvelle, il l'initie aux devoirs de la vie politique (pag. 205). Puis il se retire.

Le temps est arrivé où de l'unité primordiale de l'humanité doivent sortir les races et les nations qui, après s'être affirmées chacune dans son caractère individuel, devront plus tard se rapprocher par le commerce, s'unir extérieurement par l'obéissance aux mêmes monarques, s'unir intérieurement par leur foi commune au même Sauveur et former enfin une unité organique et vivante. Mais le péché, qui dit non où Dieu dit oui, inspire aux Noachides la crainte de se séparer. Dieu doit intervenir pour que le plan de l'histoire humanitaire reçoive son exécution. Il le fait, d'après la tradition babylonienne [1], non point en perturbant les lois du monde physique, mais en usant d'un de ses effroyables ouragans qui caractérisent le climat de la Mésopotamie. C'est là l'unique événement soi-disant surnaturel des quatre siècles compris entre le déluge et la vocation d'Abraham.

L'humanité est entrée dans sa deuxième période, qui est celle de l'Etat. Les peuples se sont établis dans leurs demeures et y remplissent, chacun, leur vocation spéciale. Sans le péché, ils auraient tous adoré le même Dieu; mais chacun d'eux, selon ses besoins, lui auraient demandé des bénédictions différentes. Il

[1] *Peuple primitif*, tom. II, pag. 270.

aurait été pour les Chinois le Dieu des devoirs domestiques, pour les Indiens le Dieu du bonheur conjugal, pour les Perses le Dieu de l'individualité active et puissante, pour les Assyriens le Dieu des grandes associations de peuples, pour les Babyloniens le Dieu des laboureurs et des artisans, pour les Phéniciens le Dieu qui protége les marchands dans leurs lointains voyages, pour les Egyptiens le Dieu d'une sagesse toute pratique, pour les Grecs le Dieu de la vérité et de la beauté, pour les Romains le Dieu de la justice et du droit, pour les Hébreux, enfin, le Dieu de la vie religieuse et de la sainteté. Les Hébreux auraient eu aussi leur vocation propre comme tous les autres peuples; mais leur vocation aurait été la plus haute, la plus importante, la plus noble, et ils auraient été à ce titre-là le peuple d'élite, le peuple élu.

Mais, le péché ayant introduit l'idolâtrie sur toute la terre, les Hébreux auraient été emportés par le torrent comme tous les autres, ou plutôt ils avaient déjà abandonné le culte du seul vrai Dieu. Josué le dit expressément de Tharé, le père d'Abraham [1]. La puissance du mal obligeait donc Dieu à intervenir pour sauver le bien, l'ordre, la loi primordiale et préparer l'accomplissement de la promesse faite à Adam. Dieu apparaît à Abraham pour faire de lui le fidèle dépositaire des révélations primitives et l'aïeul

[1] Jos. XXIV, 2.

de Celui par qui seraient bénies toutes les nations de la terre. Car Dieu n'élit un individu ou un peuple que pour amener par eux au salut d'autres hommes ou tous les autres peuples; c'est là l'une des premières lois de son gouvernement de l'humanité. (Pag. 154.)

Dans l'histoire des Hébreux dont nous allons vous tracer la rapide esquisse, vous distinguerez quatre périodes: l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, ou les âges des patriarches, des juges, des rois et des Macchabées. Chacun de ces âges a, chez les Hébreux comme chez tous les autres peuples de l'antiquité, ses caractères distinctifs: mœurs simples et vertus domestiques; constitution de la nation en un Etat bien ordonné; éclosion de la vie intellectuelle et religieuse à l'apogée de la prospérité publique et de la puissance politique; dissémination en tous lieux des vérités léguées par les trois âges antérieurs. Ajoutons que ces âges se subdivisent tous en trois ou quatre courtes époques: de fondation, de fleur, de déclin et de captivité. Or, Messieurs, vous verrez l'Eternel non-seulement n'intervenir à chaque âge qu'aux époques de fondation et rentrer dans l'ombre pendant les suivantes, mais varier ses apparitions, ses miracles, ses prophéties avec les progrès et la croissance de son élève. Tel qu'un père plein d'intelligence et d'amour, Dieu suit donc dans l'éducation du peuple élu un plan d'une infinie sagesse, et c'est sur l'évidente réalité de ce plan que je fonde

mon argument en faveur de la vérité intrinsèque de l'histoire sacrée et de l'authenticité de l'Ancien Testament.

B. LE PEUPLE HÉBREU.

1. *L'enfance ou l'âge patriarcal.*

Voulant enraciner pour l'éternité dans le cœur des descendants d'Abraham une foi vivante au seul vrai Dieu, Dieu apparut douze fois à leur aïeul ou aux gens de sa famille et de sa parenté ou à ses alliés, et il le protégea contre les rois voisins en les frappant de maladies extraordinaires. Isaac ne fut honoré que de trois théophanies ; il était au bénéfice de celles de son père. Jacob vit l'Eternel en songe à Béthel, lutta avec l'ange toute une nuit d'extase à Péniel, aperçut à Mahanajim une armée d'anges qui le suivait, et reçut, en quatre autres circonstances, différents ordres de Dieu même. Or remarquez, Messieurs, que Dieu n'a point fait de ces patriarches des prophètes. Je sais bien qu'Abraham au milieu des siens invoquait l'Eternel sous l'ombre des térébinthes de Beerscébah et intercédait auprès de lui pour des païens, comme un prophète[1]. Je n'oublie point qu'Israël a prédit les destinées de ses douze fils. Mais ni Israël ni Abraham n'ont été des Esaïe ou des Daniel, ni même des David ou des Asaph. Toute

[1] Gen. XXI, 33 ; XX, 7. prophète, *nabi*.

mission spéciale auprès de leur famille ou auprès des Cananéens n'eût pas été en harmonie avec leur autorité patriarcale ou avec leur qualité d'étrangers, et la foi nouvelle qui se formait dans leur cœur, était en quelque sorte trop jeune encore pour leur inspirer des cantiques et des psaumes. L'histoire des révélations divines suit donc, elle aussi, la grande loi du progrès : elle commence par de simples promesses, sans inspiration (pag. 161), et les quelques ordres de Dieu aux trois patriarches ne sont que de faibles préludes de la législation du Sinaï.

La famille des patriarches qui devient un grand peuple, passe, sur le sol de l'Egypte, libre d'abord, puis esclave, la dernière moitié de l'âge de son enfance ou de sa période patriarcale. Dieu a suspendu le cours de ses révélations ; il laisse ses serviteurs s'approprier ses promesses, et faire valoir la foi qu'il a créée dans leur race par ses apparitions antérieures. Sa retraite et son silence sont comme un honneur qu'il rend à la dignité humaine en la personne de ces Hébreux qu'il traite comme des hommes devenus majeurs. Joseph subit fort bien l'épreuve : sans que Dieu lui apparaisse, il surmonte les tentations du malheur et de la prospérité. Mais le péché fait son œuvre chez les générations subséquentes, qui oublient Jéhova et adorent les dieux des Egyptiens et ceux des Sémites du Delta. L'âge de l'enfance finit par une chute générale et par une longue et dure captivité.

L'enfance de la nation élue a passé : sa jeunesse commence.

2. *La jeunesse, ou Moïse et les Juges.*

La famille d'Abraham est devenue une nation nombreuse, et le moment est arrivé pour elle de se constituer en une société régulière ayant son culte officiel, ses institutions politiques, ses coutumes ou ses lois civiles et pénales. Mais elle est captive sous le joug des tout-puissants Sésostrides, et jamais elle ne le brisera par ses seules forces. Mais elle adore les faux dieux ; les révélations de Dieu au premier monde et aux patriarches nationaux vont s'oublier, la foi au vrai Dieu se perdre, l'attente du Messie s'évanouir. Mais ces esclaves des Pharaons se sont faits à leur malheur, et ils trouvent certaines compensations dans l'abondance des biens matériels que leur offre l'Egypte. Le peuple élu ne se fond-il, ne disparaît-il pas dans les eaux du Nil et dans l'océan du monde païen ? Comment, par les lois régulières de l'histoire et avec l'aide des seules forces morales de l'homme l'arracher à la fois à son sens charnel et grossier, à son idolâtrie, à sa servitude ? Comment le transformer en une race sainte qui vivra de sa foi au seul vrai Dieu et de son espérance du Messie ? Comment surtout rendre impérissable, immortel comme son Messie, ce peuple qui par lui-même ne diffère en rien des Iduméens ou des Moabites ? Les déistes croient qu'il était possible de résoudre ce

problème sans miracles : notre Dieu a été moins habile que le leur. L'Eternel est intervenu, et pour opérer la plus impossible des œuvres, il a déployé toutes les ressources de sa puissance et de sa sagesse. Il a donné pour la première fois à un homme le pouvoir des miracles ; pendant deux ans il les a multipliés d'une manière inouie en Egypte, aux bords de la mer Rouge, au Sinaï et dans le désert ; du haut de la montagne, sa voix terrible a retenti aux oreilles de la nation tout entière, et bientôt il fait habiter sa gloire dans une nuée qui couvrait le tabernacle, remplissant les esprits de la terreur de sa sainteté par les feux et les fléaux qui parlaient comme des coups de foudre de sa demeure et consumaient les rebelles. Par ces procédés violents que réclamait l'esprit charnel et grossier des Hébreux, il leur a imprimé en un temps très court, une foi si pleine en son existence, en sa bonté, en sa force et en sa justice que toutes les générations subséquentes ont comme assisté à leur tour aux miracles de l'Exode et de l'Horeb et les ont crus comme si elles les avaient vus elles-mêmes. L'inébranlable certitude qu'ils ont fait naître, est empreinte en caractères de feu dans un très grand nombre de psaumes [1], et de nos jours encore ce sont ces miracles qui font que les Juifs, de nouveau captifs, ne se fondent pas

[1] Ps. XLIV ; LXVIII ; LXXIV, LXXVII, LXXVIII, LXXX, LXXXI ; LXXXIX ; XCV et XCIX ; CIII ; CV et CVI ; CXIV ; CXXXV et CXXXVI.

comme une goutte d'eau dans l'océan de l'incrédulité actuelle.

Cependant la foi seule ne suffisait plus aux Hébreux qui passaient de leur patriarcale enfance à leur héroïque jeunesse et devaient se constituer en un peuple régulier. Il leur fallait une loi. L'Eternel en quelque sorte la discuta avec Moïse ou la lui inspira pendant ces longues semaines que le prophète passa avec lui sur le Sinaï.

La loi oppose par une contradiction absolue au polythéisme du siècle le monothéisme le plus rigoureux. Elle jette même voile après voile sur le Dieu tripersonnel que Jésus-Christ révèlera en son temps. Au temps de l'Exode les païens adoraient des fils de leur dieu suprême qui se révélaient aux hommes, se mêlaient à eux, combattaient pour eux, régnaient sur eux : Moïse ne connaît à Dieu ni fils, ni verbe, ni sagesse. Les païens avaient des héros qui de la terre étaient montés au ciel et avaient pris place parmi les dieux en récompense de leurs bienfaits : Jéhova est celui qui est, et de lui à l'homme s'étend un abîme que l'homme ne peut franchir. Les païens avaient toute espèce de statues ou de symboles de leurs faux dieux : Jéhova interdit aux Israélites la moindre image qui le représente ; il s'est révélé en personne à eux, et le souvenir de ses apparitions doit leur tenir lieu de tout signe visible.

Mais cette même loi, qui par son premier et fondamental commandement condamne tous les faux dieux

présents et futurs, y compris celui du déisme, fait droit dans de certaines limites à l'esprit de son siècle. Elle tient compte dans son culte, dans ses préceptes moraux, dans ses prescriptions juridiques, du degré de développement intellectuel où se trouvaient alors Israël et tous les autres peuples ses contemporains. Le tabernacle est symbolique, et les symboles ont ici le même sens que partout ailleurs chez les païens. Le texte du code règle avec une exactitude minutieuse le cérémonial des sacrifices, qui rappelle celui de toutes les religions de cette période, et elle ne commande ni la prière, ni le chant des hymnes, ni la prédication. Le décalogue condamne le meurtre et non, comme le fera plus tard Jésus-Christ, la haine; l'adultère et non le simple regard; le faux témoignage et non la médisance. Le divorce est toléré. L'esclavage, adouci, n'est pas supprimé. La vie tout entière est prise dans un réseau d'observances qui devaient dans la suite devenir « un joug intolérable[1]. » A tous ces égards la loi du Sinaï présente les mêmes caractères que celles de Manou ou de l'Inde, de Zoroastre ou de la Perse, de Thot ou de l'Egypte, ou que celles des Phéniciens et des anciens Romains. Jéhova a respecté le lent et progressif développement auquel il a soumis l'humanité.

Mais cette même loi qui semble s'abaisser au niveau des lois païennes, porte le sceau de son origine

[1] Act. XV, 10.

surnaturelle par ses types qui, tels que la Pâque, sont la prophétie du Messie; par le prédiction d'un autre législateur auquel on devra obéissance, et par son esprit d'idéale sainteté. « Soyez saint comme je suis saint, » a dit à son peuple Jéhova. Jamais un des dieux contemporains, tous plus ou moins impudiques, si ce n'est même incestueux, n'aurait tenu un tel langage. Et cette sainteté, en quoi consiste-t-elle ? A aimer Dieu de toutes les forces morales et intellectuelles de notre âme. Jamais homme n'aurait osé imposer à lui-même et à ses frères un tel commandement, et Dieu lui-même ne l'aurait pas donné aux Israélites s'il n'avait pas prévu qu'il saurait se faire aimer par-dessus toutes choses en livrant son Fils même à la mort pour notre rédemption.

Au reste, l'avenir et un avenir peu éloigné fournira l'éclatante démonstration de la divine origine de la législation mosaïque. Aujourd'hui on s'étonne de voir un peuple, réduit à l'état d'atomes et disséminé par tout le monde, rester fidèle à un Dieu qui semble l'avoir rejeté, à un culte pour lequel il n'a plus de prêtres ni de temple, à des observances qui sont comme impossibles dans son contact journalier avec les étrangers. Mais lorsqu'on le verra (dans cinquante ou soixante ans) rentrer dans sa patrie, s'y convertir en masse à Jésus-Christ et devenir le centre et le cœur de l'Eglise, alors on comprendra pourquoi il s'est perpétué dans des circonstances où tout autre peuple aurait mille fois péri ; alors on reconnaîtra

qu'il ne fallait rien moins que les miracles de l'Exode et du Sinaï pour produire un effet aussi surnaturel; alors on confessera que pour façonner une race de nature idolâtre comme toute autre et faire d'elle l'objet d'une élection éternelle, ce n'était pas trop d'un thaumaturge tel que Moïse.

Puis vinrent trente-six ans sans le moindre événement surnaturel. Je ne parle pas de la nuée du sanctuaire, ni de la manne quotidienne sans laquelle le peuple serait mort de faim dans le désert.

Pendant les deux dernières années du séjour du peuple au désert et de la vie de Moïse, Dieu reparaît pour bénir et pour châtier. Moïse meurt, Josué lui succède. Dieu parle souvent à Josué et fait les plus éclatants miracles pour « l'élever à la vue de tout Israël[1]; » mais il ne lui confère point comme il l'avait fait à Moïse, la puissance de commander d'un mot à la nature. Le miracle de Gabaon est comme un accident dans sa vie. (pag. 174.)

Après avoir donné aux Hébreux la loi mosaïque et les avoir établis à main forte dans la terre promise[2],

[1] Jos. III, 7.

[2] Notons la nécessité des deux grands miracles du passage du Jourdain et de la prise de Jéricho. Les Israélites, qui ne possédaient aucun engin de guerre, devaient passer le fleuve et ne pas laisser derrière eux à l'ennemi une ville forte, la clef de toute la Judée. Il fallait donc que Dieu ou leur bâtît un pont sur le Jour-

Dieu rentre dans l'obscurité comme il l'avait fait envers leurs ancêtres en Egypte. Aux promesses faites à la foi des patriarches il avait ajouté les institutions religieuses et temporelles qui feraient de la postérité d'Abraham une nation bien ordonnée. C'est à elle à s'approprier ces lois et à les mettre à exécution. Les interventions miraculeuses de Dieu cessent, sa providence journalière reprend son cours. Infidèles à leur Dieu et roi, les Hébreux sont vaincus par leurs voisins, asservis, opprimés. Repentants, ils crient à Dieu, et un héros, qu'anime l'esprit de l'Eternel, les délivre sans miracles, et les juge jusqu'à leur prochaine rechute dans l'idolâtrie. Aussi, lorsque l'ange de l'Eternel apparaît à Gédéon, celui-ci s'écrie : « Hélas ! mon Seigneur, est-il possible que l'Eternel soit avec nous ! et pourquoi donc toutes ces choses nous sont-elles arrivées ? Et où sont toutes ces merveilles que nos frères nous ont racontées, disant : L'Eternel ne nous a-t-il pas fait marcher hors d'Egypte ? Car maintenant l'Eternel nous a abandonnés et nous a livrés entre les mains des Madianites[1]. » Plus tard encore, pendant l'enfance de Samuel, « la parole de l'Eternel était rare et les visions n'étaient pas communes[2]. » En effet, pendant les trois siècles qu'embrasse la période des Juges (c'est le temps qui s'est écoulé de

dain ou en suspendit le cours pendant quelques heures ; il fallait pareillement qu'il renversât devant son peuple les remparts de Jéricho.

[1] Juges VI, 13. — [2] Sam. III, 1.

Luther jusqu'à nous) l'ange de l'Eternel n'est apparu qu'une fois au peuple à Bokim, qu'à Gédéon et qu'à Manoah, et il n'est fait mention que d'un prophète anonyme et de la prophétesse Débora[1]. La foi se manifestait d'ailleurs pendant cet âge héroïque par des exploits guerriers et non par des psaumes, et l'âme était trop occupée à se plier sous le joug de la loi nouvelle pour en comprendre le sens spirituel et en goûter les grâces intérieures.

La période de la jeunesse finit comme celle de l'enfance par une longue et dure captivité. Le peuple, de plus en plus rebelle et idolâtre, est l'esclave des Philistins.

3. *La maturité ou les rois.*

Israël va pour la seconde fois périr et disparaître du rang des nations ; car sa force, c'est son Dieu, c'est le tabernacle, c'est le culte, et l'arche de l'alliance est tombée aux mains des Philistins. Aussi Dieu apparaît-il de nouveau et intervient-il pour sauver son peuple. Mais pourquoi le fait-il avec si peu d'éclat, et comment lui suffit-il de deux ou trois miracles pour épouvanter les Philistins et relever le courage des Hébreux ? C'est que les uns et les autres n'avaient pas oublié ceux de l'Exode et du Sinaï ; c'est surtout qu'Israël entrait dans son âge de raison et de vie spirituelle.

[1] *Isch nabi* VI, 8 ; *Ischah n'biah* IV, 4.

Nous voici arrivés au temps de Samuël qui annonce cette ère nouvelle, et qui d'ailleurs fut comme Josué, le témoin et non l'auteur des exploits de son Dieu. Il fut non-seulement le restaurateur du culte et de la loi, mais le prophète qui en a saisi l'esprit et le but comme nul ne l'avait fait depuis Moïse, et qui a formulé sa pensée dans ces mots à jamais mémorables : « L'obéissance vaut mieux que le sacrifice[1]. » Il dégage ainsi des innombrables cérémonies de la loi le but que se proposait l'Eternel, et qui est le changement du cœur, la transformatien de l'âme, la sanctification de l'homme entier. Mais il n'est point isolé et comme étranger dans sa génération : non-seulement la nation tout entière, par un magnifique réveil religieux, a abjuré l'idolâtrie pour ne plus y retomber de fort longtemps[2]; mais il s'est formé des écoles de prophètes qui, saisis par une inspiration divine, chantent en des cantiques pleins d'onction et de verve les louanges de l'Eternel[3]. Ces hommes de Dieu ne se nomment plus comme leurs prédécesseurs de simples et passifs *voyants* : ils sont de vrais *nabi*, des lèvres desquelles jaillissent des flots de paroles saintes et sublimes.

David est le représentant et la grande gloire de cette époque des *nabi*, que j'apellerai celle des psalmistes. Le caractère distinctif de cette période, c'est l'inspiration sans révélation, comme celui des deux

[1] 1 Sam. XV, 22. — [2] 1 Sam. VII, 2. — [3] 1 Sam. X, 5 et 6, 10 à 13.

périodes des patriarches et des juges a été la révélation sans l'inspiration. (pag. 161.) Passez en revue les psaumes de David, des enfants de Corée, d'Asaph jusqu'à ceux de l'époque de Zorobabel et d'Esdras : vous en trouverez à peine deux ou trois qui soient prophétiques au sens ordinaire du mot; mais tous jaillissent d'une âme pieuse, profondément émue, sur laquelle passe le souffle de l'esprit de Dieu. David est le Christophe Colomb de la vie spirituelle : il en a le premier intimément éprouvé et le premier chanté les saintes passions et les vastes perspectives, sans toutefois avoir pénétré très avant dans ce monde nouveau, qui n'a été réellement exploré que depuis Jésus-Christ par St. Pierre, St. Jean, St. Paul. David, en chantant ses souffrances, ses détresses, ses délivrances, sa reconnaissance, est emporté par l'inspiration à une hauteur où ses paroles ne peuvent plus s'entendre que du juste par excellence, du Messie. De même, en exaltant la justice de Dieu qui secourt et fait triompher les justes tandis qu'elle renverse les méchants, il esquisse confusément le tableau de clôture de l'histoire. Mais ce sont là pour ainsi dire des prédictions involontaires et inconscientes, et nous pouvons dire que l'esprit d'Israël ne faisait encore que s'exercer chez les psalmistes à la grande prophétie, qui d'après la loi du progrès ne devait arriver que plus tard.

Le recueil des Proverbes de Salomon est en une parfaite harmonie avec l'esprit général de notre pé-

riode des psalmistes, où les âmes pieuses s'assimilent ce que les révélations antérieures ont appris de la justice et de l'amour de Dieu et du vrai but de la vie humaine.

Cependant, si l'inspiratien des sages et des psalmistes hébreux était habituellement de peu supérieure à celle de tout vrai israélite, Dieu révélait certains faits de l'avenir par une intervention toute surnaturelle aux prophètes qui vivaient à la cour de David, de Salomon et des rois de Juda, et à ceux qu'il envoyait de Juda dans le royaume des dix tribus. Les premiers n'étaient pas seulement les clairvoyants conseillers des souverains auxquels ils rappelaient les grands principes de la justice de Dieu ; mais Nathan prédisait à David la naissance d'un fils dont la royauté serait éternelle ; Ahija, à Jéroboam son règne sur les dix tribus révoltées, et à la reine son épouse la mort de leur fils et la chute prochaine de leur dynastie[1]; Sémahia, à Roboam la prompte retraite de Sesac[2]; Jéhu, à Bahasa la ruine de sa dynastie[3]; Michée, à Achab la victoire des Syriens[4] ; Jahaziel, à Josaphat la destruction extraordinaire des Ammonites, des Moabites et des Iduméens les uns par la main des autres ; Elihézer, à ce même roi la destruction de sa flotte[5].

C'est ainsi que la prophétie de détails, la prédic-

[1] 1 Rois XI, 29-39 ; XIV, 1-18. — [2] 2 Chron. XII, 5-8. — [3] 1 Rois XVI, 7. — [4] 2 Chron. XVIII. — [5] Idem XX.

tion d'événements particuliers et prochains, se développait parallèlement à l'inspiration des psalmistes qui formulaient les lois générales de la providence et les appliquaient en grand aux individus et aux peuples, aux temps présents et aux temps les plus reculés de l'avenir.

Comme l'esprit de Dieu trouvait un nombre croissant de justes aptes à recevoir ses inspirations et ses révélations, le miracle cesse presque complétement. Le long règne de David n'en compte que deux, l'un et l'autre de châtiments : celui de Huza et celui de l'ange frappant de mort le peuple après le dénombrement. Pendant les cent ans qui s'écoulent depuis l'avénement de Salomon jusqu'au ministère d'Elie, je n'en trouve pareillement que deux. Ils s'opposent l'un à l'autre et se complètent. Lors de la dédicace du temple de Jérusalem, Dieu remplit sa maison d'une nuée qui était sa gloire[1], comme il avait rempli de sa gloire et couvert d'une nuée le tabernacle au désert[2]. Puis, au jour et à l'heure où Jéroboam consacrait à Béthel l'autel qu'il prétendait opposer au temple de l'Eternel, un prophète de Juda, arrivant à l'improviste, lui annonce la ruine de ce culte par un roi du nom de Josias ; et l'autel se fend, la cendre se répand dans l'air, et la main que Jéroboam étend contre l'homme de Dieu, devient sèche[3]. Je ne range pas au nombre des miracles ostensibles les

[1] 1 Rois VIII, 10-12. — [2] Ex. XL, 34. — [3] 1 Rois XIII, 1-6.

deux apparitions dont Dieu honora de nuit, en songe, Salomon, le prince de la paix, le type du Messie[1].

Le déclin de l'âge des rois, ou Elie et les grands prophètes.

Avec Elie et Achab commence une nouvelle époque dans l'histoire du surnaturel. La syrienne Jésabel a introduit dans Ephraïm le culte de Bahal et fait périr les prophètes de l'Eternel. Les dix tribus ont abandonné leur faux culte du vrai Dieu pour le culte des faux dieux; elles ont atteint le dernier degré de la rébellion et de l'erreur: Dieu doit les châtier. Mais il ne punit son peuple élu qu'avec mesure, et s'il se révèle à la nation par Elie comme le Dieu de la justice, Elisée révèlera sa miséricorde aux âmes pieuses perdues dans la foule impie.

Bahal à Samarie défie Jéhova à Jérusalem et se rit de son rival, dont il extermine tous les témoins. La situation a quelque analogie avec celle des Hébreux en Egypte où leur Dieu était comme en lutte avec Pharaon. Jéhova investit Elie de la puissance de faire des miracles que nul n'avait possédée depuis Moïse, et sur le Carmel le Dieu d'Elie provoque au combat Bahal et ses quatre cents prêtres. Scène sublime, duel de Dieux, qui n'a pas son pendant dans l'histoire de l'humanité entière. Mais Bahal vaincu

[1] Idem III, 4-15; IX, 1-9.

en présence de tout le peuple, Bahal dont les prêtres viennent d'être mis à mort, n'en règne pas moins au palais d'Achab; Elie s'enfuit au désert du Sinaï, et la nation est vouée à la destruction.

Le disciple d'Elie, Elisée, renonce à travailler à la conversion de la nation et borne son activité à celle des individus, qu'il édifie dans des conventicules [1]. Les miracles qu'il opère en leur faveur, ont déjà le caractère de ceux de Jésus-Christ, auxquels ils préludent huit cents ans à l'avance. Le vrai Israël, celui selon l'esprit, se détache ainsi de l'Israël selon la chair, et la foi personnelle ne tardera pas à engager une lutte sainte avec la foi hypocrite des masses.

Dieu par les miracles d'Elisée a créé dans son royaume visible une église invisible. Selon la loi de ses interventions historiques, il rentre dans l'ombre, et l'église nouvelle marche par la foi dans la carrière qu'il vient de lui ouvrir.

Mais Israël est arrivé à ce temps de la vie des peuples où la raison sonde tous les grands problèmes de l'existence et juge avec indépendance les solutions qu'en donne la religion nationale. C'est l'âge des philosophes en Grèce et en Inde, c'est l'âge des grands prophètes en Judée. Dieu accorde à ses serviteurs d'élite à la fois l'inspiration des psalmistes et les révélations détaillées des Nathan et des Ahija; la vue lucide des grandes lois de l'histoire et la vraie

[1] 2 Sam. IV, 23.

connaissance des événements particuliers. Ils embrassent d'un regard toutes les destinées de l'humanité. D'ailleurs, ils ne se bornent plus à donner des conseils aux rois ou à glorifier dans leurs cantiques le Dieu de leur délivrance: la compassion pour les souffrances et les dangers de leur peuple remplit leur cœur ; ils se vouent tout entiers à son service. Pénétrant d'un œil divinement éclairé tous ses défauts, ses vices, ses crimes, et voyant non moins clairement l'unique remède à sa maladie mortelle, ils sont infatigables à le censurer, à le menacer, à l'exciter au bien. Leur charité est le reflet de l'amour même de Dieu pour son peuple. Plusieurs d'eux meurent martyrs de leur zèle, et sont d'admirables types du Messie, à la fois l'intercesseur et la victime de son peuple[1]. (pag. 162.)

Je pourrais vous montrer notre Dieu du progrès illuminant de plus en plus l'avenir aux yeux de ses prophètes depuis Joël par Amos, Osée et Michée à Esaïe et depuis Esaïe par Habacuc, Jérémie et Sophonie à Ezéchiel et Daniel, à Zacharie et Malachie. Mais je ne dois pas m'attarder dans notre rapide voyage à travers les siècles, et je ne veux que jeter avec vous un regard sur les stations que la promesse du Messie a franchies depuis le paradis. Le Messie naîtra pour Adam d'une femme, pour Noë d'une femme

[1] Les trois miracles du règne d'Ezéchias nous rappellent que Dieu est un Dieu souverainement libre, qui fait ce qu'il lui plaît et qui n'est point l'esclave de ses lois.

issue de Sem, pour Abraham de sa propre postérité, pour Israël de la tribu de Juda, pour Nathan de la famille de David. Parmi les prophètes à visions Michée le voit naître à Bethléhem, Esaïe mourir pour les péchés du monde, ressusciter et s'entourer d'une innombrable famille, Jérémie et Ezéchiel fonder une alliance nouvelle que caractérisera l'effusion du Saint-Esprit, Daniel apparaître soixante et dix semaines après la reconstruction de Jérusalem, Zacharie entrer dans Sion comme un roi de paix sur un ânon et être trahi pour trente pièces d'argent, Malachie avoir pour précurseur un nouvel Elie. Et que de traits ne devrions-nous pas ajouter à ce tableau, si nous voulions parler du règne final du Messie sur Israël restauré et sur toutes les nations de la terre !

Malgré les infatigables efforts des prophètes, Juda avait, comme Ephraïm, couru à sa ruine, et le troisième âge se termina comme les deux précédents par une captivité, celle de Babylone. La nation était de nouveau anéantie : elle n'avait plus ni temple, ni palais, ni patrie.

L'humanité entrait alors dans son ère nouvelle des monarchies universelles. Jéhova semblait vaincu par les dieux païens qui avaient détruit le royaume de Dieu et qui remettaient à leurs favoris le sceptre de la terre. Mais ces nations païennes devaient un

jour se prosterner devant Jéhova, et leur future conversion fut préfigurée par celle de Nébucadnésar, « lion ailé auquel il fut donné un cœur d'homme [1]. » Ce cœur lui fut donné de Dieu par l'intermédiaire de Daniel, et la dynastie royale des Chaldéens fut plus d'une fois témoin de miracles, de signes et de prophéties qui lui rendaient sensible la suprême puissance de Jéhova. Mais dans l'histoire des monarchies universelles comme dans celle des Hébreux, le surnaturel cesse avec le temps de fondation.

4. *La Vieillesse, ou le Retour et les Macchabées.*

La captivité de Babylone n'aurait point eu de fin si Dieu n'était de nouveau intervenu en faveur de son peuple. Mais, comme le remarque expressément Zacharie, « ce ne fut point par armée ni par force, mais par l'Esprit de l'Eternel [2] ». Il avait fallu dix plaies pour forcer Pharaon à libérer Israël : Cyrus s'y décida comme de lui-même parce que « l'Eternel avait touché son cœur [3]. » Aux yeux des anges, cette dernière délivrance procède aussi immédiatement de Dieu que la première et est tout aussi merveilleuse ; mais pour nous qui ne voyons pas agir l'Esprit divin, l'une nous paraît un heureux hasard et l'autre provoque notre admiration ou notre incrédulité.

Le retour des Juifs dans leur patrie ouvre le qua-

[1] Dan. VII, 4. — [2] Zach. IV, 6. — [3] Esdr. I, 1.

trième âge de leur nation, celui de sa consommation et de sa vieillesse. Cet âge commence, ainsi que les trois autres, par des interventions surnaturelles de Dieu ; mais, comme le peuple est mûr pour l'action intérieure de l'esprit divin, elles se réduisent ici à l'envoi des trois derniers prophètes, Aggée, Zacharie et Malachie, sans le moindre miracle et sans théophanie.

Malachie pose la plume inspirée au temps où le père de l'histoire profane, Hérodote, prend la sienne, et pendant les quatres siècles qui séparent du dernier des prophètes la venue de Jésus-Christ, les Juifs sont régis par les mêmes lois providentielles que tous les autres peuples de la terre, comme au reste leurs ancêtres l'avaient été déjà pendant leur séjour en Egypte, pendant la majeure partie des temps des juges et des rois. Le moment était venu pour eux de faire valoir par eux-mêmes les dons que leur Dieu leur avait faits de la prophétie, des psaumes, de la loi et des traditions historiques.

Ils s'acquittèrent glorieusement de leur tâche au temps des Macchabées. Remis à eux-mêmes, ils firent preuve d'autant de zèle pour le monothéisme que les générations anciennes avaient montré d'ardeur pour l'idolâtrie, et si les précédents âges avaient eu de pieux patriarches, des juges intrépides, de saints prophètes, le dernier produisit une foule de simples fidèles qui moururent du glorieux trépas du martyre. Mais ces beaux jours furent de courte du-

rée, et à la naissance du Christ le peuple juif se divisait en pharisiens et en saducéens, comme les peuples de l'Orient et de l'Egypte en esprits superstitieux et en esprits forts, et les peuples de la Grèce et de l'Italie en épicuriens et en stoïciens. Partout étaient rares les âmes droites et sincères, ici avides du souverain bien, là pleines d'une foi vivante au Messie promis. Le monde ne les connaissait pas, et elles étaient perdues dans une société radicalement corrompue où se mouraient les nations, toutes en faillite, sauf Rome, et où il n'y avait plus ni vie politique, ni amour des beaux-arts, ni recherche de la vérité philosophique.

c) JÉSUS-CHRIST ET SON ÉGLISE.

Les 2 fois 2000 ans de l'humanité psychique issue du premier Adam étaient écoulés. La nuit enveloppait la terre. Comme avant le déluge il n'y avait plus de foi chez les peuples.... Minuit sonne à l'invisible horloge de notre monde, et tout à coup un ange du Seigneur, tout resplendissant de lumière, apparaît aux bergers leur disant : « Réjouissez-vous, le Sauveur vient de naître à Bethléem. » Le soleil de justice se levait sans aurore au sein des plus profondes ténébres..... Ses rayons, qui rendent la santé aux tristes victimes du péché et de la mort, atteignent aujourd'hui aux extrémités de la terre.

Tout le surnaturel des siècles passés converge à lui et prépare sa venue ; tout le surnaturel des siècles subséquents procède de lui et prouve sa divine puissance. Il est lui-même le surnaturel vivant et personnifié, car il est le Fils éternel de Dieu, Dieu lui-même, intervenant dans la série des temps et opérant au milieu des siècles par son Esprit une création nouvelle parmi les hommes. Il disait de lui-même aux Juifs comme l'Eternel à Moïse : « Je suis, » et son disciple favori, St. Jean, l'identifie avec Jéhova, qui, par ses nombreuses apparitions et par l'habitation de sa gloire dans le Lieu très saint, était bien réellement venu vers son peuple élu avant de s'incarner dans le Fils de Marie.

Jésus-Christ fut, dans son ministère, précédé de peu de mois par le plus grand des prophètes. Jean Baptiste avait attiré sur les bords du Jourdain ses compatriotes, qui, tous, voulaient être lavés de leurs péchés ; mais il n'avait pas fait le moindre miracle, de l'aveu même des Juifs. Jésus-Christ, au contraire, pendant son court ministère, guérit par centaines, par milliers, par myriades, tous les malades qu'on lui présentait, éclipsant ainsi les Elie et les Elisée qui, pendant la très longue durée de leur vie, avaient à peine opéré, l'un quatre ou cinq, l'autre une douzaine de miracles.

Les miracles de Jésus-Christ ne se distinguent pas seulement par une multitude incalculable de ceux de l'ancienne alliance. Jésus-Christ les opère, non

pas au nom de Dieu, mais en son propre nom et comme un Dieu à qui Dieu à donné d'avoir la vie en lui-même [1]. Puis, venu du ciel pour sauver, il n'use de sa toute puissance que pour guérir et bénir, que pour arracher aux puissances de l'enfer leurs misérables victimes et détruire toutes les œuvres du diable [2] et du péché. Enfin ses miracles comme tous ses discours tendent non plus à imposer par des moyens violents la foi à une nation tout entière, mais à convier à la repentance, à préparer à leur régénération des individus, qui par leur réunion formeront un peuple spirituel de toute langue et de toute nation. Les miracles de Jésus-Christ sont donc à tous égards en progrès sur ceux de l'ancienne alliance et en harmonie avec les besoins intimes de l'humanité qui était mûre pour son initiation à la vie de l'Esprit.

Tous les prophètes qui avaient précédé Jésus-Christ étaient saisis plus ou moins violemment par l'Esprit de Dieu qui les faisait parler, ou voyaient l'avenir dans de symboliques visions. Jésus ne connaît ni la vision ni l'extase, et il parle à chaque instant des choses futures ou des choses du ciel avec, la même aisance que du présent ou du passé et que de la terre.

Chacune de ses paroles a un cachet indéfinissable de simplicité et de profondeur, de clarté et d'obscurité,

[1] Jean V, 26. — [2] 1 Jean, III, 8.

de naturel et d'étrangeté. Elles sont plus humaines que celles d'aucun homme, et aussi les comprend-on sous toutes les zones et dans toutes les langues. Mais, quelque accessibles qu'elles soient à notre con science et à notre esprit, nous ne pouvons en faire le tour, et elles se dérobent par un côté à notre intelligence. Elles renferment un élément infini que nous ne parvenons pas à fixer. Elles sont comme saturées d'absolu et sont tout autant divines qu'humaines.

Le Verbe fait chair, en mourant sur la croix, a accompli la promesse du paradis, les sacrifices typiques de la loi du Sinaï et les oracles des prophètes : il a consommé par son sacrifice expiatoire la réconciliation de l'humanité avec Dieu et détruit l'empire de Satan. Sa rédemption, nous l'avons dit (pag. 134), qui restaure l'ordre primitif renversé par le péché, est souverainement juste, miséricordieuse, sage, puissante et sainte.

Le Prince de la vie ne pouvait être retenu dans dans le sépulcre par la mort. Il ressuscite, et par ce premier triomphe sur la mort et son auteur, il annonce et prépare de loin la résurrection de la race entière d'Adam.

Enfin et surtout, du haut des cieux, Jésus-Christ, qui était lui-même l'Esprit vivifiant, a envoyé le jour de la Pentecôte à ses premiers disciples le Saint-Esprit qui crée au sein de l'humanité psychique et déchue une humanité rachetée et régénérée. Le dernier Adam est ainsi le père d'une postérité spirituelle

qui va s'augmentant avec les siècles, et qui se prépare pour l'ère finale où tous les croyants atteindront à la sainteté parfaite.

Par la Pentecôte, l'histoire de la rédemption se confond avec celle du développement normal de l'humanité (p. 121). L'homme qui avait jusqu'alors aspiré à Dieu sans l'atteindre, l'a trouvé. Il a reçu au moins les arrhes, les prémices de l'Esprit-Saint, et avec ces seules prémices, St. Paul, nouveau Samson, a soulevé de ses gonds le monde romain et l'a transporté dans le temple du Crucifié.

Cependant, la nation élue qui avait crucifié son Messie, est, au terme de son quatrième âge, châtiée de Dieu d'un châtiment proportionné à son crime et pour la quatrième fois asservie à l'étranger. Mais cette dernière captivité se prolonge de siècle en siècle, et l'on pourrait croire qu'elle n'aura pas de fin.

Le Saint-Esprit avait distribué entre les membres de la primitive église des dons très divers, parmi lesquels étaient ceux des miracles et de la prophétie. Ces dons extraordinaires et ordinaires, dont fut rendu participant un très grand nombre des croyants, attestent les fruits de la vie nouvelle apportée des cieux sur la terre par Jésus-Christ. Ils appartiennent à un temps de création, et, connaissant la loi du surnaturel ainsi que la succession progressive des âges de l'humanité, nous ne saurions être surpris de voir les origines de l'alliance de grâce resplendir d'un

éclat divin réellement inouï. Mais, conformément à cette même loi, cette splendeur ne devait pas tarder à se dissiper. En effet, les dons surnaturels du Saint-Esprit étaient déjà assez rares du vivant d'Origène au troisième siècle et plus rares encore deux siècles plus tard, du temps de St. Augustin.

Mais il est évident que Dieu n'a point suivi à tous égards les mêmes règles dans le gouvernement de l'Eglise que dans celui d'Israël. Elle est appelée à vivre de foi, et son mot d'ordre est : Heureux celui qui croit sans voir. Elle est le temple du Saint-Esprit, et il doit la diriger et l'éclairer intérieurement, dans le secret des cœurs et dans le silence des lieux de prières. Elle a pour fondateur la Parole même de Dieu, et nulle révélation nouvelle ne peut être ajoutée par des prophètes à celles de la Vérité incarnée. Dieu s'est manifesté en la personne du Christ aux hommes : toute théophanie subséquente n'aurait plus de sens. L'humanité chrétienne est majeure : elle est appelée à glorifier son Sauveur par son zèle et sa prudence à faire valoir les talents qu'il lui a confiés, jusqu'au jour où il reviendra pour lui faire rendre compte de sa mission. Il lui a annoncé que son retour n'aurait lieu qu'à une date très tardive[1], et s'il a promis à ses disciples « d'être toujours avec eux jusqu'à la fin du monde, » sa présence sera invisible, impalpable, toute spirituelle et intérieure L'histoire de l'Eglise ne peut donc comprendre comme celle d'Is-

[1] Math. XXV, 19.

raël une série de temps de création et de temps de repos. La marche en est plus continue, plus uniforme, et les crises qu'elle enregistre, proviennent non des miraculeuses interventions de Dieu, mais de l'invasion du royaume de Dieu par les Balaams de Pergame et les Jésabels de Thyatire[1].

Toutefois l'Eglise du Christ ne peut être moins privilégiée que le peuple de la Loi. Elle a son surnaturel propre, qui ne se prodnit pas avec bruit sur les places publiques et devant les foules, que l'histoire ne connaît pas, et dont le souvenir ne se conserve que dans d'humbles biographies. Ce sont les miracles de la grâce dont je vous disais l'autre soir quelques mots (pag. 151). Ou plutôt encore, l'Eglise elle-même, mais l'Eglise véritable, l'Eglise spirituelle, invisible, réellement sainte et une, est un miracle continuel. C'est un édifice, dont chaque pierre est une âme arrachée par la plus surnaturelle des interventions divines à la despotique servitude du péché et du mensonge ; car, messieurs, si l'incarnation du Verbe est un mystère incompréhensible, au moins est-il conforme à la *nature* d'un Dieu qui est amour, de sauver, fût-ce au prix de son sang, une race dont les souffrances fendraient le cœur des rochers mêmes; mais il est contraire à toutes les lois de notre *nature* déchue que des âmes vouées au mal se dévouent subitement au bien, que des Sauls persécuteurs et meurtriers deviennent des apôtres et des

[1] Apoc. II, 14, 20.

missionnaires, que des pourceaux d'Epicure se métamorphosent en des modèles de sainteté. Ce qui n'est pas moins surnaturel, c'est que ce temple formé d'êtres aussi mobiles et changeants que l'homme, reste d'âge en âge semblable à lui-même. Chaque génération l'élève d'une assise de pierres nouvelles semblables à celles des siècles antérieurs, et ces pierres vivantes ont toutes la même substance et la même taille, qu'elles viennent des palais des rois ou des chaumières les plus pauvres, des couvents des Franciscains ou des vallées des Vaudois, des peuples parlant le latin ou l'allemand ou le slave, des cités les plus civilisées ou des côtes glacées du Groënland. Le temps ne parvient pas non plus à ébranler et renverser cette Eglise qui, partout présente, est partout insaisissable, et qui, privée en apparence de toute consistance et de toute force, n'en survit pas moins aux empires qui s'écroulent, aux peuples qui meurent avec leurs langues et que d'autres remplacent, aux systèmes philosophiques qui passent plus rapides que l'éclair, aux périodes d'universelle tiédeur, de corruption générale et d'incrédulité déclarée. C'est dans l'intérieur de cette église qu'ont lieu sans interruption les miracles de la grâce dont l'époux parle à peine à son épouse, l'enfant à ses parents, l'ami à son plus intime ami : pécheurs qui, tels que Jacob au gué du Jaboc, luttent pendant toute la nuit avec leur Dieu dans de mortelles angoisses et sortent du combat graciés, transformés, avec un nom nouveau ; ra-

chetés qui, dans la sainte ivresse de l'Esprit, chantent leur Dieu et leur Sauveur dans des hymnes que nous associons aux psaumes inspirés de David ; martyrs qui ont été délivrés de toute crainte de la mort comme Jésus-Christ à Gethsémané, et qui expirent en voyant les cieux ouverts comme Etienne; éminents serviteurs de Dieu délivrés des plus grands dangers à leurs prières ou à celles de leurs frères réunis dans quelque chambre haute; pauvres veuves, orphelins délaissés que Dieu nourrit dans le désert de ce monde, non sans doute par des anges, mais par des messagers qui ne savent ce qu'ils font; malades qui allaient mourir et dont la vie est prolongée de plusieurs années comme celle d'Ezéchiel, ou qui trouvent auprès de leur Sauveur mis en croix la force d'être sans murmure sur une croix pendant toute une vie ; deuils consolés de consolations surhumaines qui apportent on ne sait quelle joie étrange dans les cœurs les plus déchirés; calme parfait au milieu de tous les vents déchaînés de l'impiété et naïve confiance dans le triomphe final de l'Evangile. Que l'esprit sceptique et profane du monde se moque des secrets mystères de la vie spirituelle du chrétien et n'y voie qu'hallucination et folie : le chrétien lève ses regards vers son Dieu qui du haut des cieux se rit des révoltes de ses ennemis.

J'entends ceux d'entre vous, messieurs, qui sont au courant des luttes théologiques de notre temps, opposer aux miracles des deux alliances ceux des

saints de l'Eglise catholique ainsi que ceux du jansénisme et les prophètes protestants des Cévennes. Il faudrait toute une conférence pour traiter convenablement une question aussi vaste, aussi compliquée et aussi difficile. Il est sans doute aisé de tout croire, il l'est plus encore de tout nier; mais je ne sais si dans notre temps il est réellement possible de se placer au-dessus des partis extrêmes. Les faits ne sont pas constatés. Personne n'a fait la critique des sources où Goerrès a puisé les récits, tous plus étranges les uns que les autres, qu'il a groupés dans les cinq énormes volumes de sa *Mystique chrétienne*. Je me refuse donc à entrer dans la discussion approfondie de la question, et je ne me permettrai que les trois réflexions suivantes.

De tous les dons extraordinaires du Saint-Esprit, le seul que les Corinthiens auraient dû rechercher avec ardeur [1], c'est celui de prophétie. Or, messieurs, de tous les catholiques, les hussites et les protestants qui ont prétendu au titre de prophètes, il n'en est aucun dont les prédictions n'aient été démenties par l'événement. Je vous fais juges de ce que peuvent valoir les autres dons miraculeux dont les Eglises pourraient être tentées de se glorifier.

J'excepte celui de guérison. Il n'était pas entièrement éteint au temps de St. Augustin, et il a pu se conserver, sporadique et fort rare, dans les Eglises jusqu'à nos jours.

[1] 1 Cor. XIV, 39, 19.

Enfin, les nations en entrant dans l'Eglise sont restées païennes, et ont apporté avec elles toutes leurs mauvaises pratiques de divination et de nécromancie. Mais toutes païennes qu'elles sont, elles subissent l'influence de la vie spirituelle de la foi chrétienne, qui agit avec une puissance extraordinaire sur les facultés religieuses de l'âme naturelle. Elle a dû les exalter tout particulièrement dans la réclusion et le silence des cloîtres. Du mélange de la vie spirituelle et de la vie terrestre et charnelle, de la foi et de la superstition, ou de la sainte vision et des folles hallucinations est né tout un monde de prodiges religieux qui ont remplacé les prodiges physiques de l'antiquité païenne et qui, pour être plus merveilleux, ne sont pas de meilleur aloi. Il me serait facile de vous présenter ici une seconde liste de phénomènes bizarres, pris dans toutes les Eglises. Elle suffirait certainement pour vous convaincre qu'il n'y a pas de comparaison sérieuse à établir entre le soi-disant surnaturel ecclésiastique et le surnaturel biblique. Les miracles tout spirituels de la grâce sont la seule vraie gloire de l'Eglise invisible, seule sainte et seule pure.

d) L'AVENIR.

L'Eglise marche à la rencontre des temps mauvais, prédits par Jésus-Christ et les apôtres, où l'impiété prévaudra de nouveau et la foi disparaîtra de la terre. Une persécution, d'une violence inouïe, inondera du

sang le plus pur les terres latines ; mais le règne de l'antichrist sera de courte durée, et quand l'heure de minuit sonnera pour la seconde fois après deux mille ans, le signe du Fils de l'homme apparaîtra dans le ciel, annonçant la fin de notre monde et le commencement d'un monde nouveau.

Alors le Christ fondera enfin sa monarchie universelle sur les ruines de tous les pouvoirs persécuteurs et de toutes les incrédulités. Sous son sceptre vivront en paix toutes les nations, et l'humanité accomplira ainsi la quatrième période de son développement, qui est celle de son unité développée et organique. (Pag. 209.) La nation juive, rétablie dans son pays, formera le cœur de l'Eglise, comblant de bénédictions spirituelles tous les peuples et démontrant ainsi la réalité de son élection. (Pag. 224.) La justice règnera sur la terre entière. Les prières seront exaucées avant même d'être achevées [1]. Une Pentecôte universelle créera une multitude de prophètes. Peut-être même la puissance de commander par la seule parole à la nature sera-t-elle le signe distinctif de tous les croyants d'élite. Enfin, la puissance du péché sera affaiblie par l'Evangile à ce point que « celui qui mourra centenaire, mourra jeune. »

Toutefois ce ne sera point encore la fin. L'incrédulité tentera une dernière révolte. La terre, consu-

[1] Ps. LXV, 24 ; Comp. XXX 19 ; Jér. XXIX, 12.

mée par le feu, renaîtra purifiée de toute souillure. Tous les trépassés ressusciteront et la mort ne sera plus. Le Christ resplendira aux yeux de tous les rachetés. Les païens achèveront leur guérison au moyen des feuilles de l'arbre de vie. Dieu deviendra et sera tout en tous, et l'Esprit saint, éternelle synthèse du Père et du Fils, consommera les rachetés dans la sainteté et la félicité en les unissant substantiellement à Dieu.

Ainsi, messieurs, la résurrection de Jésus-Christ que nos libres-penseurs ne veulent pas admettre, se vérifiera par celle des libres-penseurs eux-mêmes. Ainsi la théophanie, qui dans les récits de l'Ancien Testament étonne les plus croyants d'entre nous, sera un jour permanente. Ainsi la prophétie, qui semble n'avoir été que le privilége de quelques âmes d'élite, sera l'état habituel de tous les rachetés. Ce que nous appelons le surnaturel, aboutit donc à un ordre de choses où il deviendra l'éternelle nature. C'est là le dernier mot de l'apologie chrétienne en face du déisme qui juge d'après le présent seul, oublie les âges reculés de la création et ignore les mystères de l'avenir.

Je ne sais trop quelle confiance le déisme a dans la bonté de sa cause et dans la faiblesse de la nôtre. Je ne nie point que l'esprit du siècle ne nous soit contraire, et je vous disais tout à l'heure, d'après la prophétie, que notre Europe va rentrer pour la se-

conde fois dans une de ces nuits profondes où il n'y a plus de foi. Mais que le déisme de droite qui veut bien encore faire à Jésus-Christ l'honneur de parler de lui dans nos chaires, et que le déisme de gauche qui le chasse sans fausse honte, ne se fassent pas de vaines illusions : ils ne vivent que de nous et, en tuant notre foi, ils signent leur propre arrêt de mort. Car ils abattent le chêne, dont ils ne sont que le gui parasite.

Il nous est d'ailleurs très aisé de tirer leur horoscope. Il nous suffit de consulter les annales de la philosophie.

Le déisme a fait son apparition dans le monde, au déclin de la Grèce, avec Aristote, et Aristote a été suivi de très près du panthéiste athée, Zénon, et de l'athée matérialiste, Epicure.

Dans notre Occident, les catholiques de France ont vu se succéder le spiritualiste Descartes, le panthéiste athée Spinoza et les athées matérialistes Helvétius et consorts.

Chez les protestants, le déisme de Rousseau et de Kant a abouti au panthéisme athée de Fichte et de Hegel, qui a fait place à l'athéisme matérialiste de Feuerbach et de Vogt.

Le déisme actuel n'a certainement pas plus de vie et de force que ses prédécesseurs, et déjà il est vaincu en France par le panthéisme athée de MM. Taine et Renan et par l'athéisme matérialiste et l'école positiviste de Comte.

Sous toutes ses formes le déisme moderne n'est qu'une des vagues qui surgissent sur le fleuve des erreurs humaines et qui passent les unes après les autres au pied du rocher de l'Evangile.

Je connais, Messieurs, la force de la vérité qui est en Jésus-Christ; mais je connais mieux encore mon impuissance à la faire valoir. Aussi pourrais-je craindre d'en avoir compromis auprès de vous la cause, si je n'étais rassuré par la bienveillante attention que vous m'avez accordée jusqu'à la fin.

Je ne saurais vous quitter sans demander à Dieu de nouveau qu'il veuille bénir ces entretiens pour l'un ou l'autre d'entre vous. Dans un siècle d'incrédulité comme le nôtre, il est difficile de saisir la vérité, difficile même, quand on l'a saisie, de ne pas la lâcher... Pour moi, je crois avoir trouvé en Jésus-Christ, avec le pardon et la joie du pardon, la clef de tous les problèmes de la philosophie et de l'histoire, et j'espère qu'il me sera donné de répéter à mon dernier soupir ce que je dis à cette heure: « Je sais en qui j'ai cru. »

DEUXIÈME PARTIE

OU LE DIEU MATIÈRE

OU LE DIEU ESPRIT

PREMIÈRE CONFÉRENCE

LE MATÉRIALISME[1]

Messieurs,

Le matérialisme, dont je me propose de faire avec vous l'examen, est un certain système de philosophie d'une extrême simplicité et d'une non moins grande clarté. Pour méthode : pas d'autres vérités que celles qui se constatent par les sens et l'observation. Pour résultat : il n'existe que la matière et ses forces. Par

[1] J'étais à peine de retour de Genève après mes conférences sur le déisme, que je reçus de la mission intérieure de Neuchâtel, l'invitation de me rendre au val de Saint-Imier où l'on professait dans des conférences publiques le matérialisme le moins déguisé. Je m'y rendis les premiers jours d'avril avec le travail que je publie ici, mais que je réduisis aux limites d'une seule leçon. — En rédigeant mes notes, j'ai évité autant que possible de reproduire ici les arguments que j'avais déjà développés dans

conséquent, point de substance spirituelle: ni de Dieu dans l'univers, ni d'âme chez l'homme et l'animal, ni de principe vital dans la plante. Point d'âme, et rien que le cerveau sécrétant la pensée comme le foie la bile. Point d'âme, donc point de liberté, de responsabilité, de mérite et de démérite, de vertu ni de vice, de récompense ni de châtiments. Point d'âme, donc point de vie avenir, de paradis ni d'enfer. Pour hypothèses ou dogmes : une matière primordiale et éternelle qui, en vertu d'un certain instinct de créer ou par un certain ressort et une certaine force d'évolution, pendant un nombre indéfini de siècles, fait sortir des minéraux les plantes, des plantes les animaux et des animaux l'homme.

Le matérialisme date, en France, de d'Holbach et de Lamettrie, au siècle dernier ; en Allemagne, du hégélien Feuerbach, qui a pour disciples MM. Vogt, Moleschott et Büchner. Il n'est point d'ailleurs la seule forme que revêt l'athéisme. Il y a l'athéisme panthéiste[1], qui admet deux substances, l'une maté-

L'homme et le singe. J'ai d'ailleurs mis à profit, pour étudier le matérialisme, les écrits bien connus de MM. Vogt et Büchner ; pour le combattre, ceux d'A. Wagner (*Naturwissenschaft und Bibel*, 1855), de Fabri (*Briefe gegen den Materialismus* 1856), Haffner (*Der Materialismus in der Culturgeschichte* 1865), Caro (*Le matérialisme et la science*), P. Janet (*Le matérialisme contemporain* 1864, et *Le cerveau et la pensée* 1867), surtout Flammarion (*Dieu dans la nature* 1867).

[1] J. Simon, *La religion naturelle* ; « Le panthéisme n'est que la forme savante de l'athéisme. » Idem, p. XXVII.

rielle, l'autre spirituelle, mais qui n'en nie pas moins l'existence d'un Dieu vivant et personnel, l'immortalité de l'âme et la liberté. Il y a encore le positivisme d'Aug. Comte qui interdit à l'homme de s'enquérir des choses invisibles, et pour qui l'âme et Dieu, s'ils existent, sont comme n'existant pas. Mais le matérialisme est aujourd'hui la forme régnante de l'athéisme, et nous l'avons choisi pour unique objet de nos présentes études.

A l'opposite du matérialisme et de tous les athéismes possibles sont la religion chrétienne et le déisme qui proclament le Dieu personnel, l'âme immortelle, la morale du devoir et la justice rémunératrice.

A gauche on dit : L'homme n'est que chair dans un monde qui n'est que matière.

A droite : L'homme est esprit et chair dans la création de Dieu, et il n'est vrai homme que si l'esprit commande à la chair et obéit à Dieu.

Entre ces systèmes contradictoires est le monde.

Le monde est par ses mœurs excessivement matériel. Il est plongé dans un amour déréglé des choses visibles et terrestres, dominé par « l'affection de la chair » selon le langage de St. Paul, selon celui de St. Jean par « les convoitises de la chair, » par « celles des yeux » et par « l'orgueil de la vie. » « La loi qui est dans nos membres, » est toujours plus

forte que celle de la conscience et de l'esprit qui lui fait une vaine opposition. On devrait donc s'attendre à voir le monde acclamer avec des transports de joie le matérialisme, qui est l'Evangile de la chair et du péché.

Mais il n'en est rien. La protestation de l'esprit toujours vaincu, contre la chair toujours victorieuse, est si puissante que l'homme au sein de sa vie toute matérielle ne peut étouffer les remords de sa conscience et la crainte de la justice divine. Les âmes assez endurcies pour n'éprouver ni cette crainte ni ces remords produisent même sur les masses une impression d'effroi : on les tient pour des monstres.

C'est ainsi que, sollicitée en sens contraire par la foi et par le matérialisme, l'humanité tout entière, en dépit de son matérialisme pratique et pour son propre tourment, professe croire en un Dieu qui l'épouvante, et en la conscience qui ne lui laisse pas un instant de paix. Mais d'instinct l'homme sent confusément que, la conscience et la foi supprimées, il est en train de devenir une brute.

Cet instinct et ce choix suffiraient pour démontrer que la foi est vérité et le matérialisme mensonge.

Cependant il est dans le cours des siècles des temps où le matérialisme pratique acquiert une telle intensité qu'il prête une oreille favorable au mensonge de l'athéisme. Ces temps-là sont heureusement très rares, mais ils n'en sont que plus sinistres. Nous som-

mes entrés depuis vingt ans dans une époque semblable. J'en appelle aux souvenirs de ceux d'entre vous, messieurs, qui sont nés comme moi vers les commencements du siècle. Ce qui passionnait les esprits dans notre jeunesse, c'étaient les grands intérêts du monde intellectuel et politique; c'étaient les luttes de principes entre les libéraux et les conservateurs, entre les classiques et les romantiques, entre les sensualistes de l'école de Condillac et les spiritualistes de l'école écossaise. Mais déjà vers 1830 surgit l'athéisme des saints simoniens, qui ouvrit la carrière à celui de tous les autres socialistes, leurs successeurs, et au positivisme d'Aug. Comte. Puis, à dater de 1848 le niveau de l'esprit public a sensiblement baissé; les nobles partis politiques qui combattaient pour des idées, font de plus en plus place à des factions que mènent quelques ambitieux; la gloire littéraire est assurée aux romanciers les plus immoraux, aux philosophes les plus incrédules, et la poursuite des richesses est devenue la grande passion de la présente génération. Les évêques français s'épouvantent de ce paganisme qui déborde sur la société actuelle, de ces autels qu'on relève dans le fond des cœurs à Vénus et Mammon. Dans notre Suisse romande elle-même, M. Urbain Olivier tient un langage tout pareil:

« A Arpel la plupart des gens continuent à vivre comme s'il n'y avait rien après l'existence terrestre. On pourrait croire que beaucoup d'entr'eux n'ont

pas d'âme, mais seulement un corps dont ils doivent satisfaire tous les instincts. Au reste, hélas ! c'est la tendance universelle de notre époque. Un irrésistible courant pousse les hommes vers la matière. On ne vit qu'une fois, disent ceux qui se considèrent comme les plus intelligents. »

Dans des temps comme les nôtres le matérialisme scientifique sort de sa ténébreuse retraite où il avait sommeillé pendant de longs siècles, oublié de tous, et étend au loin ses ravages dans la société humaine. Il a pour sapeur le déisme, qui abat devant lui les fortes croyances, mais dont il récompense bientôt les services en le jetant à terre et lui passant sur le corps. Il reste ainsi seul maître du champ de bataille. Toutefois il ne tarde pas à y périr à son tour; car IL EST LA GRANGRÈNE QUI RÉVÈLE LA POURRITURE INTÉRIEURE DU CORPS SOCIAL. L'histoire entière de l'humanité le démontre à mon sens avec la dernière évidence, et c'est là la conviction que j'espère vous faire partager dans notre prochain entretien. Mais avant d'ouvrir les annales des nations, nous voulons ce soir soumettre directement les thèses et les hypothèses du matérialisme à l'examen de la raison.

---

§ 1. La méthode[1].

« Il n'y a de vraiment réel que ce qui est l'objet des sens, que le sensible. Aussi le vrai, le réel, le sensible sont un. Il n'y a d'évident que le sensible; le doute et les disputes ne cessent qu'au point où le sensible commence. » FEUERBACH.

« Toute proposition non démontrée expérimentalement ne mérite que le dédain. »

Le bon sens trouve cette méthode admirable. N'est-il pas évident que rien n'est certain que ce qui se voit, et que l'invisible, l'impalpable ou n'existe pas ou ne se peut connaître?

Mais défiez-vous, messieurs, des apparences et ne confondez pas le grossier et aveugle bon sens avec le sens commun. Celui-ci se refuse à juger ce qu'il ne connaît pas, et s'adresse à la raison qui examine, observe, réfléchit et qui ne prononce son verdict qu'avec modestie. Le bon sens au contraire est un étourneau qui décide de tout sur la première vue et tranche du profond penseur. « Que peut-il exister par delà les sens? rien, rien; tenons-nous en à ce que nous voyons. Laissons aux philosophes leurs abstractions et leurs rêveries où l'on ne comprend rien. L'âme

[1] Voyez l'ouvrage de M. Caro cité plus haut.

naît, grandit et meurt avec le corps : rien de plus clair. On la dit immortelle : qui est revenu de l'autre monde pour nous l'apprendre! La religion est une invention des prêtres et une antiquaille. Le christianisme est absurde. La Trinité? mais trois ne font pas un, et un ne fait pas trois. La rédemption? ce Dieu-là est une Moloc. Les miracles? il ne s'en fait pas aujourd'hui, donc il ne s'en est jamais fait. » — Mais le bon sens avait jusques à Copernic affirmé que la terre est immobile, et jugé l'opinion contraire indigne d'un instant d'examen!

Oh! que la sainte science de l'astronomie a rendu à l'homme d'inapréciables services! C'est elle seule qui, en le plaçant en face des espaces et des temps indéfinis, lui fait entrevoir la vraie grandeur de Dieu, et admettre la pleine réalité de ce que la raison ne peut comprendre. Mais c'est elle surtout qui par le système solaire réduit au silence le présomptueux bon sens. Elle le flagelle sur les épaules, elle le soufflette sur les deux joues. Elle lui prouve que ses yeux l'ont trompé, que les apparences l'ont mené perdre, que le système qu'il s'était construit avec ses cycles et ses épicycles, avec ses mobiles et ses cieux cristalins, n'est qu'une vaine chimère, et qu'il faut, pour saisir la vérité, lâcher l'ombre des apparences et affronter l'absurde. En sortant de l'école de l'astronomie, le bon sens ne sera plus tenté de traiter l'évangile de folie, les mystères chrétiens de rêveries, les miracles de fables, la religion de duperie, l'immorta-

lité de chimère et la méthode expérimentale de source unique de la vérité. Il aura enfin appris à ne plus se repaître du brou des noix et à briser les coquilles pour se nourrir des grumeaux.

La méthode expérimentale est assurément la seule bonne pour l'étude du monde physique. En employant avec impartialité cette méthode, les naturalistes constatent qu'elle suppose l'hypothèse, et que l'hypothèse suppose à son tour chez l'homme une intelligence spontanée, vigoureuse, riche par elle-même d'idées générales, auxquelles correspond exactement le monde extérieur. Ils notent en outre les indices qui s'offrent à eux d'un plan de l'univers, d'une finalité reconnaissable surtout chez les êtres organiques, d'une idée directrice de l'évolution vitale, de « causes sourdes, » retentissement confus d'une activité créatrice. Mais ils ne franchissent pas les limites du monde physique et laissent à d'autres le soin d'explorer à l'aide de méthodes différentes de la leur le monde supersensible. On ne peut les dire ni spiritualistes et croyants, ni matérialistes et athées. Ils se bornent à fonder et développer les sciences positives.

Les matérialistes au contraire ont la prétention de trancher avec leur méthode d'expérimentation toutes les questions de la métaphysique. Qu'ils dédaignent les vérités qui ne se peuvent démontrer par les sens : c'est leur affaire. Mais qu'ils prétendent que les choses spirituelles, si elles existent, doivent se connaître

par les sens, c'est absurde, et qu'ils affirment qu'elles n'existent pas parce que les sens ne les leur font pas voir, ouir, flairer, toucher et goûter, c'est une insulte au sens commun. Et de quelle légèreté ne font-ils pas preuve en niant sans autre examen toute la psychologie ! Nous croyons avoir par notre esprit la conscience de nous-mêmes et le souvenir de notre vie entière ? Erreur, il n'existe en nous ni esprit ni sens intime ou psychologique. Nous croyons trouver dans notre conscience et dans notre raison certaines idées absolues du bien, du vrai, du beau ? Erreur, il n'y a en nous pas d'autres idées que des sensations transformées. Nous croyons avec Platon sentir en nous des aspirations vers l'infini, avec tous les hommes éprouver un pressant besoin de Dieu ? Erreur et démence ! hallucination d'un cerveau ramolli ! En nous tout est chair, hors de nous tout est matière, et entre cette matière et la chair de notre cerveau les cinq sens sont les ponts par où toutes nos idées nous arrivent. Mais prend-on au moins la peine de discuter les méthodes spiritualistes, et d'en démontrer l'impossibité ? On s'en garde bien ; la tâche serait par trop difficile. On affirme et tout est dit. A ce taux-là j'affirme que rien n'existe que ce que mes yeux me montrent, et je nie l'ouïe, les sons, l'acoustique, la musique, la parole, l'éloquence, la poésie. Cela serait stupide ; mais ce ne l'est pas moins que de nier le sens intime, le sens moral, la raison et la foi.

Ce qui fait la force de l'école de Feuerbach, c'est

son audace. La hardiesse plaît aux foules et elles ne distinguent pas de la présomption insolente la profonde conviction. Cette école se dit être la science incarnée, et elle est une poignée de naturalistes qui, violant toutes les règles de leur propre méthode, ont inventé la plus arbitraire de toutes les philosophies spéculatives et la plus romanesque de toutes les dogmatiques. C'est ce que nous allons vous prouver en commençant par leur dogme de l'éternité de la matière.

§ 2. L'éternité de la matière et la négation de Dieu.

« La matière est éternelle. »

Qu'en savez-vous, vous qui n'avez que du dédain pour toute proposition qui ne se peut démontrer par voie d'expérimentation ? La matière actuelle a-t-elle pris une voix pour vous révéler son origine ? Ou quelqu'un des vôtres est-il éternel pour vous rapporter ce qui existe ou n'existe pas de toute éternité ? Il vous plaît de croire que la matière n'a pas été créée. Mais que nous importent vos imaginations ? Il nous plaît à nous de croire que Dieu a créé toutes choses, et nous pouvons l'affirmer sans nous contredire, parce que nous admettons d'autres sources de vérités que les sens.

Vous affirmez que les forces sont inhérentes à la matière.

« La force n'est pas un Dieu donnant l'impulsion ; elle n'est pas un être séparé de la substance matérielle des choses. C'est la propriété inséparable de la matière, qui lui est inhérente de toute éternité. » MOLESCHOTT.

« La matière n'est pas un véhicule auquel, en guise de chevaux, on mettrait et on ôterait alternativement les forces. Les propriétés sont de toute éternité inaliénables, intransmissibles. » DU BOIS-REYMOND.

Qu'il n'y ait maintenant pas de matière sans forces ni de forces sans matière, c'est ce que personne ne songe à nier. Mais pour affirmer qu'il en est ainsi de toute éternité, il faut au moins démontrer que la matière ne se peut concevoir sans la force. Qu'est-ce donc, suivant vous, que la matière ? M. Buchner la dit divisible à l'infini, mais il ne tente pas même de la définir. Or, si elle est pour lui une x, comment peut-il affirmer que cette x ne peut exister sans les forces. Nous, opposant l'esprit et la matière, nous disons que l'esprit est une substance simple, consciente d'elle-même, vivante et toujours active, et la matière une substance étendue, inconsciente, composée, impénétrable, inerte. D'où nous concluons que toute matière reçoit de l'esprit sa première impulsion, et, comme notre raison ne peut supporter le dualisme

et ramène nécessairement toutes choses à un principe unique, nous ajoutons que le principe unique ne peut être que l'esprit, l'esprit seul étant activité et cause.

Quant aux forces, nous prétendons que les lois qui les régissent et sans lesquels on ne peut les concevoir, n'ont en aucune manière le caractère de nécessité que vous leur prêtez gratuitement, et quelles supposent au contraire le libre choix d'une intelligence. Ainsi les corps gravitent ou s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré des distances. Nous ne concevons sans doute pas qu'il puisse en être autrement ; mais si leur action était en raison directe de l'éloignement et en raison inverse de la masse, elle nous semblerait tout aussi naturelle et nécessaire. Il y a plus : les astronomes ont calculé quelles auraient été pour notre système solaire les conséquences d'une force attractive qui aurait agi en raison inverse de la distance simple ou en raison inverse du cube des distances, et ils ont trouvé que le système aurait péri dans la seconde hypothèse, et qu'il aurait pu subsister dans l'autre, mais que la stabilité en est mieux assurée par la loi actuelle. Or, comme vous ne pourriez pas attribuer à votre matière primitive l'intelligence et le libre choix sans la faire esprit et Dieu, vous ne sauriez expliquer par elle ni les lois ni les forces de la nature, et vous devriez logiquement confesser l'existence d'une sagesse créatrice.

A l'existence de Dieu vous opposez :

L'invariabilité des lois physiques. Elle atteste l'immuable sagesse de notre Dieu.

Les imperfections, les irrégularités, les accidents de la nature. Mais pour juger sainement d'un chef-d'œuvre, il faut le connaître dans son ensemble, et que savons-nous de l'univers ? Il faut avoir une intelligence semblable à celle de l'artiste, et Dieu n'est-il pas l'infini ?

Les animaux carnivores et féroces, nuisibles ou vénimeux. Ils sont aussi parfaits de structure qu'aucun autre, et qui sait les liens qui rattachent notre terre à l'histoire universelle du mal et du péché ?

Les fléaux de la nature. Dieu ne les a-t-il pas prédestinés en vue de notre race déchue et pervertie ?

Les monstres. Dans le monde de la nécessité comme dans celui de la liberté, Dieu laisse un jeu très grand aux causes secondes.

Les insectes parasites et les vers intestinaux. Nul n'a cherché encore à déterminer les limites de la force créatrice communiquée de Dieu à la terre d'après la Genèse [1].

A notre tour nous attaquons les matérialistes qui nient la sagesse créatrice de Dieu, et notre argumentation se résume en un mot : le calcul que présupposent toutes les choses et les êtres visibles.

[1] Voy. mon *Histoire de la terre d'après la Bible et géologie*, 1856, pag. 76 et suiv. Flammarion pag. 198.

Platon l'a dit : « Dieu est géomètre dans toutes ses œuvres. »

« Dieu a tout fait avec poids, nombre et mesure, » lit-on dans l'*Ecclésiastique*.

« Il n'y a pas de nature, tout est art, et l'art annonce l'ouvrier. » Parole hardie et sublime qui est de Voltaire, qui a dit en vers :

> L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
> Que cette horloge existe et n'a pas d'horloger.

« Il y a de la métaphysique, de la géométrie, de la morale partout, » a dit le plus grand génie des temps modernes, Leibnitz.

Linné : « Toutes les choses créées portent le témoignage de la sagesse et de la puissance divine[1]. »

Et pour qu'on ne croie pas que cette foi en un Dieu créateur disparaisse avec les progrès plus récents des sciences physiques, citons J. Herschell :

« Plus le champ de la science s'élargit, plus les démonstrations de l'existence éternelle d'une intelligence créatrice et toute puissante deviennent nombreuses et irrécusables. Géologues, mathématiciens, astronomes, naturalistes, tous ont apporté leur pierre à ce grand temple de la science, temple élevé à Dieu lui-même. »

Tout est art et calcul dans le système solaire que Laplace a décrit dans son livre de la *Mécanique cé-*

[1] Voy. le passage complet, qui est admirable, dans Flammarion pag. 76.

leste, et les quatre grands génies qui ont fondé l'astronomie, adoraient le Créateur des mondes[1].

Tout est art et calcul dans les lois qui régissent les forces physiques, dans celles des combinaisons des corps, dans leur cristallisation, dans les tons de la gamme et les accords musicaux, dans les couleurs. « J'ai vu dans toutes les forces de la matière les instruments de la Divinité, » disait Humphred Davy : « le vrai chimiste voit Dieu dans toutes les forces multiples du monde extérieur. »

Tout est art et calcul dans l'économie physique de notre planète : « Après la constatation si évidente de l'ordre qui y préside, on pourrait aussi bien admettre que les rouages et les ressorts d'une montre ont été construits et assemblés par le hasard, que de donner à ce même hasard une direction dans les phénomènes de la nature. Tout obéit à des lois conformes au but suprême si clairement indiqué par le Créateur qui a voulu faire de la terre une habitation pour l'homme. » Ainsi s'exprime le commandant Maury, celui qui a découvert les lois des courants aériens et maritimes.

Tout est art et calcul chez l'être vivant et organisé. Voici l'œil dont la structure excite l'étonnement de chacun par les plus ingénieuses inventions et par la finesse inouïe de l'exécution. Le poëte matérialiste

[1] Voy. les citations recueillies dans mon *Histoire de l'astronomie dans ses rapports avec la religion*. 1865. Pag. 57 et 58 ; 83 à 92.

de Rome, Lucrèce, avait déjà prétendu que les organes du corps s'étaient faits tout seuls. Savez-vous ce que pensait de lui Voltaire ? « En philosophie, Lucrèce me paraît, je l'avoue, fort au-dessous d'un portier de collége et d'un bedeau de paroisse. Affirmer que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, n'est-ce pas là la plus énorme des absurdités, la plus révoltante folie qui soit jamais tombée dans l'esprit humain ? Tout douteur que je suis, cette démence me paraît évidente, et je le dis[1]. » Le grand géomètre Euler disait pareillement de ceux qui croient que l'œil est formé au hasard : « Il est inutile de s'engager dans une dispute avec ces gens-là ; ils demeurent inébranlables dans leurs sentiments et nient les vérités les plus respectables. Leurs prétentions à l'égard des yeux sont aussi absurdes qu'injustes[2]. » Mais si l'art de chaque organe annonce l'artiste, que dirons-nous de l'art avec lequel tous les organes sont situés en leur lieu et mis en rapport mutuel, unis sans confusion, séparés sans isolement, pondérés et animés par le même principe de vie ? Que dirons-nous de ce *tourbillon vital* qui renouvelle constamment, en trente jours dit-on, la très grande partie de la substance de notre corps, et qui respecte scrupuleusement notre individualité, si bien que notre corps, qui se voit et se touche, s'écoule comme un fleuve, et que notre âme,

[1] *Dict. phil.* Dieu. — Flammarion, id. pag. 431. — [2] Flammarion, *id.* pag. 417.

qui ne se touche ni se voit, est seule constante, forte, et inaltérable ? Et cependant que sont toutes ces inventions de la divine sagesse au prix du germe et de l'œuf ! Dans ce gland est un chêne, cet œuf contient un aigle! L'aigle et le chêne sont là tout entiers, mais invisibles, mais en puissance, mais en espérance, mais en idée, et l'idée impalpable qui est et n'est pas, devient, sans jamais faillir, un certain être vivant ! Et l'être vivant produira à son tour un œuf, un gland, et par la série des générations l'espèce se maintiendra de siècle en siècle sans varier !

Tout est art et calcul dans le système de la nature, dont les trois règnes forment comme un immense édifice où chaque espèce occupe sa place bien déterminée.

Tout est art et calcul dans la progressive histoire des faunes et des flores qui se sont succédé à la surface de la terre depuis les origines de la vie organique jusqu'à l'homme, et M. Agassiz ne peut assez insister sur l'action créatrice de la Divinité.

A tous ces savants spiritualistes ou chrétiens, je devrais ajouter les deux illustres médecins Boërhave et Haller (Haller qui a pris la plume pour défendre la révélation contre Voltaire, Rousseau et les encyclopédistes), le grand Cuvier, Biot, Faraday, Brewster et vingt autres.

Or, messieurs, quand tous ces géants de la science chantent ainsi en un chœur perpétuel les louanges du Créateur, quels seraient « les portiers de collége

et bedeaux de paroisse » qui se permettraient de les siffler?

Les matérialistes, ne pouvant nier les faits et s'inscrire en faux contre l'évidence, sont dans un assez grand embarras. Les uns font une guerre à mort au but, à la cause finale. « Plus on a pris l'habitude de combattre les idées de finalité, plus il faut craindre les tentatives qu'on fait sourdement pour introduire dans la science l'idée d'une finalité afin d'éclairer les phénomènes de la nature. » D'autres, comme Moleschott, déclarent « n'être pas assez téméraires ou assez aveugles pour dénier un dessein et un but[1]. » Mais le but n'est pour cette école que le terme auquel aboutissent aveuglément les causes efficientes, comme la loi n'est que le résultat du monde qu'elle éclaire après coup[2] ; et le progrès dans l'histoire de la nature est le résultat d'un certain instinct de créer inhérent à la matière (d'après M. Buchner), ou d'un ressort (d'après M. Renan) qui la pousserait en avant[3].

Mais ne nous payons pas de mots et de métaphores, et puisque nous avons à faire à des savants qui ont un profond dédain pour toute vérité qui n'est pas expérimentalement démontrable, prions-les de fonder leurs assertions et leurs dogmes sur des faits.

Un ressort suppose une machine et il ne s'y pose

[1] P. Janet. *Le matérialisme contemporain*, pag. 132. — [2] Moleschott dans Flammarion, pag. 66. — [3] Flammarion. pag. 435.

pas soi-même. Quelle main donc a posé dans la matière primordiale, qui n'était pas une machine, le ressort de son évolution? Pareillement l'instinct suppose nécessairement le système nerveux de l'animal, et comment prétendre que cette matière-là était un animal? Parlera-t-on d'une force spontanée de production? Mais le propre de la force est la constance, et la matière produit après d'immenses périodes des êtres toujours nouveaux. Comparera-t-on cette force de production à la force vitale qui détermine le développement de l'œuf? Mais ici il y a un germe, et là il n'y a qu'une matière homogène, à moins toutefois qu'on ne veuille emprunter aux vieilles cosmogonies l'œuf du monde. Ici sort du germe un être dont l'espèce est parfaitement limitée; là sort on ne sait d'où le minéral, d'où sort le végétal, d'où sort l'animal, d'où sort l'homme, d'où ne sort plus rien. Ici une force qui a pour but la continuité et la fixité de l'espèce; là une force qui aurait pour but de faire de toutes les espèces organiques les variétés d'un être unique; ici une barrière et un principe d'ordre, là une source de confusion et de désordre.

S'ils avaient été des Grecs ou des Romains, nos matérialistes auraient eu la ressource de supposer que le monde actuel n'avait point eu de commencement ni d'histoire, et avait été de toute éternité régi par les lois actuelles. C'est l'hypothèse que l'allemand Czolbe a tenté de renouveler dans son *Exposition du sensualisme*. Mais la géologie, qui confirme

la Genèse, rend tout essai semblable impossible.

Nos matérialistes auraient eu aussi la ressource dans l'antiquité d'imaginer que les atomes, s'accrochant au hasard, avaient donné naissance à des milliers de monstres qui n'avaient pu vivre, et à quelques espèces correctes qui seules se seraient propagées. Mais la géologie n'a nulle part retrouvé de telles ébauches d'animaux et de plantes, et la science a ainsi banni le hasard de l'histoire de la terre.

Les panthéistes modernes, de leur côté, ont la ressource de placer dans leur matière un esprit inconscient, une intelligence infinie, une sorte de Dieu aveugle, qui lui donne le branle et la mène jusqu'à l'homme.

Mais nos matérialistes doivent se tirer d'affaire avec leur seule matière, et aussi ne s'en tirent-ils pas.

En effet, tout n'est pour eux que forces mécaniques, et ils font même des êtres vivants de simples machines. Or toutes les machines dont on constate l'origine par la méthode, seule valable, de l'expérience, sont, comme nos montres, l'œuvre d'un artiste, et nous, fidèles à la méthode de nos adversaires, nous disons que les machines de la nature qui dérobent à nos recherches leurs premiers commencements, doivent être, elles aussi, l'œuvre d'un artiste, du plus habile et plus ancien de tous, de Dieu. Ainsi les unes comme les autres supposent, selon nous, une intelligence qui en avait conçu distinctement l'idée avant de la mettre à exécution.

Ici, messieurs, permettez-moi de vous raconter la conversation suivante entre deux professeurs, l'un disciple de Feuerbach, l'autre grand admirateur de Platon, qui se trouvaient accidentellement dans le même salon.

Le premier exposait avec feu son système, quand l'autre, s'approchant, lui dit :

— Vous prétendez donc que la matière pense ?

— Je prétends que le cerveau sécrète la pensée comme le foie la bile, les reins...

— Laissez, je vous prie, la fin de votre phrase qui n'est que trop célèbre au-delà du Rhin. Mais permettez-moi une objection. L'effet doit être de même nature que la cause. Je conçois une cause matérielle, le foie produisant la bile ; je ne puis concevoir la pensée qui est spirituelle, engendrée par le cerveau.

— Vos vieux préjugés vous crèvent les yeux ; le spirituel est un mot vide de sens, et le cerveau qui est le plus parfait de nos organes, sécrète la moins matérielle de toutes les substances.

— Vous affirmez ainsi qu'un cerveau seul peut penser, et qu'il ne saurait exister une pensée qui n'ait été produite par un cerveau.

— Tout autant vaudrait dire que le foie peut ne pas donner de la bile, et qu'il existe une espèce de bile qui ne procéderait pas du foie.

— Mais voyez cependant cette montre avec tous ses rouages, qui supposent tant de réflexions, de calculs, de combinaisons ?

— Une montre est la réalisation d'une idée sécrètée par le cerveau de l'horloger.

— Vous ne reculez devant aucune conséquence de votre système. Il va sans dire que, niant la présence d'une âme dans l'homme, vous n'admettez pas l'existence dans le monde d'un Dieu vivant et spirituel.

— Tout n'est que matière et forces.

— Quand par une nuit sereine, je contemple cette multitude infinie de soleils qui brillent, chacun à son rang, dans la voûte azurée, les sentiments d'adoration que je ressens pour l'Etre infini qui, d'un mot, a tiré du néant l'univers, ne sont qu'une sécrétion viciée de mon cerveau malade ?

— Et que le résultat d'une éducation superstitieuse.

— Notre système solaire, n'est donc comme tous les amas d'étoiles et toutes les nébuleuses que le produit des forces de la matière ?

— Sans le moindre doute.

— Mais les astronomes aiment beaucoup le nom de *mécanique céleste.*

— Le nom ne fait rien à la chose.

— Je vous demande pardon ! le nom importe beaucoup. Rien, en effet, de plus semblable à une machine que ces planètes et ces satellites tournant chacun autour de son corps central, comme une roue sur son pivot, et s'engrenant en quelque sorte, les uns dans les autres, d'après un plan, si artistement

combiné que tout choc est impossible et que l'équilibre général est assuré pour des milliers de siècles. Or, toute machine est, ainsi que la montre, la réalisation d'une idée, et comme toute idée est nécessairement, selon vous, sécrétée par un cerveau quelconque, ayez la bonté de me dire quel est dans l'univers le cerveau qui a sécrété le plan du système solaire.... Vous vous taisez. En attendant votre réponse, vous me permettrez de croire qu'*au commencement Dieu créa les cieux et la terre.*

Le professeur en matérialisme prit son chapeau et sortit furieux.

Cet argument est en effet sans réplique, et les matérialistes sont contraints de dire que les machines auxquelles nous donnons très logiquement Dieu pour auteur, n'ont point été exécutées d'après une idée préconçue et qu'elles se font toutes seules en une manière quelconque et par une cause quelconque.

Mais ils sont absolument hors d'état de prouver par l'observation directe que ces machines, radicalement différentes de celles de l'homme, se produisent sans un ouvrier intelligent, et leur explication est une de ces hypothèses en l'air qui, ne pouvant être démontrées par l'expérimentation, ne méritent, de leur propre aveu, qu'un profond dédain. Elles sont un roman, et quel roman !

Voyez-vous, messieurs, dans les fastes de la géologie, la nature terrestre à l'ordre du Créateur s'a-

vancer pas à pas vers l'état de choses qui permettra à l'homme de vivre et de déployer toutes ses facultés. Détrompez-vous : c'est un voyageur sans tête qui suit un sentier d'un pied de large entre deux précipices, et qui arrive au terme de sa route après quelques milliards d'année de marche sans avoir fait un faux pas !

Ce monde que nous croyons l'œuvre de Dieu, parce que tout y est fait avec poids, nombre et mesure, serait le chef-d'œuvre d'une matière qui ne sait ce que c'est que mesures, chiffres et pesanteur, et qui néanmoins ne fait jamais la moindre erreur. Elle n'a pas un atome d'intelligence et résout d'emblée les plus hauts problèmes de l'algèbre !

Dans le domaine de la vie organique, elle fait naître à chaque heure des millions de semences végétales et d'œufs d'animaux renfermant chacun une idée qui sans faillir devient un être vivant. Elle ne manque donc jamais son but, et pourtant elle ne saurait viser, et c'est par un pur ressort que ce carabinier sans yeux et sans cervelle, avec des armes qui lui sont inconnues, loge à chaque heure quelques millions de balles dans le blanc de quelques millions de cibles !

Ne faut-il pas, messieurs, être singulièrement crédules pour adopter sérieusement et professer de pareilles fables ?

Pour se faciliter l'explication de l'histoire de la terre, les matérialistes ont eu recours à la généra-

tion spontanée et à la transformation des êtres s'opérant pendant des milliards de millions de siècles.

Mais la génération spontanée, qui est très contestée et que nient formellement les juges les plus compétents, prouverait uniquement que le Créateur a accordé à la matière plus de puissance qu'on ne le supposait.

Et, quant à la transformation des êtres passant d'un genre, d'un ordre, d'un règne dans un autre, M. Darwin n'a pas su trouver dans les immenses annales de la paléontologie des faits positifs en faveur de son hypothèse, qui n'est donc qu'un dogme et un roman pour l'école des vérités sensibles.

L'école croit diminuer ses embarras en entassant les millions de siècles. Mais ils ne sont que de la poudre qu'on nous jette aux yeux. L'éternité ne ferait pas qu'un cercle soit carré et l'impossible possible, et ce qui est possible n'a pas besoin de périodes si immenses pour se produire. Une guenon, une brute peut-elle mettre bas un enfant doué de la conscience de soi et de la parole, ou un être peut-il naître singe et mourir homme ? Si oui, le fait se sera passé aussi bien cent ans que cent mille ans après l'apparition du premier singe. Mais qui ne connaît le sophisme du chauve et du chevelu qui avait diverti pendant quelques années toute la Grèce, et qui, grâce aux progrès du temps, est devenu l'arme très sérieuse de l'incrédulité moderne ? Le chauve est ici le singe : on vous prie de lui donner rien qu'un cheveu par

mille ans; c'est si peu de chose pour un si long temps, vous y consentez; mais au bout d'un million d'années, notre chauve est un chevelu, je veux dire un homme.

Au reste, ce temps indéfiniment long dont les matérialistes font le créateur de l'univers, est pour nous une très vieille et bonne connaissance. Qu'est-il autre que le dieu Chronos des Hellènes et le Saturne des Latins? La substance primordiale de nos athées est pareillement renouvelée des Grecs : qu'est-elle autre que le Chaos d'Hésiode, et les forces de cette substance ne sont-elles pas l'Amour de ce poëte théologien? Ces trois règnes enfin de la nature qui s'engendrent successivement, valent-ils mieux que ceux des mythologies où le fils remplace son père sur le trône du monde? Les progrès brillants que la science moderne fait miroiter aux yeux de nos contemporains, consisteraient-ils à revenir aux grossières superstitions de l'enfance de l'humanité et aux théogonies des nations païennes?

C'est ainsi que les matérialistes font sortir d'une matière identique des êtres divers, du repos le mouvement, de la substance brute l'organisme, d'une cause aveugle le but, de la matière l'esprit conscient et libre. Eux qui se disent les gens de la seule vraie science, substituent à la révélation basée sur des faits, la plus fabuleuse et fantastique de toutes les dogmatiques. Ils se rient de nos croyances et couvrent de ridicule nos mystères. Mais ils ne savent que

reproduire d'anciens mythes, et la Vérité se venge sur eux de leurs insultes en les jetant la tête la première dans l'absurde.

C'est à ces conditions là que les matérialistes excluent de l'univers l'Esprit créateur. Voyons maintenant comment ils s'y prennent pour bannir des créatures terrestres toute substance, toute force spirituelle, et pour réduire la plante, l'animal et l'homme à n'être que de la matière organisée sans intelligence, sans âme et sans vie.

§ 3. Négation du principe vital et de l'âme.

« La prétendue force vitale est une chimère. » (DU BOIS-REYMOND.)

« Il n'existe pas de différence entre les phénomènes de la nature morte et ceux de la nature vivante. Dans les organismes il ne s'ajoute point aux molécules matérielles des forces nouvelles. » (Le même)

« La force vitale est une pure supposition qui ne saurait nier sa parenté avec la croyance au diable et la recherche de la pierre philosophale. » (VIRCHOW.)

Les matérialistes nient avec une extrême vigueur la force vitale chez la plante, parce que, cette concession une fois faite, ils ne pourraient plus refuser l'âme à l'animal et l'esprit à l'homme. Ils prétendent

donc que tous les phénomènes organiques s'expliquent par les forces chimiques et physiques, que la circulation de la séve, celle du sang, l'action des muscles sont de simples procédés mécaniques, que tout animal n'est pas autre chose qu'un laboratoire de chimie où s'opèrent la respiration, la digestion, la sécrétion, et qu'il n'y a donc aucune différence essentielle entre la nature morte et la nature vivante. Ils citent en preuve les substances organiques que la chimie a tout récemment réussi à produire.

Mais ce qui constitue la vie, c'est l'unité centrale de l'être vivant, ou la loi des corrélations organiques ; c'est la croissance, le déclin et la mort ; c'est la reproduction, ou le type de l'espèce se maintenant identique à travers toutes les générations. Or, jamais la chimie n'a créé un organe, une feuille, un muscle, un grain de blé, un œuf de poule.

Que dirons-nous donc et comment expliquerons-nous ce que les êtres organiques ont de commun avec les corps bruts ? Ici, comme partout ailleurs, Dieu a prouvé son infinie sagesse en produisant avec les moyens les plus simples les effets les plus variés. Voulant créer les plantes et les animaux, il n'a point tiré du néant des corps élémentaires nouveaux, et a fait usage des substances déjà existantes ainsi que de leurs forces physiques et chimiques. Mais il a créé une force supérieure, la vie, qui s'est assujettie et les forces inférieures et les corps simples de la nature morte, et qui les régit, les modifie, les assou-

plit, les soumet aux vicissitudes du temps et aux types infiniment divers des espèces. L'éminent chimiste Dumas déclare que le sentiment de l'essence mystérieuse et divine de la vie se purifie et s'agrandit par de fortes études sur la chimie des corps organisés.

De la vie élevons-nous à l'âme.

« L'âme, dit Vogt, n'est point un principe immatériel, distinct du corps, mais un nom collectif pour diverses fonctions qui sont exclusivement celles du système nerveux et, chez les animaux supérieurs, du système nerveux central, le cerveau. Si l'organe périt, la fonction cesse ; avec le corps qui meurt, finit l'âme d'une fin complète. Ainsi l'homme n'est qu'une machine comme l'animal, sa pensée n'est que le résultat d'une organisation déterminée et la libre volonté est ainsi supprimée. Il n'y a ni liberté, ni responsabilité, ni imputabilité, comme la morale et la justice criminelle et Dieu sait quoi encore veulent nous l'imposer. Nous ne sommes jamais maîtres de nous-mêmes, de notre raison, de nos forces spirituelles ; nous le sommes aussi peu que de la sécrétion de nos reins. L'organisme ne se peut posséder soi-même; il est régi par la loi de sa composition matérielle. Ce que nous pensons à tel instant, est le résultat d'une disposition instantanée, de la composition de notre cerveau à cet instant même ; compo-

sition, disposition qui change à chaque instant, grâce à la grande circulation du sang qui règne dans l'organe.

» La pensée est une secrétion du cerveau comme la bile est celle du foie et l'urine celle des reins. » (VOGT, CABANIS.) — « Le cerveau sécrète non des substances, mais des forces. » (BUCHNER.) — La pensée est « un mouvement, un déplacement de la matière cérébrale. » (MOLESCHOTT.) — « un mouvement de la matière produit par les courants électriques qu'il y a dans tous les nerfs. » (DU BOIS-REYMOND.) — « Il y a le même rapport entre la pensée et les vibrations électriques des filaments du cerveau qu'entre la couleur et les vibrations de l'éther. » (HUSCHKE.) — Tous les phénomènes de la sensibilité, de l'instinct, de l'intelligence sont des « excitations, des condensations de la matière cérébrale. » (BROUSSAIS.)

» Sans graisse pas de chair; sans chair pas de cerveau ni d'esprit; sans phosphore dans le cerveau pas de pensée; c'est le phosphore qui proprement pense en nous. » (FEUERBACH.) — « Une idée est une combinaison analogue à l'acide formique; la pensée dépend du phosphore contenu dans la puissance cérébrale; la vertu, le dévouement et le courage sont des courants d'électricité organique. » etc. (*Revue médicale.*)

« L'esprit n'est autre chose qu'une force de la matière résultant immédiatement de l'activité nerveuse. » (SCHEFFER.) — « La pensée, c'est un ensemble

complexe de forces hétérogènes formant une unité. » (BUCHNER.)

» La conscience de soi est une qualité conditionnée par la structure du cerveau. » (CZOLBE.) — Elle n'est « elle - même qu'une qualité de la matière : des mouvements de la matière, unis dans les nerfs à des courants électriques, sont perçus dans le cerveau en qualité de sensation, et cette sensation est le sentiment de soi-même, la conscience. » (MOLESCHOTT.) — Elle est « une irritation des cellules ganglionaires et la dernière abstraction des fonctions cérébrales. » (VOGT.)

Dois-je poursuivre, messieurs ? ou ces citations suffisent-elles pour vous convaincre des merveilleuses lumières que le matérialisme projette sur les phénomènes de notre vie soi-disant intellectuelle ? Ne voyez-vous pas maintenant l'évidente analogie qui existe entre les images qui vous arrivent passivement du monde sensible, et vos réflexions, vos méditations, vos actes de libre volonté ? Ne reconnaissez-vous pas à cette heure, grâce à Moleschott, que la conscience de votre dignité morale est tout bêtement la sensation d'un courant électrique? Le travail de ce que vous appeliez votre esprit, ne vous est-il pas suffisamment expliqué par l'admirable découverte que la pensée est l'urine de votre cerveau ? Les beautés de l'Iliade ou d'Athalie ne brillent-elles pas à vos yeux d'un jour tout nouveau depuis que vous savez que ces poëmes sont les sécrétions excrémentielles de l'encéphale d'Homère et de Racine ?

Ne plaignez-vous pas profondément ces vieux Athéniens qui prenaient pour un divin enthousiasme la surabondance de phosphore dans la substance cérébrale de leurs poëtes ? Ne riez-vous pas à gorge déployée de ces imbéciles de juifs et de chrétiens vénérant comme d'infaillibles oracles les paroles de maniaques qui se disaient prophètes d'un dieu qui n'existe pas ? Que si vous craignez que les sécrétions excrémentielles de votre cerveau ne s'accumulent dans la boîte osseuse de votre crâne au point de la briser, ne serez-vous pas vivement reconnaissants envers M. Buchner nous apprenant que le cerveau ne sécréte que des forces ? Une sécrétion de forces ! n'est-ce pas là une de ces découvertes qui immortalisent leur homme ? Essayons donc, messieurs, d'apprendre la langue des matérialistes et disons : sécrétion cérébrale très riche en phosphore pour idée sublime, succession de condensations cérébrales pour série de raisonnement, excitations cérébrales impétueuses pour éloquence passionnée, mouvement violent du cerveau pour volonté énergique, et sensation d'électricité cérébrale pour sentiment conscient du moi. Ne parlons plus d'animaux, car ce mot-là est l'adjectif d'âme, et plaçons dans le règne inanimal ou nerveux l'homme à la tête des *cérébraux*. Enfin, dressons un bûcher pour y brûler la *Psychologie* d'Aristote et ses innombrables filles ; élevons sur leurs cendres une statue à la physiologie, et qu'elle foule sous ses pieds le monstre du spiritualisme sous la

figure d'un crétin où seront inscrits les noms de tous les grands génies de l'humanité.

Dois-je réellement, messieurs, vous démontrer que vous n'êtes pas des masses de chair sans âme, et que l'humanité entière ne se trompe pas en distinguant le corps et l'esprit ? Hélas ! il suffit que notre voisin nous affirme avec autorité que nous sommes dangereusement malades pour que nous doutions de notre santé, qui est parfaite, et appelions en toute hâte un médecin.

« Pas de pensée sans cerveau, donc le cerveau est la cause de la pensée. » La cause ou la condition ? le producteur ou l'instrument ? Beethoven ne peut exécuter ses sonates sans un piano : il n'en résulte pas que le piano les invente et les joue tout seul.

Le fait est là incontestable : il y a une intime relation entre la pensée et le cerveau. Vous expliquez ce fait en faisant de la pensée, non une propriété de la matière primordiale, qui serait intelligente comme elle est lumineuse ou électrique, ni une qualité de toute matière organisée, car la plante ne pense pas, mais une qualité exceptionnelle de la matière organisée en un système nerveux. Un cerveau suffit selon vous pour expliquer tous les phénomènes de l'intelligence, du sentiment et de la volonté. L'âme est pour vous une hypothèse inutile.

Notre explication, à nous, repose sur le fait (pag. 268 et suiv.) de l'existence d'un Dieu pur esprit, qui pense, sent et veut sans organes, et qui a créé trois classes

d'êtres : les intelligences célestes, esprits sans corps, les astres, corps sans esprit, et l'homme, synthèse de l'esprit et du corps. L'esprit, à être intimément uni à la matière organisée, ne perd aucun de ses attributs, mais il est servi par des organes. Il ne lui est plus possible de se mouvoir qu'avec ses pieds, d'agir sur la nature qu'avec ses mains, de sentir, penser, vouloir qu'avec ses nerfs. Il ne connaît plus le monde extérieur qu'à travers sa chair et par l'intermédiaire de ses sens. Ses idées propres les plus spirituelles, les plus abstraites, les plus absolues, se revêtent toutes des vêtements aux brillantes couleurs que lui prête la nature. Il resterait même toujours endormi, inactif, comme mort, si les perceptions du dehors ne venaient l'éveiller et donner le branle à toutes ses facultés. Cette dépendance où l'esprit est de la matière, peut lui sembler assez humiliante ; mais elle ne le dépouille de rien et n'est que temporaire. Il n'y a dans cette hypothèse rien qui implique contradiction ; elle s'impose bien plutôt nécessairement à tous les hommes partout et toujours, et ceux qui la nient, en sont obsédés. A peine l'ont-ils chassée de leur cerveau qu'elle y rentre à leur insu et se rit de leurs négations.

Mais, poursuivent les matérialistes, votre âme prétendue naît et grandit avec le corps. Elle est la simple harmonie de nos organes matériels.

Cette croissance de l'âme, répondrons-nous, est la

conséquence nécessaire de la nature même de l'homme. Conséquence étrange, nous en convenons, qui suppose la nature humaine résidant tout entière dans le germe humain et l'esprit y existant à l'état d'inconscience, d'inaction et de latence. Mais ce fait là est le dernier chiffre d'une série qui unit par plusieurs transitions la matière à l'esprit et qui explique leur hymen final. C'est déjà un spectacle singulier que celui des substances inorganiques à l'état liquide se disposant par une force inconnue en des cristaux d'une parfaite régularité. C'est chose admirable que ce gland où l'œil armé du microscope ne découvre rien, et qui pourtant contient tout un chêne. C'est le sujet d'un profond étonnement que cet œuf où gisent avec tous les organes de l'oiseau ses instincts et son intelligence. Mais c'est un insondable mystère que le germe humain qui se dérobe presque au microscope par sa petitesse et dans lequel pourtant vit déjà l'homme entier, l'homme avec ses affections désintéressées et ses sublimes instincts de dévouement, avec sa volonté énergique et son libre arbitre, avec ses idées absolument vraies, avec son imagination créatrice, son amour de Dieu et sa soif d'une sainteté et d'une félicité infinies. Il y a de l'infini, de l'absolu, du divin dans ce germe, car c'est par lui que l'humanité se perpétue d'une génération à l'autre, et l'homme n'est homme que par sa ressemblance avec Dieu. Quelle est la science impartiale qui, après Moïse, Platon et Jésus-Christ, niera la nature quasi-divine de

l'homme, et quel serait le théologien assez aveugle pour nier que cette nature quasi-divine soit tout entière renfermée dans ce point imperceptible à l'œil, incommensurable à la pensée ? Les chiffres antérieurs de la série nous garantissent le sens et la valeur du dernier.

Nous acceptons donc en plein et sans la moindre réserve le fait de la croissance simultanée de l'âme et du corps, et ne voyons aucune raison d'en conclure la non-existence de l'âme.

Mais, ajoutent nos adversaires, l'âme décline avec le corps.

La croissance de l'âme est un phénomène universel, une loi sans exception. Le déclin de l'âme au contraire offre un nombre si immense d'exceptions que nous nions la loi ; ou du moins demandons-nous qu'on ouvre une enquête et qu'on fasse comparaître, entr'autres, Fontenelle mourant centenaire et disant que la vieillesse est un préjugé, Voltaire composant à soixante-six ans *Tancrède*, Sophocle et Eschyle de qui les chefs-d'œuvres sont de leur soixante-cinquième (*Orestie*) et soixante-quinzième années (*Œdipe à Colone*), Thucydide travaillant à son *Histoire* à soixante seize ans, Socrate mourant dans la plénitude de son génie et de sa foi à soixante-dix ans, Platon à quatre-vingt ans écrivant ses *Loix*. On voudra bien en outre ne pas appeler en témoignage les hommes qui se sont abrutis par le vice, et interroger spécialement

ceux qui par la pureté de leurs mœurs et la vivacité de leur foi, ont maintenu leur âme saine et vigoureuse.

On nous oppose l'imbécillité, la folie et toutes les maladies du cerveau.

Mais les faits se tournent à peu près tous contre le matérialisme.

La folie a d'ordinaire une cause toute morale qui suppose nécessairement un être libre distinct du cerveau. Cette cause est l'orgueil, ou l'amour malheureux, ou la perte de personnes chéries, ou l'exaltation religieuse. Essayez donc d'écrire l'histoire de ces cas de démence avec les cinq sens pour source unique de nos pensées. Expliquez sans l'âme comment tel cerveau se dérange pour avoir perçu par l'oreille ces trois mots : « Votre fils est mort, » ou « Votre amant est marié ! » Faites-nous comprendre comment cette substance blanche ou grise qui n'est qu'un filtre à sensations, peut devenir malade par la peur d'un Dieu qui n'existe pas !

La médecine a sans doute constaté certains cas où la folie est accompagnée d'altérations dans le cerveau. Mais elles n'apparaissent d'ordinaire que dans la folie chronique, et l'on ne sait si elles en sont la cause primordiale ou le tardif et lent résultat.

D'ailleurs on cite des cas, non moins nombreux peut-être, où le cerveau était intact, et même quelques-uns où les plus grandes lésions n'avaient pas

été annoncées pendant la vie par la moindre anomalie dans les fonctions intellectuelles.

A notre tour nous attaquons le matérialisme et lui opposons avant tout la conscience de ce moi qui reste toujours le même, de la naissance à la mort, à travers toutes les phases du développement physique et moral et toutes les vicissitudes de la vie.

Cet être immuable est l'âme selon l'opinion universelle.

Quel est-il pour nos adversaires ? L'homme est, comme tout être organisé, une simple machine ; son âme n'est que la résultante du jeu des organes, et vous prétendez que cette machine ait la conscience de son unité et une foi invincible en son immortalité ! L'homme n'est que matière et la matière de son corps se renouvelle presque complétement, tous les mois ou tous les cinq ans peu importe. Dans ce fleuve qui coule toujours, qu'y a-t-il de permanent et d'immobile? et quand les rouages d'une montre auront été en cent ans remplacés vingt ou douze cents fois, comment les derniers garderont-ils le fidèle souvenir de tout ce qui est arrivé aux précédents, et imagineront-ils être les seuls qui aient jamais existé dans la boîte ? Comment ce qui change sans cesse a-t-il le sentiment de ne changer jamais, et comment expliquer une sensation de repos par un tourbillon perpétuel ? Les matérialistes reconnaissent bien que c'est là le côté faible du système. Quelques-uns es-

pèrent découvrir le coin du cerveau qui sécrète la conscience du moi. D'autres, tels que Broussais et Virchow, conviennent franchement que le moi ne se peut expliquer.

Le moi, c'est l'esprit même, son caractère distinctif, son essence, et avec la matière seule on ne rendra jamais compte de la conscience du moi chez l'homme.

Poursuivons. Au-dessous de nous, les animaux ont d'admirables instincts qui se manifestent à l'instant de la naissance, antérieurement non-seulement à toute éducation et à toute expérience, mais à toute sensation quelconque. Le monde extérieur n'a pu exercer encore aucune influence sur ces êtres que vous dites des machines animées, et qui, n'ayant point d'âme, ne devraient apporter en naissant aucune faculté, aucun instinct. Mais déjà ils savent tout ce qu'ils sauront au terme de leur vie. Certains insectes prennent même les précautions les plus sages en faveur de leurs petits, de qui les mœurs différeront totalement de celles de leurs parents. Il y a là des prévisions, des instincts prophétiques, qu'il est absolument impossible d'expliquer par la sensation, et qui démontrent chez l'animal la présence d'une substance distincte de la chair.

L'homme a lui aussi ses instincts. Mais comme il est esprit et matière, l'intelligence consciente d'elle-même prévaut sur les impulsions irréfléchies, et ses

instincts sont des facultés qui ont, de naissance, à l'état latent, leurs principes ou leurs axiomes, leurs lois et leur but. Nous avons la puissance d'aimer avant d'avoir éprouvé le premier sentiment d'amour, et ce sentiment peut aller jusqu'au dévouement et au sacrifice. Notre volonté est pareillement antérieure à son premier acte, et elle porte en soi la règle inflexible du bien et du mal, que nous appliquons sans y réfléchir à tout ce que nous faisons et voyons faire. Nous avons en outre le sens inné du beau et du laid. Un ressort secret nous pousse à chercher en toutes choses l'idéal, l'infini, l'abstrait, le divin, Dieu lui-même. Enfin notre entendement applique à toutes nos pensées un certain nombre d'idées générales que Kant a résumées sous les quatre titres de quantité, de qualité, de relation et de modalité, et qui sont comme les moules où les sensations prennent leurs formes de pensées conscientes et précises. Nos trésors intérieurs resteraient sans doute enfouis dans le fond de notre âme si les sensations ne venaient pas les y chercher, et il est vrai de dire qu'il n'y a pas dans l'entendement de pensées qui n'aient été éveillées ou apportées par les sens ; mais l'entendement, l'esprit, l'âme est là qui précède et attend la sensation. C'est là ce que Locke et Kant ont mis hors de toute contestation, et Condillac lui-même, tout sensualiste qu'il était, distinguait le corps et l'âme. L'âme était pour lui une table rase où les sensations écrivaient des signes qui se transformaient en idées ; elle

était d'une complète passivité, n'ayant ni idées séminales, ni facultés ; mais enfin elle existait. Or Kant, le grand chimiste de la pensée, a constaté d'une manière irréfragable la présence de deux éléments distincts : les conceptions matrices et primitives de l'entendement et les sensations. C'est là un fait acquis à la science, et il n'est pas permis aux matérialistes de n'en tenir aucun compte, et de l'écarter sans même prendre la peine de le réfuter. Leur comparaison du cerveau à un filtre ne supporte pas un instant l'examen. Si je verse une eau bourbeuse dans un filtre, elle en sortira clarifiée, ayant perdu ses impuretés, mais sans acquérir la moindre substance nouvelle. Le sang arrive au foie qui en écarte certains éléments et transforme les autres en bile. De même le cerveau recevrait par les cinq sens des perceptions qu'il métamorphoserait en idées ; mais il ne pourrait y avoir absolument rien dans l'idée qui ne fût déjà dans la sensation. Aujourd'hui pas un philosophe n'oserait soutenir une doctrine pareille : elle est en opposition trop évidente avec les faits constatés par l'observation.

L'attention est tout aussi inconciliable avec le dogme matérialiste du cerveau sans âme. Nous nous sentons parfaitement libres de faire ou ne pas faire attention aux choses qui nous entourent, de traverser distraits une contrée dont il ne nous restera presque aucun souvenir, ou d'en graver les moindres scènes dans notre mémoire en images ineffaçables, d'en-

tendre un discours sans l'écouter ou de l'écouter si bien que nous ne l'oublierons de notre vie. Nous sommes libres de nous laisser emporter par ce grand courant des idées involontaires, qui circule sans discontinuer dans notre esprit, ou de fixer opiniâtrement notre intelligence, notre réflexion sur une seule et même idée. Notre moi impose aux organes du cerveau sa volonté. Mais si rien ne nous paraît plus simple que cette action de notre âme et de notre volonté sur son organe, le cerveau, nous ne saurions jamais nous représenter cet organe s'imposant à tel moment donné la tâche de la réflexion et de l'attention. Autant vaudrait dire que le foie est libre d'augmenter et de diminuer la quantité de bile qu'il produit, ou qu'une montre accélère ou ralentit selon son caprice ses mouvements.

Plus inexplicable encore est dans l'hypothèse matérialiste la puissance d'invention et de création de l'esprit humain. Qu'on embrasse d'un regard le triple domaine des arts et métiers avec les innombrables prodiges de l'industrie ; de l'Etat avec le jeu si compliqué de ses institutions, avec les merveilles des beaux-arts et avec l'immense édifice des sciences ; de l'Eglise enfin avec ses œuvres si variées, si puissantes et si saintes. Puis, qu'on essaie de ramener tous ces faits à des sécrétions ou des condensations ou des mouvements du cerveau. Qu'on tente de passer de la substance de l'encéphale au dévouement d'un St. Paul, à l'éloquence d'un Bossuet ou d'un Démos-

thène, aux créations d'un Shakespeare ou d'un Homère, d'un Michel-Ange ou d'un Dante, aux spéculations d'un Aristote ou d'un Platon, aux vastes conceptions d'un Napoléon ou d'un Grégoire VII, aux inventions d'un Stevenson ou d'un Palissy. L'abîme est si large et si profond que les matérialistes ne peuvent qu'en détourner les regards et n'en jamais parler. Mais surtout qu'on étudie attentivement le phénomène de la découverte dans l'étude de la nature ! La nature est régie par certaines lois cachées qui se dérobent de siècle en siècle à notre connaissance ; mais notre esprit qui pressent ces lois et qui est fait pour les comprendre, les cherche sans se lasser. Il les trouve enfin, et à l'instant où s'opère le contact entre la vérité extérieure et notre passion de vérité, l'esprit est saisi d'une joie intime qui certes ne provient pas d'une désoxydation du cerveau. « C'est, dit Gœthe, une révélation qui fait pressentir à l'homme sa ressemblance avec la Divinité; c'est une synthèse du monde et de l'esprit qui nous donne la plus délicieuse assurance de l'éternelle harmonie de l'être. »

Mais rien peut-être ne prouve mieux l'existence de l'âme humaine et son activité spontanée que la vie de John Mitchel, aveugle, sourd et muet de naissance[1]. Dans l'hypothèse matérialiste il aurait dû être plongé dans la plus profonde apathie, car la vue ni

[1] Né dans la Grande-Bretagne en 1795. D'après Schubert *Geschichte der Seele.*

l'ouïe n'apportant aucune perception à son cerveau, il aurait dû n'avoir que fort peu d'idées et passer sa vie étendu dans un coin sans bouger. Il éprouvait au contraire un besoin extrêmement vif de connaître la maison entière et ses environs, de se rendre compte du but des outils qui lui tombaient sous la main, et d'inventer des signes pour communiquer aux autres ses pensées. La distinction du mien et du tien lui était familière, il témoignait du regret de ses fautes, était très sensible à tout témoignage d'affection, et se mettait à genoux auprès d'un lit de mort.

Si la vie intellectuelle de l'homme est inintelligible sans l'existence d'une âme distincte du corps, sa vie morale démontre que l'âme peut se trouver en guerre avec le corps, et qu'ici encore les matérialistes se mettent par leurs affirmations sans preuve en contradiction ouverte avec les faits les mieux constatés.

Ecoutons d'abord leurs assertions :

« Une volonté libre, un acte de volonté qui serait indépendant de la somme des influences qui déterminent l'homme à chaque instant et qui imposent des bornes même au plus puissant, n'existe pas. » (Buchner.)

« La liberté n'est que la nécessité renfermée au dedans de nous-mêmes. Il n'y a aucune différence entre un homme qu'on jette par la fenêtre, et un homme qui s'y jette lui-même, sinon que l'impulsion

qui agit sur le premier, vient du dehors, et que l'impulsion qui détermine la chûte du second, vient de l'intérieur de sa propre machine. » (D'HOLBACH.)

« Le péché ne consiste non à vouloir mal faire, mais à ne pas agir conformément à la nature. Discours et style, essais et raisonnements, bienfaits et crimes, courage, faiblesse et trahison, tout n'est que phénomènes physiques, tout est en relation directe avec des causes nécessaires comme c'est le cas de la révolution de la terre autour du soleil. » (MOLESCHOTT.)

« Tous les actes humains sont des actes fatals de la substance cérébrale ; le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre. » (TAINE.)

« L'analyse ne trouve dans la conscience, dans cet auguste instinct et cette voix immortelle, qu'un mécanisme très simple, qu'elle démonte comme un ressort. (TAINE.)

« La matière est la base de toute force spirituelle, de toute grandeur humaine. » (BUCHNER.)

« La matière gouverne l'homme. » (MOLESCHOTT.)

« L'homme est la somme de ses parents et de sa nourrice, des mœurs et du temps, de l'air et du climat, du son et de la lumière, de la nourriture et du vêtement. Sa volonté, qui est la conséquence nécessaire de toutes ces causes, est liée à une loi physique comme la planète à son orbite, comme la plante au sol. » (MOLESCHOTT.)

Cette négation de la liberté de l'homme et de sa

responsabilité est la conséquence nécessaire de la négation de l'âme, et nullement le résultat d'une étude scientifique et impartiale de la vie morale. Une étude pareille démontrerait bien au contraire la réalité du devoir, de la conscience, de la joie d'une bonne action et du remords.

Ainsi Socrate est la gloire et la couronne du monde païen parce qu'il avait su mieux que tout autre ou seul entre tous tenir ses convoitises, ses passions, sa chair, sous l'empire de son esprit et de sa raison. Platon attelle au char de l'âme deux coursiers, l'un blanc, l'autre noir, dont les vrais noms sont la chair et l'esprit, et Aristote compare l'union de l'âme et du corps au supplice que des pirates étrusques infligeaient à leurs victimes dont ils tuaient les unes et liaient étroitement les cadavres aux corps vivants des autres. Jésus-Christ a prononcé cette sentence qui est devenue proverbiale ; « L'esprit est prompt, mais la chair est faible, » sentence que les matérialistes seraient dans l'absolue impossibilité de traduire dans leur langue. Voici enfin dix-huit siècles que des millions d'hommes de toutes langues et de toutes conditions reconnaissent traits pour traits leur propre histoire dans la page où St. Paul nous décrit la guerre intestine de sa chair et de sa raison. Dois-je vous rappeler le cantique que cette lutte a inspirée à Racine :

> Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi :

L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Se révolte contre ta loi.

Ce sont là, messieurs, des faits intérieurs tout aussi positifs que ceux de l'électricité ou de la sécrétion, et que la science doit expliquer en en recherchant la cause. Or cette cause doit nécessairement être double: car le même foie ne peut dans le même homme sécréter deux biles contraires et l'homme se sentir heureux ou malheureux selon que l'une des biles prévaut sur l'autre et la domine.

Savez-vous d'ailleurs à quelles puérilités aboutit le matérialisme? A expliquer la vertu et le vice par la quantité et la nature des aliments. Ainsi Caïn, les frères de Joseph, la femme de Potiphar, Coré, Hacan et Absalon, Judas Ischariot et Ananias, Tibère et Néron, gens mal nourris; Abel, Joseph, Moïse, Josuë, Jésus-Christ et ses apôtres, Titus et Antonin, gens bien nourris; David bien nourri dans le désert, mal nourri au temps de son adultère et de nouveau bien nourri le jour où il écrivit le psaume LIe!

Au-dessus de la vie morale est la vie religieuse qui est tellement inconciliable avec le dogme de l'homme-matière, qu'elle ne peut être pour le matérialiste que démence, extravagance, excès de phosphore[1].

[1] Toute religion est absurdité, — a deux pivots, l'ignorance et

Mais le fait est là universel et humanitaire, patent, incontestable: l'homme est dans son intime essence un être religieux, et il n'est pas permis de voir une maladie accidentelle dans ce qui constitue la nature même d'un être.

Quelle maladie ne serait pas la religion chez l'homme sans âme des matérialistes ! Il a pour père un singe, pour mère une guenon, et il s'imagine avoir été créé à l'image d'un être infini qui n'existe pas ! Il doit tout ce qu'il est et tout ce qu'il possède, à la matière qui est au-dessous de lui, et il cherche de son cœur et de ses yeux dans les profondeurs de l'espace éthéré son auteur et son bienfaiteur qui n'existe pas. Il lui serait si aisé de n'aimer que lui-même qui est tout chair, et que la matière qui l'a fait chair, et il forme son âme qui n'existe pas, à aimer de toutes ses forces et plus que lui-même un Dieu qui n'existe pas ! Tel qu'un pauvre fou qui se croirait marié et qui adresserait des lettres deux fois, dix fois par jour à sa femme qu'il supposerait vivre en Amérique et qui n'existerait que dans son cerveau, il adresse constamment ses prières à Dieu qui n'existe pas ! Tel qu'un pêcheur qui tendrait ses filets au haut des airs pour y prendre des poissons, il est persuadé que par ses supplications il obtient les plus riches bénédictions d'un Dieu qui n'existe pas ?

la peur, — est née chez les législateurs du désir de dominer, — est uue habitude machinale de l'enfance, — n'est que superstition. (D'HOLBACH.)

Quand il agit contre sa conscience qui est un vain mot, il ajoute à ses remords qui sont la sécrétion d'un coin pourri de son cerveau, la terreur d'un Dieu de justice qui n'existe pas ! Il est même assez fou pour rêver qu'après sa mort son âme qui n'existe pas, sera selon ses œuvres éternellement heureuse ou malheureuse ! Issu de la terre et fait pour la terre, il s'obstine à croire qu'il est de Dieu, par Dieu, pour Dieu, et il n'y a point de Dieu ! Peut-on rien imaginer de plus fou que l'homme et de plus triste ou de plus risible que le sort de l'homme ?

Et se dire que tous les hommes sont atteints de cette maladie religieuse ! Je dis *tous* parce que les athées eux-mêmes ont une peine prodigieuse à s'en guérir et à n'y pas retomber. On prétend même qu'ils n'y réussissent jamais complétement, que l'idée de Dieu les hante comme un affreux fantôme, et qu'ils ne la nient avec tant de fracas que pour étouffer leurs doutes involontaires. Mais nous ne sommes pas juges de ce qui se passe dans leurs cœurs, et nous connaissons mieux les hommes de génie qui depuis les temps primitifs jusqu'à ce jour font la gloire de cette pauvre race humaine assez stupide pour adorer et servir Dieu. On devrait croire qu'eux du moins ont découvert et proclamé la sublime sagesse et la sainte vérité de l'athéisme. Hélas ! messieurs, j'en suis désolé pour les matérialistes ; mais il n'est pas un génie de premier ordre qui n'ait cru en Dieu et les athées les plus illustres des siècles pas-

sés (je ne parle pas de ceux du temps présent et de l'avenir), ont tous été des astres d'une très petite grandeur. Ainsi nous savons par David qu'en Judée il y avait de son temps des athées; mais la postérité n'a gardé la mémoire d'aucun d'eux, tandis que les sécrétions cérébrales du Roi prophète, ses psaumes sont après trois mille ans traduits dans deux cents langues et chantés d'un bout de la terre à l'autre. Ainsi Moïse, dont les sécrétions cérébrales ont été consignées dans le Pentateuque et qui a créé le seul des peuples que rien ne peut faire périr, était un imbécile qui prétendait très sérieusement avoir fait des miracles et avoir conversé avec un Dieu qui n'existe pas. En Grèce, passez en revue tous les poëtes, tous les artistes, tous les historiens, tous les orateurs, tous les grands hommes d'Etat, même tous les philosophes. En connaissez-vous un seul qui ait été matérialiste, sauf Démocrite et Epicure? et encore ne l'étaient-ils pas et croyaient-ils aux dieux. Passez à Rome : vous y trouverez, je le veux bien, un nombreux troupeau de pourceaux d'Epicure, mais dans cette foule il n'est qu'un nom connu, Lucrèce, et encore croyait-il aux dieux. Voilà toute la part, et quelle part! que le matérialisme peut réclamer de toutes les gloires de l'antiquité. Le monde chrétien tout entier ne lui abandonne, avant les saturnales de la chair sous Louis XV, que Hobbes, l'illustre avocat de la tyrannie. Lalande abjura ouvertement son incrédulité à Lyon vers la fin de sa vie, et sur son lit

de mort, Laplace entrevoyait d'autres clartés que celles des astres.

Mais comment la matière, notre mère unique, a-t-elle commis l'absurde bévue de produire une race qui croit tout entière en un Dieu de néant ? D'ordinaire elle n'est pas si maladroite. Voyez comme elle a bien calculé les angles de cristallisation des minéraux, le tronc, les racines et les branches des végétaux, les organes si complexes et si délicats des animaux. Voyez surtout comme elle a donné à chaque animal des instincts proportionnés à sa constitution physique. Le coq a des désirs d'oiseau de basse-cour et non d'aigle ; le lièvre n'éprouve aucune velléité d'être un lion et le gorille dans ses forêts n'aspire aucunement à devenir poëte, avocat ou empereur. Pourquoi donc l'homme seul ne veut-il, ne peut-il se tenir dans les limites de son espèce ? pourquoi veut-il se dépasser lui-même et tend-il à l'infini ? Quand les besoins de son corps sont très aisément appaisés, pourquoi ceux de son âme sont-ils insatiables et s'il n'a pas d'âme, pourquoi ceux de son cerveau ne sont-ils faciles à satisfaire comme ceux de son estomac ? Pourquoi, depuis les temps de l'Ecclésiaste jusqu'aux nôtres, « l'œil n'est-t-il jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'ouïr, » ni l'intelligence de connaître et la raison de scruter ? Pourquoi la conscience poursuit-elle une sainteté et le cœur une félicité inaccessibles ? Pourquoi surtout, Dieu n'existant pas, l'homme se fatigue-t-il à le chercher et se tourmente-t-il à le

craindre? Pourquoi ne se résigne-t-il pas à crever comme son chien et son chat, et ne consent-il pas à être son propre maître et son Dieu? En un mot, quand la nature, en visant à former le minéral, la plante, l'animal, met infailliblement la balle dans le blanc, comment se fait-il qu'avec l'homme elle n'y réussisse jamais? Car enfin, tous les hommes, sauf les athées, seraient des êtres manqués, puisque, n'étant que chair et n'ayant personne au-dessus d'eux, ils se comportent comme des êtres doués d'une âme immortelle et soumis à la Divinité. Je mets les matérialistes au défi de rendre compte de la contradiction absolue que présentent la condition parfaite de tous les animaux, et la condition absurde de l'homme qui devrait être pourtant le plus parfait d'eux tous.

L'homme n'est homme que par sa vie religieuse. C'est sa foi en Dieu qui seule le distingue absolument des animaux.

Par son corps, il n'est que le premier d'entre eux. En obéissant à l'ordre divin : Croissez et multipliez, il perpétue son espèce comme le font tous les êtres vivants qui l'entourent, et son cerveau le relie très étroitement aux singes anthropomorphes. Je vous ferai seulement remarquer, avec Bossuet[1], que plus les cerveaux sont semblables, plus les âmes sont différentes, puisque les œuvres des singes ressemblent si peu à celles des hommes.

[1] Voyez ma brochure *L'homme et le singe*, 1863. Pag. 68.

Du corps nous élevant à l'âme, nous dirons, si l'on veut, que l'homme ne diffère de l'animal que de quantité, que l'un a un maximum d'instinct et un minimum d'intelligence, l'autre au contraire un maximum d'intelligence et un minimum d'instinct. Chez les bêtes se découvrent les rudiments de nos affections et de nos passions, de l'attention et de la réflexion, de l'imagination (dans leurs rêves), du langage, de la libre volonté (dans leurs jeux), et même, chez les animaux domestiques, ainsi que le prétend M. Agassiz, du sens moral ou de la conscience. Mais de ces facultes enveloppées et germinales à leur plein épanouissement dans l'homme, la différence de quantité est telle qu'on serait tenté de la prendre pour une différence de qualité. Quelle distance de l'intelligence d'un singe qui ne sait qu'imiter servilement l'homme, à celle d'un Leibnitz ou d'un Napoléon, ou du chant du rossignol aux chants d'un Homère !

Cette immense supériorité provient de l'esprit qui a été donné à l'homme seul et qui le fait différer autant de l'animal que l'animal diffère de la plante. L'esprit ou la raison est ce qu'il y a dans l'âme d'apparenté à Dieu : la faculté de l'infini; l'aspiration à l'infini, qui est la source d'une perfectibilité indéfinie, et l'amour de l'Être infini ou la religion.

La raison est le sens, l'instinct de l'absolu. Ne la confondons pas avec l'intelligence. Celle-ci nous sert à résoudre tous les problèmes de la vie terrestre, à

faire notre fortune, à bien gouverner notre maison, à exécuter nos travaux manuels, à perfectionner l'industrie, à recueillir les faits scientifiques. Mais c'est la raison qui nous fournit les premiers principes de tous nos raisonnements et nos grandes vues d'ensemble sur la nature et sur l'homme; c'est elle qui nous fait connaître les vérités absolues qui sont les mêmes aux cieux que sur la terre, pour Dieu que pour ses créatures; c'est par elle que nous aspirons à l'infini. Cette faculté est propre à l'homme quoiqu'en puissent dire les matérialistes.

Chose étrange ! nous sommes des êtres infirmes, chétifs, limités par tous les bouts, et nous poursuivons une vérité infinie dans les sciences, dans les arts une beauté idéale et infinie, une sainteté infinie dans notre vie pratique, une infinie félicité par tout notre être. Il y a en nous comme un ressort qui ne nous donne pas de repos, et nous pousse sans cesse en avant et en haut. De là les progrès incessants de l'esprit humain, tandis que chaque espèce d'animal reste identiquement la même de siècles en siècles. Deuxième différence radicale entre l'animal et l'homme, de laquelle les matérialistes ne disent mot parce qu'elle renverse toute leur dogmatique.

La troisième différence, qui découle de la première, c'est la religion. Jamais personne n'a prétendu avoir observé nos bœufs et nos chevaux se réunir à notre exemple pour la prière, le gorille célébrer son culte domestique, le tigre rendre grâces

à Dieu de sa force et les serpents siffler un cantique à l'Eternel. Il n'est au contraire aucun peuple, quelque abruti même qu'il soit par la misère, qui n'ait un mot pour Dieu, et chez toutes les nations civilisées, les temples et les chapelles, les autels, les statues, les symboles attestent la place immense que la pensée de la Divinité occupe dans les cœurs. La religion est donc un fait humanitaire, et l'homme est un être religieux qui forme à lui seul un règne à part.

La religion, l'aspiration à l'infini, la possession d'idées absolument vraies, qui sont le triple caractère de notre raison, donnent à notre âme une valeur que ne peuvent avoir celles des animaux, et la rendent immortelle. L'être qui porte en soi l'image de Dieu, qui aime Dieu, qui tend à Dieu, l'être dont la raison est apparentée à celle de son Créateur, l'être qui est esprit, ne peut périr avec le corps qu'il habite. Il doit un jour reposer dans la possession de ce bien suprême qu'il ne peut trouver ici-bas et sans lequel il ne peut être heureux.

Nous voilà, messieurs, aux antipodes du matérialisme, mais au cœur même de la vraie, universelle et permanente humanité. Nous contemplons et étudions l'homme dans sa totalité, avec son esprit, son âme et son corps. Les athées le décapitent.

Si les matérialistes réussissaient jamais à extirper la religion des cœurs, et s'ils convertissaient en

Préfargiers tous les temples, où ils enfermeraient les derniers des momiers pour les mieux nourrir, les évacuer et les doucher, supprimeraient-ils au moins en même temps la misère, la maladie, le deuil et la mort? Hélas! messieurs, toutes vos souffrances vous resteraient et on ne vous aurait ôté que vos consolations.

La douleur, qui est pour le chrétien un châtiment du péché, un creuset de purification, le marteau qui brise nos chaînes terrestres, une ancre jetée dans la vie avenir et bienheureuse, ne serait plus qu'une fatalité brutale. Le deuil ne serait plus tempéré par l'assurance du bonheur de ceux qui nous devancent, et par l'espoir de les retrouver pour l'éternité. La soumission à la volonté de Dieu, qui adoucit les souffrances physiques et morales, disparaîtrait des cœurs. La prière serait délaissée, et avec elle cesseraient de descendre de Dieu sur nous ces grâces puissantes qui nous restaurent intérieurement et ravivent nos forces. Nous nous trouverions seuls, sans secours, aux prises avec l'hydre des douleurs, et nous verrions peut-être notre vie entière s'écouler dans ce combat affreux avec la désespérante perspective de notre prochain anéantissement.

Le matérialisme affranchit, j'en conviens, tous les hommes des terreurs de Dieu et de l'enfer ainsi que du remords, et il apporte aux gens bien portants l'évangile des jouissances matérielles. Mais il est sans pitié pour les malheureux, c'est-à-dire pour

l'immense multitude des hommes. Il prépare d'ailleurs une ère où les beaux-arts, fleur délicate de notre vie psychique, seraient abandonnés de tous, et je ne veux pas chercher quelles conséquences politiques aurait son triomphe pour nos sociétés civiles et spirituelles. Enfin son action sur les esprits est due à l'audace avec laquelle il abuse des faits de la nature pour trancher, en dépit de sa méthode, toutes les grandes questions de la métaphysique. Il nous reste à étudier son histoire, qui nous fera connaître sa vraie nature. Tel sera le sujet de notre dernière conférence.

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

L'HISTOIRE DU MATÉRIALISME

Messieurs,

Nous allons aujourd'hui réfuter le matérialisme, non plus par les faits de la nature ni par ceux de l'esprit humain, mais par ceux de l'histoire. On reconnaît l'arbre à ses fruits, et les fruits de ce système sont vénéneux, ainsi que l'attestent d'une manière irréfragable les fastes de l'humanité.

Les matérialistes usent contre nous de ce même argument et prouvent par les fruits de la religion que celle-ci fait le malheur des peuples.

A les en croire, la religion dont il n'existe aucun germe, aucun besoin, aucun sens dans notre âme, serait née de la terreur inspirée par les éclats de la foudre et par les fléaux de la nature ; ou, mieux encore, elle serait une supercherie des prêtres

qu'aurait rendue possible la stupidité des peuples. Cette dernière opinion est celle de d'Holbach dans son *Bon sens du curé J. Meslier*, qui est l'évangile des matérialistes français. «La religion est non-seulement le plus impuissant des freins qu'on puisse opposer aux passions ; mais elle fausse la conscience et paralyse la morale ; aide au sacredoce à assouvir ses passions ; fait des princes des despotes injustes et licencieux et des peuples d'abjects esclaves ; surtout verse des flots de sang pour des disputes théologiques, fait un devoir de la persécution la plus cruelle et lâche la bride à la férocité du peuple en la légitimant. Ainsi le plus grand service à rendre à l'humanité, ce serait de l'affranchir de l'esclavage de la superstition en lui démontrant que l'âme et Dieu sont de vains mots. »

Nous convenons sans hésiter que ces accusations ne sont point sans fondement. Mais nous ne confondons pas l'arbre de vie planté de Dieu sur la terre avec les lianes qui l'enlacent et l'étouffent ni avec les entes d'arbres vénéneux que les hommes méchants y ont pratiquées. Autre est la religion de Moïse, David et Esaïe, autre celle des Brahmines ; autre la religion des chrétiens évangéliques et de l'Eglise invisible, autre celle des papes et des grands inquisiteurs ; autre est la religion de Loyola, autre celle de Pascal ; autre la religion de Louis XIV adultère et persécuteur, autre celle des huguenots, ses victimes.

Tous les crimes commis au nom de la religion ne sont même à nos yeux qu'un argument invincible en faveur de la profonde corruption de notre race et de son état de chute. Rien ne nous surprend de l'homme déchu. Chacun sait d'ailleurs que les choses les meilleures, en se corrompant, deviennent les pires. Pascal a dit vrai : « Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par conscience. » Ainsi donc le fanatisme et la superstition, qui sont la perversion de la religion et de la foi, seront les plus grands fléaux de l'humanité, et ces fléaux ne seront nulle part plus énormes et pernicieux que dans les pays où l'on professe la religion révélée, précisément parce qu'elle ébranle le plus fortement toutes les facultés de l'âme et qu'elle peut plus que toute autre les exalter outre mesure. Toutes les attaques des matérialistes portent donc sur les abus de la religion, que nous condamnons aussi sévèrement qu'eux. Mais nous trouvons en même temps à toutes les pages de l'histoire la preuve que la religion fait la vie, la force et la gloire de tous les peuples, tandis que le matérialisme les tue.

Les matérialistes ne jugent pas comme nous les faits historiques.

L'homme d'après eux se guérirait par lui-même, avec le progrès des âges, de la religion, qui serait une maladie de sa jeunesse. Voici quelle est leur loi du développement des peuples. Elle comprendrait quatre âges : celui de la sauvagerie dans les forêts ;

celui de la religion ou de la superstition, laquelle naîtrait dans les esprits par les terreurs de la foudre, des tempêtes, des tremblements de terre, des déluges ; celui de la philosophie qui par les réflexions de la raison découvre le néant des croyances nationales, mais qui substitue aux dogmes de vaines idées et des abstractions creuses ; enfin, l'âge des sciences naturelles, expérimentales, positives qui détrônent à leur tour la philosophie, et qui amène le règne de la vérité, c'est-à-dire de l'athéisme et du matérialisme.

La loi même, sans les commentaires athées, s'écarte peu de la vérité. En voici la juste formule : Le premier âge est celui, non de la sauvagerie, mais de la vie patriarcale, qui a déjà sa religion et son culte ; le second est celui de la religion nationale et de l'Etat, en même temps que celui de la fleur, de la puissance, de la gloire du peuple ; le troisième âge est celui du déclin et de la philosophie ; le quatrième âge est celui de la vieillesse ou des sciences positives, du bien-être général et du matérialisme, le matérialisme étant à nos yeux la gangrène qui marque la pourriture intérieure de la société humaine et en annonce la ruine prochaine. Nous allons le voir faire trois fois son apparition dans l'histoire lors de la décrépitude du monde antédiluvien, du monde païen et du monde chrétien.

Mais à la loi du développement des nations nous en ajoutons une autre: celle du développement de l'humanité elle-même, et cette loi est celle des pro-

grès en sens contraires de la religion et de l'incrédulité.

La vie religieuse a été patriarcale et naïve dans le monde antédiluvien; sacerdotale, cérémonielle, tout extérieure dans le monde ancien; intérieure, spirituelle, riche en œuvres d'évangélisation et de charité dans le monde chrétien. Elle transformera l'homme entier et sanctifiera tous ses divers genres d'activité dans le quatrième monde, qui viendra en son temps.

Si l'on me permettait de représenter la piété du premier monde par le chiffre 3, celle des mondes suivants le serait par les nombres 9, 27, 81, 243, 729, etc.

Je vous ferai observer que d'après nos croyances chrétiennes les révélations divines suivent une marche progressive toute pareille. Elles sont excessivement rares avant le déluge; elles se multiplient en Israël où l'Eternel fait habiter sa gloire, voilée à tous les regards, dans le sanctuaire du temple; le troisième âge s'ouvre par l'incarnation du Verbe et par le don du Saint-Esprit à tous les fidèles; et nul de nous ne peut prévoir les grâces surnaturelles réservées au quatrième âge.

Cependant si la vraie humanité s'élève du paradis d'Eden au paradis des cieux par quatre degrés, l'autre humanité descend par quatre degrés pareils du paradis vers les sombres abîmes de l'enfer. Le mal augmente dans la même proportion que le bien. Comme le dit St. Jean dans sa *Révélation:* « Le juste

devient toujours plus saint et l'injuste plus méchant. » Le péché aboutit avant le déluge à un matérialisme pratique, irréfléchi, inconscient, presque naïf; vers la fin du monde païen, à un matérialisme philosophique qui est un déisme inconséquent; vers la fin du monde chrétien, à un matérialisme absolu, haineux et persécuteur. Il aboutira vers la fin du quatrième âge à un matérialisme qui ne discute même plus avec ses ennemis et qui prétend les égorger tous en un jour.

Vous me demanderez sans doute comment ses différentes lois s'harmonisent. Nous allons le voir tout à l'heure en esquissant l'histoire des quatre mondes antédiluvien, païen, chrétien, millénaire. Chacun de ces mondes est par sa vie religieuse en progrès sur le précédent. Mais les peuples qu'il embrasse, après avoir atteint le comble de leur foi et de leur gloire, déclinent et tombent vers la fin de leur existence dans un matérialisme pire que celui du monde antérieur.

Nous sommes ainsi d'accord avec les matérialistes sur leurs triomphes vers la fin de chaque monde. Mais, s'ils se glorifient d'avoir toujours le dernier mot, ils ont cela de commun avec la mort qui, elle aussi, clot toute vie humaine, et ils ne voient pas que la religion, qu'ils espéraient avoir anéantie, leur survit et renaît plus puissante et glorieuse que jamais. Or, la série de sa progressive croissance est si régulière que nous pouvons et devons admettre

qu'elle se poursuivra dans l'avenir et dans les temps éternels.

Mais si telle est la marche de la religion, on ne niera plus que l'homme ait une âme, que Dieu existe et que le matérialisme est folie.

§ 1. Le monde antédiluvien.

J'ouvre la Genèse; mais je la contrôle par les traditions des autres peuples de l'Ancien et du Nouveau Monde. Ils se souviennent tous ensemble du paradis ou de l'âge d'or, de nos premiers parents, de la chute, de la promesse d'un Sauveur, des Sethites, des Caïnites et de l'effroyable corruption de la race que la Divinité fit périr par le déluge.

Le premier monde est celui de l'économie patriarcale et de l'enfance de l'humanité. Foi naïve, pas de caste sacerdotale, pas de rites sévères, pas de philosophie.

Le point culminant de la période antédiluvienne est marquée chez les Caïnites par les inventions de Tubalcaïn, chez les Sethites par la mission prophétique d'Henoc auprès d'une race qui déjà se révoltait contre Dieu.

La corruption prévalut plus tard en plein sur la piété. La brillante civilisation des Caïnites éblouit les adorateurs du vrai Dieu, et la famille de Noé exceptée, tous *les hommes n'étaient* plus *que chair*. N'être

que chair : voilà bien la devise du matérialisme. Le voilà, sans en avoir la conscience distincte, parvenu à son but. Plus de Dieu , plus de devoir, rien que la volupté. Feuerbach aurait dû arrêter un regard d'admiration et d'envie sur ces temps où sa vérité triomphait. Les hommes d'alors se riaient de Noé, l'unique momier de la terre entière. Ils mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient, nous dit Jésus-Christ, jusques au jour où Dieu, qu'ils oubliaient et qui semblait aussi les oublier, les fit tous périr dans les eaux du déluge.

C'est ainsi, messieurs, qu'une première fois, le triomphe momentané de la chair fut bientôt suivi du châtiment divin.

§ 2. Monde ancien.

La seconde humanité qui était née en quelque sorte aux coups de foudre de la justice divine et avait grandi au milieu des ruines causées par le déluge, ne mit plus en doute l'existence de Dieu, sa redoutable justice et son action incessante.

Le péché, il est vrai, ce sombre tyran de l'humanité déchue, n'a pas tardé à reprendre son empire : les convoitises de la chair ont fait de nouveau la guerre à l'âme et le culte du vrai Dieu a partout fait place à celui des faux-dieux , desquels plusieurs mêmes présidaient aux passions les plus coupables. Mais au milieu de toutes ces aberrations de l'esprit

et de cette perversion du cœur la vertu était encore honorée et la Divinité redoutée. Tous les peuples offraient à un Dieu suprême des sacrifices d'actions de grâces. Plusieurs même avaient un si vif sentiment de la justice divine que pour l'apaiser, ils immolaient jusqu'à des victimes humaines. Chaque famille avait ses génies protecteurs, et les actes de la vie étaient comme enchaînés à certaines cérémonies religieuses. La foi était si puissante sur les cœurs que les pays étaient désignés par le nom de leur dieu. L'Egypte était la terre d'Osiris; Thèbes, la ville d'Ammon; Memphis, celle de Phtha. Sidon était la cité de Baal; Tyr, de Melkarth. La Babylonie était la terre de Bel et de Mylitta ; la Perse, celle d'Ormuzd ; l'Inde, celle de Brahma, de Vichnou, de Chiwa. Or, messieurs, je vous prie de bien considérer que les âges où la piété florissait chez ces nations, furent aussi les temps où elles atteignirent le comble de leur puissance, de leur prospérité et de leur gloire, s'illustrant les unes par leurs poëtes, les autres par leurs monuments, ou par leurs conquêtes, ou par leur commerce.

Cependant après le midi et les chaudes heures du jour viennent le soir et la nuit ; à la fleur de l'âge succède la vieillesse, que termine la mort. Ainsi les peuples de la haute antiquité ont eu leur déclin et ont la plupart péri esclaves de conquérants étrangers. Pendant les longs siècles de la décadence, la philosophie paraît avoir ébranlé les croyances et les

fables nationales, et donné naissance à des écoles matérialistes, tandis que la superstition allait grandissant chez le bas peuple.

L'Inde et la Chine semblent régies par des lois historiques spéciales ; car elles se sont maintenues jusqu'à nos jours avec leurs anciennes institutions. Elles protestent l'une et l'autre avec une extrême force contre le matérialisme : l'une, par son vif sentiment du devoir, l'autre par son sentiment non moins vif de la Divinité.

Nous remarquons en Inde, après l'âge de ses poëmes religieux, un âge de la philosophie où les écoles orthodoxes ont fait place à des écoles hérétiques et peut-être même matérialistes. Boudda fut un libre penseur qu'on dit avoir nié Dieu et l'immortalité de l'âme. Mais par ces deux négations il ne voulait que délivrer ses malheureux compatriotes des terreurs que leur inspiraient la métempsychose et l'enfer. Sa religion a été l'Evangile de l'anéantissement annoncé au désespoir. D'ailleurs sa morale était celle du spiritualisme le plus pur et le plus élevé. Mais l'athéisme fait à l'âme une telle violence qu'elle ne peut la supporter longtemps. Aussi les peuples bouddhistes sont-ils tous revenus à la foi en la Divinité et au dogme de l'immortalité de l'âme. Ils paraissent n'avoir pas partagé les opinions de nos matérialistes sur le bonheur idéal de l'incrédulité !

Israël réclame quelques instants notre attention. En présence de ce peuple de la sainteté, le matéria-

lisme ne sait qu'altérer la vérité, calomnier, injurier. Que faire d'un peuple dont toute l'histoire n'est qu'une longue lutte de Dieu, de son esprit, de ses envoyés contre la chair et l'idolâtrie? Toutefois nul ne contestera que les temps glorieux d'Israël, ceux de David et de Salomon n'aient été ceux aussi où la vie religieuse s'est comme épanouie en d'immortels cantiques. Bientôt après a commencé le déclin; mais quel inexplicable spectacle pour les athées que cette longue série de prophètes, qui correspondent aux philosophes des peuples païens, et qui, au lieu d'attaquer les erreurs de la religion nationale, ne sont occupés qu'à la confirmer, à la restaurer, à la compléter, à la spiritualiser, ajoutant ainsi de nouvelles assises à l'édifice de Moïse et n'en ôtant pas la moindre pierre! D'où vient une telle disparate entre l'œuvre des prophètes hébreux et celle des philosophes païens? Remarquez en outre combien sont rares les athées en Israël; ils y sont traités d'insensés, et encore étaient-ils bien plutôt de simples déistes[1]. Même dans les derniers temps de l'existence politique des Juifs, le matérialisme ne fut représenté chez eux que par les Sadducéens, qui croyaient au Dieu du Sinaï, et qui ne niaient l'immortalité de l'âme que pour rester fidèles aux livres de Moïse qu'ils interprétaient faussement. Nous pouvons donc dire que les Hébreux sont restés absolument inaccessibles au matérialisme, et ce peuple est le seul qui, chassé de son

[1] Ps. X et XIV.

pays, dispersé en tous lieux, privé de son culte, conserve son antique loi, ses livres sacrés, ses mœurs, son existence nationale. La foi rend donc les peuples immortels [1].

Nous passons en Grèce. Là pendant l'enfance, la jeunesse, la fleur des Hellènes, la foi fait la supériorité de leurs grands hommes, la force de leurs armées, la gloire de leur nation. Homère croit à des dieux qui exaucent les prières des mortels et qui se révèlent à eux pour les délivrer ou les punir; Eschyle, à un Dieu suprême qui gouverne le monde selon son incorruptible justice ; Sophocle, à une Divinité qui manifeste sa volonté par des oracles et qui soustrait aux terreurs de la mort le pécheur repentant et purifié par la souffrance. Phidias accroît la piété de ses compatriotes par la sublime beauté de ses statues des dieux. Pythagore et Platon placent le souverain bien de l'homme dans sa ressemblance avec Dieu; Socrate arrive par son empire sur sa chair à cette sainteté qui met l'âme en communication avec Dieu. Cependant Hérodote, le père de l'histoire, découvre partout les indices d'une intervention divine, et, même en pleine décadence, Démosthène n'est le plus grand des orateurs de l'antiquité que

[1] Le matérialisme est réduit à accuser la race sémitique qui a produit Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, d'avoir inoculé à la race japhétique le venin du monothéisme et de la foi ardente. Un athée français, M. Ramée, a soutenu cette thèse dans un gros volume il y a quelques années.

parce qu'il les a tous surpassés en foi et en piété. Ces écrivains divers et ces artistes nous font assez connaître par leur réputation que d'instinct les Grecs poursuivaient et admiraient les choses de l'esprit et non celles de la chair. Leur vie ne répondait sans doute point à leurs principes, leurs actes à leurs idéaux. Toutefois, pour ne citer qu'un trait, Eschyle nous les montre, dans la journée à jamais mémorable de Salamine, entonnant avant le combat une hymne au dieu de la lumière comme nos ancêtres se mettaient à genoux sur le champ de bataille devant l'Eternel des armées. Les guerres héroïques des Grecs contre les Perses, qui sont la gloire la plus pure et la plus vive des nations païennes, et le siècle de Périclès si merveilleusement riche en génies de tout genre, appartiennent tout entiers à l'âge de la religion. Le matérialisme n'a rien à réclamer de ces temps splendides, qui sont en notre faveur un argument d'un poids immense.

Mais immédiatement après Périclès commence l'âge du déclin, qu'avait annoncé déjà de son vivant l'apparition des sophistes qui mettaient tout en doute, et de Démocrite[1] qui, tout en croyant à Dieu

[1] Je dirai ici un mot des premières origines de l'athéisme chez les Grecs. Il faut remonter à Hésiode qui fait dériver la nature, les hommes et les prétendus dieux d'un chaos, d'une matière primordiale qu'aucun Dieu n'a créée, ni même fécondée ou façonnée. Les successeurs d'Hésiode sont Thalès et son école qui ne niaient point l'existence de la Divinité, mais qui prétendaient

et à la vertu, faisait naître le monde du concours fortuit des atomes. Le déclin s'annonce par l'avénement des démagogues et par la grande guerre des Athéniens et des Péloponésiens. Les injustices publiques se multiplient, les factions déchirent les cités, partout surgissent des tyrans, et les dissensions intestines amènent l'asservissement de la Grèce aux Macédoniens, qui sont à leur tour asservis aux Romains.

Quelle est la cause de cette longue et lamentable décadence? La foi s'en était allée des cœurs. Après Sophocle était venu Euripide prêchant du théâtre l'incrédulité au peuple. A Platon avait succédé le déiste Aristote, à Aristote le spiritualiste athée Zénon, le matérialiste déiste Epicure. L'esprit grec descendait ainsi vers la chair et le mensonge. Cependant d'après la loi du développement des peuples, les Grecs d'Alexandrie avaient fondé les sciences positives. Affranchis du joug des croyances populaires et de celui des hypothèses métaphysiques, ils

expliquer sans son secours l'origine du monde. Sur la voie que suivait cette école ionienne, je vois marcher Démocrite. Il croit en Dieu, croit à l'esprit de l'homme, croit à la vertu qui soumet la chair à l'esprit ; mais il fait naître le monde des atomes qui se meuvent et s'accrochent au hasard, et ne reconnaît dans les choses nulle cause finale, nulle trace d'une sagesse ordonnatrice, nulle démonstration de la Divinité. Il se mettait ainsi en opposition avec Anaxagore, avec Socrate, avec Platon, et frayait la voie à l'athéisme.

soumettaient la nature à l'observation directe et l'histoire à la critique.

Je viens de nommer Epicure, le successeur de Démocrite à cent cinquante ans de distance, et le plus illustre représentant du matérialisme païen. Il parut dans un temps où les Grecs et tous les peuples d'Orient avaient perdu leur indépendance, mais où la société était encore riche et prospère. Les illusions de l'orgueil national étaient radicalement détruites, et chaque famille, chaque individu ne poursuivait plus que les jouissances plus ou moins raffinées de la terre. L'homme n'était de nouveau plus que chair.

Ne calomnions cependant pas Epicure. Il ne fut point un matérialiste pur sang comme Feuerbach ; il ne se posa point, comme tel de nos socialistes, en ennemi personnel de la Divinité. Nous le nommerons bien plutôt le Bouddha de l'Occident. Vivant (nous dit son disciple Lucrèce) au milieu d'une société qui possédait « en abondance les biens de la terre, » il voyait les hommes « tourmentés dans le fond de leur cœur par le monstre de la religion et par les terreurs de l'enfer, » et, pour leur apporter « les douces consolations de la vie, » il supposa d'après Démocrite le monde formé d'atomes par le hasard, fit l'âme mortelle sans en nier l'existence, relégua par delà l'univers les dieux qu'il déclara « en un langage divin » indifférents aux destinées des hommes, supprima l'enfer et ses tourments et plaça le souverain bien dans une vie honnête et paisible, tout en ajoutant

que « la racine de tout bien pour l'âme, c'est l'estomac. » Tel fut, 300 ans avant J.-C., l'homme que ses innombrables partisans proclamèrent le plus grand des philosophes, « l'honneur du peuple grec, » « le dieu, oui le dieu qui avait le premier trouvé la sagesse[1], » « le sauveur. » Il sauvait, en détruisant la religion de son âge ; mais elle n'était qu'un tissu de fables absurdes, et elle ne savait qu'épouvanter les consciences sans les consoler par la promesse d'un pardon faite à l'âme repentante. Epicure pouvait donc se faire illusion à lui-même et à son siècle, en se croyant le vrai sage. Aussi voit-on ses sectateurs, plusieurs siècles après sa mort, célébrer encore des fêtes religieuses à son honneur. Cependant sa morale ne trouva point partout un accueil enthousiaste. Certaines cités grecques avaient même donné à ses adorateurs l'ordre de vider la place dans les vingt-quatre heures, parce que leur ignoble doctrine énervait les courages, empoisonnait la jeunesse et détruisait la religion.

Lorsque l'épicuréisme pénétra dans Rome, il la trouva toute préparée à la recevoir. Ce n'était plus la Rome héroïque des Brutus, des Coriolan, des Cincinnatus, des Fabius, des Décius, des Scipions, la Rome où le divorce était inconnu et le serment inviolable. Elle aussi penchait vers son déclin et se précipitait vers sa ruine. Tout entière vénale et cor-

[1] De *nat. rer.* I, 63 et suiv.; III, 1 et suiv.; 1055; V, 1 et suiv.; VI, 1 et suiv.

rompue, elle accueillit avec faveur la doctrine d'Epicure, qui trouva immédiatement un poëte de talent pour la propager et l'exalter.

Mais pourquoi, messieurs, les matérialistes modernes nous parlent-ils si peu de leurs illustres prédécesseurs? Pourquoi ne nous tracent-ils pas de séduisants tableaux de cet âge d'or où leurs doctrines régnaient à peu près sans rivales dans le monde, où la raison avait tué la superstition, où la morale de la jouissance avait réduit au silence celle du devoir et des vengeances divines? Le monde païen n'était-il pas arrivé comme de lui-même, sans luttes, sans efforts, à cet état de perfection auquel le monde chrétien est assez rudement invité à s'élever?

Cette société modèle, messieurs, nous la connaissons par les poëtes et les historiens latins qui nous tracent un tableau complet de la Rome épicurienne, et ce tableau est celui d'un véritable enfer. Dans son siècle de matérialisme, Rome eut pour chefs les Tibère, les Caligula, les Néron, vrais monstres de débauche et de férocité, tels que l'histoire n'en connaît pas de semblables. Voulez-vous savoir le secret de crimes si odieux? Ecoutez-le de la bouche même de Caligula : « Souvenez-vous, répondit-il un jour aux remontrances de son aïeule, souvenez-vous que tout m'est permis, et contre tous. » Que le matérialisme étouffe dans les cœurs la pensée de la justice divine et la voix de la conscience, les Césars ou les

[1] Suétone. *Calig*, XXIX.

Robespierres, se sachant leurs propres dieux et croyant tous leurs sentiments, tous leurs désirs également nécessaires et par là même légitimes, se permettront tout et contre tous, et s'énivreront de leur omnipotence au point d'en perdre la raison.

Ces monstres couronnés auxquels obéissait le monde civilisé, étaient d'ailleurs chéris de la populace de Rome, à laquelle ils donnaient du pain et les jeux du cirque. Ces jeux, ces divertissements, ces réjouissances publiques, c'étaient quelques milliers d'esclaves, de prisonniers de guerre, qui, aux applaudissements du César et de la foule, des hommes et des femmes, des jeunes filles et des matrones, ou s'égorgeaient avec grâce et selon les règles de leur art, ou étaient dévorés par des lions et des panthères. Parfois c'étaient des vieillards, des vierges qu'on livrait aux bêtes pour crime de religion. « Il s'était formé dans ce même temps, en Judée, nous raconte l'illustre historien Tacite, une secte exécrable qui devait son nom à un certain Christ mis à mort sous Tibère. Elle avait fait irruption dans le monde entier et jusque dans Rome, vraie sentine de tous les vices et de toutes les superstitions. Au temps de Néron on avait découvert dans cette ville une multitude immense de ces chrétiens. Ils s'étaient rendus odieux à tous par leur haine du genre humain et par leurs infamies. Aussi l'empereur les avait-il fait périr par les supplices les plus cruels. On enduisait leurs corps de résine et dans les jardins

du palais l'on s'en servait la nuit de flambeaux pour s'éclairer[1]. » Vous savez, messieurs, que la cruauté, la volupté et la haine de Dieu sont trois sœurs qui s'aiment tendrement.

Tandis que la populace et l'empereur s'amusaient de ces divers spectacles, les vrais descendants des vieux Romains, les aristocrates, chez qui se conservaient l'amour de la liberté et les traditions des Scipions et des Brutus, se voyaient enlever leurs filles et leurs femmes par les satellites des Césars, et se dérobaient par le suicide au spectacle de tant d'horreurs ou périssaient par centaines à l'ordre des tyrans. Le stoïcisme donnait à ces âmes nobles et grandes la force nécessaire pour vivre dans l'honnêteté et mourir avec courage ; mais il était impuissant à opposer la moindre digue à ce débordement de luxure, de férocité, de trahison, de servilité, de bassesse, de bestialité.

Vous comprenez maintenant, messieurs, pourquoi les matérialistes de nos temps ne chantent pas les louanges d'Epicure et de ses disciples, et n'exaltent pas les bienfaits que ses doctrines ont apportés au monde ancien.

Ces saturnales de la chair ne pouvaient durer toujours. Lorsqu'elle est tombée au niveau de la brute, l'humanité finit par sentir qu'elle est sortie d'elle-même, et elle se ravise, elle se relève, elle remonte

[1] Tacite, *Annales*, XV, 44.

vers Dieu. C'est là ce qu'elle a tenté de faire depuis les temps de Néron à ceux de Julien l'apostat. On la voit revenir à ses vieilles divinités ou en créer de nouvelles, reprendre le chemin des oracles qu'elle avait désertés, chercher le pardon de ses péchés dans des sacrifices sanglants et bizarres, se livrer à toutes les pratiques de la magie, du somnambulisme, du spiritisme pour se mettre en rapport avec le monde invisible, et croire d'une foi sincère et complète à d'innombrables apparitions des dieux. Mais ce retour à la religion des siècles passés ne rendit pas la force, et la vie aux nations idolâtres : la foi qui n'avait pu sauver leur âge mûr des mortelles atteintes du matérialisme, ne pouvait sauver leur décrépitude de la destruction finale. Les barbares qui de la Germanie se jetaient sur elles, les trouvaient plongés dans tous les genres possibles de vices et de crimes, corrompus de part en part et à tous les degrés de l'échelle sociale. Elles n'étaient plus que chair, et Dieu les fit périr non plus par les eaux d'un second déluge, mais par un déluge sanglant de Huns et de Germains.

C'est ainsi, messieurs, que pour la seconde fois le triomphe momentané de la chair fut suivi d'un châtiment divin.

§ 3. Monde chrétien.

Que serait devenue l'humanité si Dieu ne l'avait pas sauvée en lui envoyant son Fils au temps même du triomphe de l'épicuréisme, et s'il n'avait pas préparé de longue date les Germains à recevoir dès leur tendre enfance la vie nouvelle que le Christ avait apportée du ciel sur la terre?

Comme au temps de Noé, il n'y avait plus de foi dans le monde. Le Messie a bien réellement été un second Adam, l'auteur spirituel d'une nouvelle humanité, et, en retournant vers son Père, il déposa l'Eglise comme un germe de vie dans le cadavre du vieux monde. Sous l'action toute-puissante du Saint-Esprit, l'Eglise se propagea dans tout le monde civilisé, créant d'individus de toutes langues un peuple d'une nature jusqu'alors inouïe. Jetez un regard sur les trois premiers siècles du christianisme : voyez ces familles vivant en Dieu et pour Dieu dans la foi et la charité, ces mœurs saintes et pures au sein de l'universelle corruption, cette littérature toute religieuse et théologique, ces institutions ecclésiastiques, ces légions de martyrs qui expiraient dans les tourments en priant pour leurs bourreaux, et dites si le monde ancien, au temps de Périclès ou pendant les siècles des Pharaons, si même Israël, du vivant de David et d'Esaïe, avait rien vu de semblable à cette vie toute

de foi, d'espérance et d'amour! Dites si nous n'avions pas raison d'affirmer que la piété a fait d'immenses progrès des Sethites aux Hébreux et aux peuples païens, et de ceux-ci à la primitive Eglise! Mais n'est-il pas tout aussi évident que le matérialisme des Caïnites n'a triomphé de la foi des Sethites que pour disparaître devant un immense déploiement de piété, et que pareillement le matérialisme des épicuriens n'a triomphé de la foi des Sophocle et des Socrate que pour disparaître devant un nouvel et prodigieux déploiement de la vie religieuse?

L'Eglise toutefois ne put sauver de la mort les peuples idolâtres de l'ancien monde, qui étaient restés païens tout en adoptant ses croyances. Ils périrent dans leurs débauches sous ses yeux et l'infectèrent de leur corruption. Leur culte des faux dieux, des héros et des idoles devint celui des saints, des images et des reliques, et l'Eglise se métamorphosa en un inextricable mélange de christianisme et de paganisme, de ténèbres et de lumière, de vie et de mort. Aussi son histoire s'est-elle singulièrement compliquée et suit-elle tantôt la marche ascendante des prophètes hébreux et tantôt la direction contraire des philosophes grecs.

Les premiers peuples germains, Goths, Vandales, Burgondes, Franks Neustriens, que l'Eglise déchue et à demi paganisée fut appelée à discipliner, résistèrent plus ou moins à son action et disparurent ra-

pidement du rang des nations. Ils avaient été radicalement corrompus par leur contact avec la civilisation païenne. L'esprit nouveau de l'Evangile ne manifesta d'une manière évidente son influence que sur les Franks Austrasiens au temps de Charlemagne, sur les Anglo-Saxons à dater d'Egbert, et sur les Germains que convertirent des missionnaires venus des îles Britanniques.

Cette influence, toute bénie qu'elle ait été, a été dépassée de beaucoup par celle[1] que l'Eglise catholique (je ne dis plus : l'Evangile), a exercée pendant le moyen âge sur les peuples modernes, Italiens, Espagnols, Français, Anglais, Allemands. Quels phénomènes uniques dans l'histoire que cette monarchie spirituelle et universelle des Grégoire VII et des Innocent III ! que ces croisades inspirées par une piété chevaleresque ! que ces luttes entre la papauté et l'empire ! que cette scholastique où la religion prenait à son service la philosophie païenne ! que ces ordres innombrables de moines qui, chacun à sa manière, avaient la prétention d'avancer la gloire de Dieu ! Mais ce monde chrétien est à demi-païen ; cette action si puissante de l'Eglise ébranle les masses et non les consciences ; cet empire de l'esprit a sans cesse recours à des armes charnelles ; cette théologie

[1] Je ne connais pas d'écrit qui mette mieux en relief cette influence que *l'Essai* de Voltaire *sur les mœurs et l'esprit des nations*. Sa haine de la religion lui en a fait comprendre la puissance.

infaillible mêle à chaque page l'erreur à la vérité, et quand Dieu suscite des prophètes pour rappeler le monde à l'Evangile, les bûchers s'allument de toutes parts pour les réduire au silence.

Il n'y eut plus de martyrs, la corruption fit son œuvre sans entraves. Deux conciles avaient tenté en vain de réformer l'Eglise. Toutes les institutions spirituelles et temporelles du moyen âge chancelaient. C'était un temps de déclin où pour la troisième fois les hommes allaient n'être que chair et le matérialisme réapparaître sur la scène comme le vautour qu'attirent les corps morts. Déjà l'incrédulité levait la tête en Italie parmi les savants de la renaissance du paganisme et auprès des pontifes romains, quand s'éleva d'Allemagne la voix retentissante de Luther qui la fit reculer et s'éclipser.

L'Occident se scinde en deux camps.

Conformément à notre loi du progrès de la vie religieuse, la Réforme exerce sur les nations, par la puissance toute intérieure de la foi individuelle et par la sévérité de la discipline ecclésiastique, une action qui dépasse de beaucoup celle de l'Eglise romaine sur les peuples du moyen âge. Voyez, messieurs, l'Evangile créer au sein des Français la race des Huguenots qui font une glorieuse disparate avec leurs concitoyens par leur soi-disant puritanisme, par leur sérieux, leur moralité, leur indépendance de caractère, leur esprit de sacrifice et de martyre. Voyez à quel degré de splendeur Calvin a élevé la

ville jusqu'alors inconnue de Genève, et permettez-moi d'ajouter, ce que Farel a fait de mon pays de Neuchâtel. Comparez à Lucerne Zurich, la cité de Zwingle, ou Bâle, la cité d'Œcolampade. Luther n'a-t-il pas assuré à l'Allemagne protestante la supériorité morale, intellectuelle, industrielle, politique sur l'Allemagne catholique? Quel contraste entre ces deux peuples frères, les Belges dont l'histoire ne date que de 1830, et les Hollandais que la Réforme a pour ainsi dire créés de toutes pièces? Avec quelle force l'Evangile n'a-t-il pas agi sur les Ecossais et les Anglais? N'a-t-il pas produit dans la Nouvelle-Angleterre, chez les Anglo-Américains, une civilisation toute nouvelle? Qu'est-ce que le moyen âge opposerait à ces créations de la foi individuelle? Ne suis-je donc pas en droit d'affirmer que la religion progresse d'un âge à l'autre et dans l'histoire de l'humanité et dans celle du monde chrétien?

Les nations qui repoussèrent la Réforme, furent au moins par elle secouées de leur sommeil de mort, et arrêtées sur la pente d'une incrédulité inconsciente et frivole. Sentant son impuissance contre la vérité de l'Evangile, l'Eglise de Rome eut recours aux armes charnelles de la guerre, de la persécution et de l'habileté, et enfanta l'ordre des Jésuites, c'est-à-dire des plus redoutables ennemis de Jésus-Christ. Mais bientôt après, la vie religieuse se réveilla chez les peuples catholiques, et elle se manifesta, selon la loi du progrès, par des œuvres supérieures à

toutes celles du moyen âge. Alors parurent Francois de Sales et Vincent de Paul; alors s'épanouit la fleur la plus belle et la plus pure du catholicisme, Port-Royal; alors brilla d'un éclat éblouissant Bossuet, entouré d'orateurs de la chaire qu'il n'éclipse point entièrement; alors le mysticisme de Molinos comptait parmi ses adhérents un Fénelon; tandis que l'auteur de Polyeucte et celui d'Athalie conciliaient la foi et la poésie, et que Caldéron le tentait en Espagne.

Cependant la raison, qui ne pouvait accepter sans se faire violence à elle-même les erreurs de l'Eglise romaine et qui ne comprend la vérité de la révélation que si elle en a éprouvé la sainte efficace, s'essayait depuis la Renaissance à inventer un système de philosophie qui lui agréât de tous points. Mais ses essais étaient à cette date à peu près tous spiritualistes. C'est le panthéisme de Bruno et, plus tard, de Spinoza; c'est le rationalisme de Descartes; c'est dans l'Angleterre la philosophie expérimentale de Bacon qui professait la foi chrétienne, et la religion naturelle de Herbert de Cherbury. L'athéisme de Vanini et le matérialisme de Hobbes ne furent que des phénomènes isolés qui annonçaient à l'horizon lointain l'approche des tempêtes de la période suivante.

Mais avant de franchir le siècle de Louis XIV et d'aborder celui des matérialistes de France, jetons un rapide coup d'œil d'ensemble sur l'histoire du protestantisme. Nous y verrons la vraie foi monter

par trois degrés vers la perfection à laquelle elle aspire, la fausse foi et l'incrédulité descendre par trois degrés vers les abîmes du mensonge.

Les réformateurs avaient rendu à l'Eglise la *vérité*. Leur génération passe et leurs successeurs n'ont qu'une foi d'intelligence, qu'une éloquence de controversistes, qu'une théologie plus aride et querelleuse que la scholastique du moyen âge, qu'une orthodoxie morte. Telle fut après le premier matin la première nuit.

Vers la fin du XVII[e] siècle, cinquante ans après le réveil catholique de Port-Royal, parut Spener qui ajouta à la vérité des réformateurs la *piété* intime, la sanctification de la vie extérieure. Le piétisme triompha de l'orthodoxie morte dans toute l'Allemagne, et ce mouvement se propagea plus ou moins lentement chez tous les peuples protestants. Mais la réaction contre l'orthodoxie dépassa la juste mesure, et l'ennemi qu'on avait vaincu, reparut sous la forme du rationalisme allemand du siècle passé. Telle fut après le second matin la seconde nuit cent fois plus sombre que la première.

De nos jours la vie est sortie pour la troisième fois de son tombeau, et la *charité* s'est ajoutée à la piété de Spener et à la vérité de Luther. Notre génération maintient dans toute leur intégrité les doctrines vitales de la Réforme et insiste plus qu'on ne l'a jamais fait peut-être sur la régénération spirituelle ; mais sa gloire, ce sont ses sociétés d'évangé-

lisation lointaine et de mission intérieure. Jamais depuis les apôtres l'Eglise du Christ n'avait déployé pour la conversion des païens un zèle pareil à celui qui anime aujourd'hui les nations protestantes ; jamais l'Eglise n'a fait sur l'idolâtrie des conquêtes aussi loyales, aussi rapides, aussi riches d'avenir. Mais l'incrédulité, notre invisible ennemi, proportionne à l'énergie de nos attaques celle de sa résistance et de ses aggressions. Le rationalisme mourant a laissé pour son remplaçant le matérialisme de Feuerbach, qui aura son règne comme son prédécesseur. Telle est après le troisième matin la troisième nuit qui est mille fois plus sombre que la deuxième.

Vous le voyez, messieurs, le matérialisme protestant de notre temps est d'un siècle postérieur à celui du monde catholique et n'en est aucunement le rejeton. Ils appartiennent à deux ordres de faits très distincts. Le développement spirituel des peuples romaniques n'est plus le même que celui des peuples germaniques et réformés, et si les deux chaînes se tordent l'une autour de l'autre, elles ne se confondent point. Esquissons maintenant en quelques traits le caractère de ces deux matérialismes et leur histoire passée et future.

Nous revenons sur nos pas à la fin du règne de Louis XIV. Le réveil janséniste et mystique de la foi catholique en France fut bientôt étouffé par les jésuites d'une part et d'autre part par le débordement

de l'immoralité. La Régence n'a laissé dans l'histoire que le souvenir de la débauche la plus effrénée, et le règne de Louis XV est celui de ses maîtresses en titre. Le clergé participait à la corruption universelle, tout en sollicitant l'Etat d'user de ses plus excessives rigueurs contre les chrétiens évangéliques. Il n'y avait plus de foi chez le peuple français, qui est la tête et le cœur du monde catholique; les hommes n'étaient plus que chair et la pourriture intérieure du corps social apparut au dehors par la gangrène du matérialisme.

Déiste dans ses meilleurs écrits, Voltaire applaudissait des deux mains à l'athéisme de ses amis. Les mêmes hésitations se remarquent chez plusieurs de ses amis. Mais Condillac chercha à établir que toutes les idées viennent des sens et que les facultés de l'âme sont des sensations transformées. Helvétius défendit la même thèse dans son livre de l'*Esprit*, où il soutint en outre que l'égoïsme est l'unique mobile de l'homme et que l'homme doit à la perfection de la main sa supériorité sur l'animal. D'Holbach traduisit une foule d'ouvrages d'incrédules anglais, attaqua avec acharnement toute croyance religieuse quelconque et publia entre autres le *Système de la nature*, qui devint l'Evangile du matérialisme, et *le bon sens du curé Meslier*, qu'on a réimprimé en 1865 à Genève et dont l'édition est épuisée ; j'en ai acheté l'autre jour le dernier exemplaire. Enfin, le cynique de Lamettrie écrivit l'*Homme machine*, l'*Homme*

plante, Vénus métaphysique ou de l'origine de l'âme. Plus jeune qu'eux tous, Condorcet soutint la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, et Cabanis, qui pourtant n'était pas hostile au spiritualisme, a écrit dans ses *Rapports du physique et du moral* cette phrase célèbre : « La pensée est une sécrétion du cerveau. »

Comparé au matérialisme d'Epicure, celui des soi-disant chrétiens du XVIII[e] siècle est en progrès sur celui de ce païen par sa négation absolue de Dieu et de l'âme, par les arguments philosophiques qu'il ajoute à ceux que lui fournissent les sciences naturelles, et par la haine violente que lui inspire la puissance spirituelle de la révélation.

Les matérialistes de France ne rencontrèrent qu'un adversaire qui fut de force à leur tenir tête, Rousseau, le fondateur du déisme sur le continent, le grand champion de la religion naturelle. En soupant chez certaines dames célèbres par leur esprit ou par leur beauté, ils attaquaient avec une entraînante gaîté et par les plus amusantes plaisanteries les grossières erreurs du catholicisme, l'esprit persécuteur d'un clergé fanatique, les miracles étranges de la Bible, les mystères de la foi chrétienne, toute croyance religieuse quelconque, l'existence même de Dieu. Ils jouaient avec l'incrédulité, ils la caressaient et la flattaient avec une enfantine confiance, ils la nourrissaient d'idées matérialistes toutes crues et l'excitaient à se jeter sur l'*Infâme* pour la dévorer.

Mais en 1789, alors que l'Europe applaudissait aux efforts de la France pour transporter chez elle les principes éminemment chrétiens et protestants de l'égalité de tous devant la loi et de la liberté, la bête poussa un hurlement qui fit trembler le monde, et quatre ans plus tard, pendant le règne de la Terreur, elle déchira d'un bout de la France à l'autre sans distinction et les serviteurs du Christ et les champions de l'athéisme. A Paris même les septembriseurs massacrèrent par milliers les prêtres catholiques ; mais Hébert et ses partisans qui avaient tenté d'ériger l'athéisme en religion officielle sous le nom de culte de la Raison, furent envoyés à leur tour à l'échafaud par Robespierre pour avoir déshonoré par leur impiété la révolution aux yeux du monde entier, et le grand représentant du déisme dans ces jours néfastes, le fondateur du culte de l'Etre suprême, Robespierre fut immolé comme l'avaient été avant lui et par lui les athées et les croyants. Voilà, messieurs, l'âge d'or que le matérialisme des Helvétius et des d'Holbach a donné à la France. Ne m'accusez pas d'assombrir à plaisir l'histoire de la révolution française : autrement je vous citerais à ma décharge les jugements de deux hommes dont vous ne contesteriez ni le génie ni l'incrédulité : Alfred de Musset et M. Quinet.

Après ces courtes saturnales de la chair et de la mort, la France revint au spiritualisme ou même à la foi chrétienne par l'école catholique des de Bonald,

de Maistre, Lamennais, d'Eckstein, par Châteaubriand et Mme de Staël, par l'école écossaise de Royer Collard et de Jouffroi, par l'école éclectique de Cousin, plus tard par Lacordaire, Ozanam, l'abbé Gratry, et cent autres. Tous les esprits étaient, depuis 1815, préoccupés des grands intérêts de la liberté et des problèmes théoriques et pratiques de la politique, et à ces discussions ardentes s'ajoutèrent depuis 1830 les très vives querelles des classiques et des romantiques. Le matérialisme semblait refoulé dans les étroites limites de la science médicale, où Broussais comptait d'assez nombreux élèves. Mais depuis la révolution de juillet 1830 l'athéisme fut hautement professé par les saints-simoniens qui réhabilitaient la chair, Vénus et Satan, et par tous les socialistes; Aug. Comte fonda sa philosophie positiviste qui équivaut à un matérialisme déclaré, et de nos jours médecins, naturalistes, philosophes, tous sous le nom de libres penseurs nient Dieu et l'âme. C'est que le siècle a perdu le sens de tous les biens immatériels et ne poursuit plus que la richesse et les voluptés.

En Angleterre aussi le matérialisme fait de nombreuses conquêtes parmi les naturalistes, et cependant ce noble pays réformé avait traversé tout le XVIIIe siècle sans avoir ses d'Holbach. Depuis Hobbes et Herbert l'incrédulité sans cesse harcelée et vaincue par la foi s'était maintenue au niveau de la religion naturelle.

L'Allemagne pareillement était demeurée rationaliste tandis que la France acclamait les encyclopédistes athées, et le plus grand de ses philosophes, Kant, avait puissamment concouru à raffermir le sens moral et à réveiller le sentiment du devoir. Mais le panthéisme athée de Hegel a engendré le matérialisme de Feuerbach et de ses disciples. Aussi audacieux ou cyniques que les d'Holbach, et, si possible, plus violents que ceux-ci dans leurs attaques contre le christianisme, ils ont sur eux l'immense avantage d'être très versés dans les sciences naturelles, en même temps qu'ils ont la prudence de ne pas se lancer dans des discussions métaphysiques. Leurs écrits ont un très grand retentissement dans l'Europe entière, et l'on peut dire qu'il n'y a dans le monde savant aujourd'hui pas de noms plus populaires que ceux de MM. Vogt, Moleschott et Buchner. Ils sont les puissants du jour.

Mais il y a entre notre siècle et le XVIII[e] cette différence que les d'Holbach n'étaient contredits par personne, et que les matérialistes de l'Europe actuelle rencontrent partout une résistance énergique. Ils renverseront peut-être le déisme, mais ils viendront se briser contre l'infranchissable barrière de la foi personnelle et évangélique. Ils ont en face d'eux, au lieu d'un J.-J. Rousseau, des milliers de témoins du Christ. La lutte est engagée, et elle s'étendra sur toute la ligne, et elle durera jusqu'à la fin. Quelle en sera la fin ? Les *témoins* connaissent leurs

ennemis mieux que ceux-ci ne se connaissent eux-mêmes. Comme leur nom signifie *martyr*, ils ne sont nullement surpris d'entendre des athées parler des milliers de têtes à couper pour fonder le règne de la vérité. Je ne prétends pas que le temps des persécutions soit à la porte ; mais je sais par la prophétie qu'il arrivera à son heure et que cent ans peut-être nous séparent des derniers jours où le sang des témoins de Jésus-Christ coulera de nouveau à flots sur la terre.

Ne dites pas, messieurs, que les principes de la liberté prévalent de plus en plus dans notre Europe, et qu'ils garantissent à chacun la profession de la foi comme celle de l'incrédulité. Il n'y a de liberté possible que chez les peuples religieux et chrétiens, comme les Anglais et les Anglo-Américains, parce que la foi chrétienne seule donne à l'âme des convictions inébranlables, la volonté arrêtée d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, l'indépendance de caractère et l'habitude du *selfgovernement*. Il n'y a de même de tolérance possible que de la part des chrétiens, parce que seuls ils ont l'intime assurance que le Dieu de vérité combat avec eux et pour eux et qu'il est tout, puissant pour faire triompher en son temps sa cause et leur cause. La superstition et l'incrédulité sont l'une et l'autre persécutrices et serviles, l'une parce qu'elle asservit l'âme à une autorité humaine, l'autre parce qu'en prêchant la volupté, elle brise toutes les forces morales, toutes deux

parce qu'elles se sentent désarmées, impuissantes devant la foi vraie et personnelle. Qu'est-ce que l'histoire des nations catholiques si ce n'est celle de leur esclavage politique et religieux et d'affreuses persécutions ? Qu'est-ce que l'histoire des temps de l'incrédulité et du matérialisme aux derniers temps du monde païen, si ce n'est celle des Césars persécuteurs et tyranniques ? De même nous voyons déjà, et nous verrons de plus en plus le césarisme s'enraciner et s'étendre dans notre occident avec les progrès du matérialisme, et le dernier des Césars, l'Antichrist, sera le plus sanguinaire des persécuteurs.

Sans être le moins du monde prophète, nous annonçons au matérialisme de glorieuses victoires, d'éclatants triomphes et son avénement au trône du monde, du monde catholique et romain, et sans doute aussi du monde protestant. Alors surgira quelque nouveau Lucrèce pour chanter les mérites de Feuerbach et consorts dans les termes mêmes dont le poëte latin se sert pour louer Epicure :

« Jadis, quand on voyait les hommes traîner une vie rampante sous le faix honteux de la religion, et que la tête du monstre, leur apparaissant à la cime des nues, les accablait de son regard épouvantable, quelques Allemands, de simples mortels, osèrent enfin lever les yeux et lui résister en face. Rien ne les arrête, ni la renommée des dieux, ni la foudre, ni les menaces du ciel qui gronde : loin d'ébranler leur courage, les obstacles les irritent, et ils n'en sont

que plus ardents à rompre les barrières étroites de la nature. Aussi en viennent-ils à bout par leur infatigable génie... La religion est ainsi abattue et foulée aux pieds à son tour et leur victoire nous égale aux dieux [1]. »

Mais le règne du matérialisme moderne sera de courte durée comme l'ont été celui de l'épicuréisme vers l'ère chrétienne et celui de la chair sans philosophie avant le déluge. Selon sa merveilleuse prédiction, lorsqu'il n'y aura plus de foi sur la terre, Jésus-Christ viendra de nouveau, visible ou invisible je ne sais, et fondera sa monarchie universelle sur les ruines de l'empire de l'Antichrist. Cet empire périra, non comme le premier monde par un déluge d'eau, ni comme le deuxième monde par un déluge de barbares, mais probablement par un long déluge de révolutions intestines, dont le premier acte fut la Terreur de 1793, et dont le dernier acte sera l'Horreur de quelque 1993. Nous chercherions en effet inutilement sur la face de la terre les barbares qui pourraient inonder notre Europe, tandis que l'histoire de nos temps nous offre assez d'exemples des flots de sang que font couler les guerres civiles et les révolutions politiques et socialistes. Tel est aussi l'avenir que nous fait entrevoir la prophétie, et quiconque propage le matérialisme et détruit la religion, appelle à son insu sur notre Occident plus

[1] *De Nat. rerum.* 1, 63-80.

de maux que n'en a jamais imaginés l'esprit de l'homme.

C'est ainsi que pour la troisième fois le triomphe de la chair sera suivi du châtiment divin.

§ 4. Les temps de l'avenir.

Arrêterons-nous ici notre exploration de l'avenir? Non, messieurs, nous connaissons la double loi des progrès contraires, et nous avons la prophétie biblique ouverte devant nous. La prophétie et la loi se confirment et s'expliquent mutuellement. Nous prenons donc courage et nous poursuivons notre route.

La vie religieuse du quatrième monde surpassera en intensité celle du monde chrétien, autant que celle-ci avait surpassé celle du monde païen. Nous l'avons dit: la série qui commence par 3 et se poursuit par 9 et 27, a pour le chiffre suivant 81. Ce qui signifie, selon l'extraordinaire prophétie de Zacharie, que l'Esprit de Dieu aura sanctifié dans les familles fidèles la vie toute entière, et que le moindre ustensile de cuisine ou le moindre ornement des chevaux seront aussi sacrés que l'étaient jadis les vases du temple de Jérusalem et la tiare du souverain sacrificateur.

Mais toutes les familles ne seront point fidèles et pieuses, et la chair conservera son empire sur une foule de cœurs. Aussi vers la fin du règne de mille ans, comme vers la fin de chacun des trois mondes,

antérieurs, le matérialisme longtemps contenu fera explosion une dernière fois. D'après la loi du progrès, il se montrera dans sa plus grande puissance et sous sa forme la plus hideuse. Il ne luttera plus de paroles et d'arguments ; mais, rassemblant de toutes les extrémités de la terre ses sectateurs, « aussi nombreux que le sable de la mer, » il enveloppera la terre-sainte où se seront réunis tous les saints. Il se croira assuré de son triomphe. Mais toute son immense armée sera consumée par le feu du ciel au lieu d'être noyée par un déluge.

C'est ainsi que pour une quatrième et dernière fois le triomphe de la chair sera immédiatement suivi du châtiment divin.

Alors sera la fin, alors tous les morts ressusciteront, alors aura lieu le dernier jugement, et l'humanité entrera dans son repos. Tous ceux qui auront mieux aimé la lumière que les ténèbres, seront initiés à une vie religieuse dont le chiffre, d'après notre série, ne saurait être inférieur à $3 \times 81 = 243$, et les nations achèveront leur convalescence en se « nourrissant des feuilles de l'arbre de vie. » Les autres qui auront péché contre le Saint-Esprit, c'est-à-dire résisté obstinément à la conviction qu'il leur donnait de la vérité de l'Evangile,.... ils seront jetés dans cette sombre et ardente prison qui, dans toutes les langues de la terre a un nom différent, et qui s'appelle en français l'enfer. Telle sera l'épou-

vantable issue de cette guerre que la chair fait à l'esprit depuis les origines de l'humanité.

Nous sommes tous, messieurs, engagés dans cette guerre, et les temps deviennent de plus en plus sérieux. A l'arbre de vie qui se dresse en la forme d'une croix à Golgotha vers le soleil levant, Feuerbach et ses amis opposent vers l'occident un arbre de mort qu'ils ont planté dans les marais et les fanges de la chair. A droite flotte un drapeau dont la devise est : « Les cœurs en haut ! par la foi à la gloire ; » à gauche flotte un autre drapeau sur lequel se lisent ces mots : « Les cœurs en bas ! par la vue à la jouissance. » Là des envoyés de Dieu nous disent : Fuyez la colère à venir, et sauvez vos âmes, repentez-vous et croyez en Jésus-Christ ; regardez à la félicité éternelle ; la vie présente n'est qu'un temps d'épreuve, un court pèlerinage. » Ici l'on répond : « Il n'y a ni immortalité à attendre ni âme à sauver ; mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Là on nous parle sans cesse d'un Dieu de sainteté, de miséricorde et de justice. Ici Feurbach écrit (je cite textuellement) : « L'homme seul est ; il est notre dieu, notre père, notre sage, notre sauveur, notre vraie patrie, notre loi et mesure, l'alpha et l'oméga de notre vie sociale et morale, publique et privée. Pas de salut hors de l'homme. » Et Proudhon s'écrie : « Dieu imbécile ! ton règne est fini... Si Satan existe, c'est toi.... Dieu,

c'est le mal... Tu n'es que le bourreau de ma raison, le spectre de ma conscience. » Ce qu'on appelle à gauche le siècle des lumières, se nomme à droite le siècle des ténèbres, et l'athéisme, qui passe ici près pour la fontaine de jouvence de l'humanité, se nomme là-haut le poison lent des âmes. Nous voici donc revenus à une époque semblable à celle de la décadence de Juda, où le prophète Esaïe disait de sa voix redoutable : « Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui font les ténèbres lumière et la lumière ténèbres, qui disent l'amer doux et le doux amer[1]. »

La société moderne se divise sous nos yeux en deux camps uniques qui sont aux antipodes, celui des athées et celui des chrétiens ; les partis moyens disparaissent ; le juste milieu devient impossible, et le gris doit devenir ou noir ou blanc. Mais ce qui est brillante vérité au dire des uns, est sombre mensonge pour les autres.

Entre ces assertions contradictoires, il faut choisir.

[1] Esa. V, 20.



APPENDICE

LA MORALE INDÉPENDANTE

En août 1865 s'était réuni à Berne un congrès international des sciences sociales. Les libres penseurs y étaient accourus en foule de toutes les contrées de l'Europe. Ils avaient choisi pour champ de bataille la section de l'éducation, où l'on discutait la question du rôle de la religion dans l'enseignement public. Les défenseurs de la révélation chrétienne étaient peu nombreux, et leurs noms étaient comme perdus dans la longue liste des orateurs inscrits. Je ne fus appelé à prendre la parole que le dernier jour et à la dernière heure. Je le fis en ces termes[1]. Ils ressemblent fort peu à ceux que me prête le compte-rendu officiel du congrès. Le procès-verbal de notre section s'était égaré !

Messieurs et Mesdames,

Je n'ai pu entendre pendant la semaine entière attaquer ce qu'il y a pour moi de plus sacré, ébranler ce

[1] Ces pages sont la reproduction d'un article du *Journal religieux de Neuchâtel*, du 13 novembre 1865, article qui a été traduit dans les *Protestantische Blætter*.

qui est à mes yeux la base de la société, de la famille, de la vie individuelle, détruire la source, le milieu et la garantie de la liberté, sans me sentir pressé de venir à mon tour rendre témoignage à la religion et à la foi chrétienne. Mais après tant d'orateurs éloquents qui se sont succédé ces jours-ci, je fais acte d'humilité en prenant la parole ; car je suis homme de cabinet et je n'ai aucune habitude de la tribune ni de la chaire.

La plupart d'entre vous, messieurs, ont apporté au lieu d'où je vous parle, un nom connu de tous ; le mien ne l'est que d'un petit nombre des auditeurs. Suivant l'exemple donné déjà par d'autres, je vous dirai en peu de mots qui je suis.

J'ai été élevé dans les croyances orthodoxes de la communion protestante, et j'ai fait ma première communion avec un sincère désir de mener une vie digne de ma profession de chrétien. Mais bientôt Voltaire a ébranlé et renversé une partie de mes croyances, et plus tard Hegel a fait table rase de ce qui restait encore debout. J'étais alors un libre penseur très hardi, qui me plaisais à me moquer de la religion, et vous m'auriez certainement ouvert vos rangs sans défiance ; car je ne voyais rien de comparable à la méthode hégélienne de la thèse, l'antithèse, la synthèse, et, à la mesure de ce rythme en trois temps, je parcourais d'un pas assuré tous les domaines de l'idée et de la réalité. Mais en avançant dans la vie, je reconnus que l'homme a un cœur et une conscience non moins qu'une intelligence, et que le panthéisme exigeait de ma raison l'impossible, donnait un démenti formel à tous mes instincts moraux, et desséchait les sources de ces affections sans lesquelles il n'y a pas de bonheur possible. Je cherchai longtemps un

meilleur maître que Hegel... Je ne vous ferai point le récit des luttes intérieures que j'eus à soutenir contre moi-même... Enfin... (pourquoi ne le confesserai-je pas ici devant vous tous?), je ployai le genou devant la croix du Christ, mais pour redresser vers le ciel mon âme que je sentais avec remords ramper sur la terre dans les ténèbres et la mort. A dater de ce moment j'ai vécu libre et joyeux, vécu avec la paix dans le cœur sur le sol inébranlable de la certitude et sous le ciel serein et lumineux de l'éternelle vérité, et à cette heure j'accepte avec la simplicité de l'enfant tous les enseignements du Christ tels que ses disciples inspirés nous les ont transmis et expliqués dans les saintes Ecritures. (Applaudissements.)

Vous me direz, messieurs, que j'ai renié la liberté et suis devenu un homme d'autorité. Mais l'autorité que je reconnais est celle du Christ, et le Christ s'est nommé la lumière du monde. Si vivre aux purs et doux rayons du soleil, c'est se faire l'esclave de l'astre du jour, je le suis du soleil des esprits. Et si pour être libre-penseur il faut fermer en plein midi les volets et passer les jours et les nuits à l'unique lampe de sa raison, je ne suis point un libre-penseur. Mais ce nom-là, vous n'avez pas le droit de me le refuser; car l'un de vous disait hier : «L'autorité devient légitime quand elle est librement acceptée.» Or, je vous déclare que jamais homme libre, par un acte plus libre, plus réfléchi, plus désintéressé, n'a brisé le joug despotique de l'erreur humaine pour prendre le joug léger de la divine vérité.

Vous supposez sans aucun doute qu'étant disciple du Christ, je suis l'ennemi des grands principes de liberté et d'égalité proclamés par la révolution de 1789. Ce serait me faire grand tort. Ces principes, je les aime au-

tant que vous et suis prêt à les défendre contre tous les genres de tyrannie monarchique ou républicaine. Ces principes, je les accepte de la Révolution (puisque ainsi l'a voulu la Providence) et, par la Révolution, de Voltaire. Mais je demande à Voltaire de qui il les a reçus? Vous me répondez pour lui : de la philosophie. Je ne suis pas de votre avis. Voltaire connaissait fort bien la patrie de Bayle et l'asile de Descartes ; il savait que la tolérance était largement pratiquée en Hollande, et il n'a fait qu'introduire dans la France catholique ce qui avait passé dès longtemps dans les mœurs et les lois de cette noble et grande république. Mais la Hollande est fille de la Réforme ; la Réforme descend, par tous les martyrs du moyen âge, de l'Eglise primitive ; l'Eglise primitive est le corps du Christ, et c'est au Christ que nous devons tous ces principes dont vous êtes si fiers. Si le Christ n'avait pas dit : « Vous tous qui êtes issus d'un même père, grecs et barbares, esclaves et libres, vous êtes tous frères et tous égaux devant Dieu, » personne aujourd'hui ne saurait que tous les hommes sont égaux devant la loi ; nous serions au bénéfice... que dis-je, au *maléfice* de la civilisation grecque et romaine, qui reposait tout entière sur l'esclavage dont Platon et Aristote admettaient la nécessité, et notre Europe offrirait le spectacle de quelques cents mille aristocrates libres au milieu de centaines de millions d'esclaves. Si le Christ n'avait pas dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, » tous les Césars se croiraient encore autorisés à exiger de leurs sujets l'adoration de leur personne et une obéissance implicite à leurs volontés dans l'ordre spirituel comme à leurs décrets politiques ; les républiques radicales rivaliseraient

de despotisme avec les Césars, et nous serions tous au *maléfice* de la civilisation grecque, qui inventait pour Socrate le martyre, et de la civilisation romaine, qui le pratiquait largement en inondant toute la terre du sang de milliers et de myriades d'humbles chrétiens. (Applaudissements.)

J'aborde mon sujet. Je viens à vous avec des faits et avec des principes qui, j'ose l'espérer, jetteront quelque lumière sur l'enseignement de la morale et de la religion dans les écoles, et sur les dangers qui menacent, dans la sphère de l'enseignement public, la liberté individuelle et domestique. Après quoi je réfuterai votre système, et si je dépasse le quart-d'heure réglementaire, je vous prierai de considérer que vos orateurs inscrits sont trois fois plus nombreux que les nôtres.

Voici les faits :

Dans ma patrie, à Neuchâtel, une loi récente a introduit dans les écoles le système hollandais de l'enseignement non confessionnel. Filles de l'Eglise, nos écoles avaient vécu pendant trois siècles en bonne harmonie avec leur mère. Mais de nos temps avaient apparu, d'abord les dissidents ou les chrétiens ultra-bibliques; puis les libres-penseurs qui ne veulent plus être chrétiens. Des difficultés, inconnues à nos ancêtres, surgirent de bords opposés, et notre république radicale les trancha par une mesure qui n'est pour moi qu'un expédient, mais qui du moins sauvegarde la liberté. La loi biffa la religion du programme des leçons publiques, et en remit l'enseignement aux ministres des différents cultes; mais elle leur a réservé dans l'école la première heure de chaque jour. Les pasteurs et les curés sont libres de donner eux-mêmes ces leçons ou de les remettre aux

instituteurs primaires si ceux-ci leur inspirent confiance et qu'ils y consentent. De leur côté, les pères de famille sont libres d'envoyer ou de ne pas envoyer à ces leçons leurs enfants. La liberté individuelle est ainsi pleinement garantie, et je témoigne ici hautement ma reconnaissance aux radicaux de mon pays de ce qu'ils nous ont donné une loi aussi sage et aussi libérale. (Un radical neuchâtelois: Très-bien !)

Mais tous les radicaux ne méritent pas cet éloge.

Il est une ville... je ne la nommerai pas..., une ville républicaine.. une ville radicale où la loi déclare les leçons de religion obligatoires pour tous les enfants, et où ces leçons sont données par un libre-penseur pour qui le christianisme fait l'intermédiaire entre le culte d'Ormuzd et l'islamisme. J'ai connu dans cette ville un père qui partage ma foi et qui a trois enfants dans le collége. Il a fait auprès des autorités toutes les démarches possibles pour obtenir qu'ils fussent exemptés de de ces leçons: on ne l'a point écouté. Il a supplié le professeur de se rendre à un aussi légitime désir : rien n'a pu émouvoir ce libre-penseur. Alors l'indignation a saisi le père de famille qui s'est écrié, en se retirant : Vous repoussez ma demande : eh bien ! je vais rentrer chez moi, j'appellerai mes fils, je leur dirai : « Vous le savez, mes enfants, je vous ai toujours exhortés à respecter vos instituteurs; mais il en est un qui vous enseigne que cette Bible que nous lisons chaque jour au culte de famille, est pleine de fables... il MENT et pendant ses leçons souvenez-vous que votre père prie le Dieu de vérité qu'Il vous garde de l'esprit de mensonge.» Voilà, messieurs, ce qui se passe dans une république radicale[1] !

[1] Zurich.

Un libre-penseur : C'est une infamie!

— Vous prononcez, monsieur, le mot qui seul répond à ma pensée. Après la foi et la piété, je ne connais rien de plus sacré que le cœur d'un père, le cœur d'une mère. Contraindre des parents, chrétiens ou athées, peu importe, à envoyer leurs enfants à des leçons d'athéisme ou de christianisme, peu importe, où l'on enseigne ce qui est à leurs yeux un mensonge, c'est la plus odieuse des tyrannies.

Cependant dans la ville dont je viens de vous parler, il serait au moins permis aux pères de famille de fonder un collége libre. Mais il est une autre ville... je ne la nommerai pas..., une république qui n'est pas américaine... une démocratie ultra-radicale où existe une faculté de théologie formée de professeurs libres-penseurs. Des pères de famille, voyant l'incrédulité envahir peu à peu toute leur Eglise, ont résolu de fonder une chaire de théologie orthodoxe. Ils ont réuni les fonds nécessaires et adressé un appel à l'un des hommes les plus connus de l'Allemagne, qui venait de publier un excellent écrit contre le matérialisme ; le local était trouvé, les étudiants attendaient l'ouverture des cours. Mais rien ne se pouvait faire sans l'autorisation de l'Etat, et l'Etat l'a refusée. Oui, refusée, sans appel. Vous, messieurs, qui nous arrivez de Belgique, vous aurez de la peine à me croire sur parole; car dans votre monarchie les libres-penseurs comme les ultramontains, s'ils le voulaient, seraient parfaitement libres de fonder autant d'académies qu'il y a de grandes villes. Mais dans certaines républiques, il n'en est pas ainsi: les candidats en théologie, de par l'Etat, ne suivront pas dans leur patrie d'autres cours que des cours hétérodoxes. Le fait auquel je viens de

faire allusion s'est passé[1] il y a dix ou quinze ans, mais il s'est renouvelé ces derniers mois. Tel est le libéralisme d'un certain parti radical et incrédule !

Voilà les faits sur lesquels je désirais appeler votre attention. Voici les principes qui me paraissent régir la question de l'enseignement de la morale dans les écoles.

L'homme, être moral, libre et responsable, a au-dessous de lui la nature, à son niveau les autres hommes, au-dessus de lui la Divinité.

Il s'assujettit la nature selon l'ordre qu'Adam en a reçu de Dieu et qu'il exécute aujourd'hui encore en inventant le télégraphe et le chemin de fer. Il fonde l'Etat où se développe la civilisation. Il vit dans l'Eglise où il est en relation avec Dieu.

Il est ouvrier, citoyen, croyant.

La société humaine est un édifice à trois étages. Au plain-pied vivent les agriculteurs, les industriels, les marchands. Au-dessus d'eux, les magistrats, les artistes, les philosophes. A l'étage supérieur, les missionnaires, les ministres du culte.

Tout homme parfait a pareillement une triple vie : celle des besoins physiques et des travaux manuels, celle des facultés morales et intellectuelles, celle de la foi, du recueillement, du culte, de la prière.

Voilà notre psychologie, et seule elle nous paraît rendre compte de tous les faits intimes de l'âme et de tous les phénomènes de l'histoire.

Mais vous, messieurs, qui niez Dieu, ne pouvez admettre la légitimité de la vie et des instincts religieux. Votre édifice n'a que deux étages, et celui que nous occupons

[1] A Berne.

ne peut être pour vous que de mauvaises mansardes où vivent des rêveurs, des fanatiques, des hallucinés, des imbéciles, au nombre desquels sont Jésus-Christ, saint Pierre et saint Paul. (Dénégations confuses.) Vous êtes trop polis, messieurs, pour nous avouer que telle est bien au fond votre pensée. Mais si Dieu n'est pas, ceux qui passent leur vie à l'adorer et le servir, sont des esprits de peu de portée, et il y a folie à vivre de foi quand il n'existe pas dans l'âme une faculté qui se nomme la foi.

Pour nous, messieurs, nous vous reprochons de décapiter l'homme. L'homme est à notre sens un être mixte qui, par les racines de son être, plonge dans les dernières profondeurs de la matière, mais qui grandit et grandit encore et grandit toujours, et qui s'élève jusques au trône de Dieu.

Ou, pour revenir à la comparaison dont je faisais usage en commençant, vous fermez tous les volets de votre maison à deux étages, et vous y vivez à la seule et pâle lumière de votre raison théorique et pratique, les uns en matérialistes à la d'Holbach, les autres en moralistes à la Kant ou plutôt à la Zénon, des troisièmes à la Hégel. Vous nous opposez Guizot, qui reconnaît que la science de la morale se suffit à soi-même et trouve en soi ses principes et ses lois. Nous sommes entièrement de son avis, et nous distinguons aussi nettement que personne la morale et la religion, la foi et les œuvres, la conscience qui est en nous et l'aspiration à Dieu. Nous disons avec vous que la morale a sa sphère propre comme le droit, comme l'économie politique, comme l'esthétique, etc. Mais est-ce à dire qu'une science, pour être soi, doit ne tenir aucun compte de toutes les autres ? Est-ce

à dire que la conscience qui nous impose nos devoirs, nous donne en même temps à elle seule la force de les accomplir?

Telle n'est pas notre pensée. Nous cherchons en Dieu notre force dans tous nos différents modes d'activité. Le soleil qui brille dans notre ciel, nous éclaire, nous réchauffe, nous vivifie à nos trois étages. Nous voulons que le citoyen, l'homme de la civilisation, se souvienne sans cesse de son Dieu; nous voulons que l'ouvrier dans ses rudes travaux n'oublie pas sa grandeur de citoyen et sa sublime vocation de chrétien. Ce que nous voulons, c'est ce qui est malheureusement fort rare sur le continent, mais ce qui est assez commun dans la race anglo-saxonne où la religion est une puissance de tous les jours et de la vie entière.

Pour vous, l'idéale perfection de l'humanité, c'est que la religion soit réduite à zéro; pour nous, c'est qu'elle pénètre, sanctifie, vivifie, avec une infinie puissance, toutes les facultés et toutes les sphères de l'activité humaine.

Il est ainsi évident à nos yeux que l'école parfaite sera celle où la foi chrétienne sera le ressort secret de toute l'éducation et de toute l'instruction, et que cette école ne peut être fondée que par des pères de famille ayant la même foi et appartenant à la même religion, à la même communion, à la même secte. L'école non confessionnelle de Neuchâtel n'est donc qu'un expédient et un intérim. Mais si elle n'est pas obligatoire et qu'elle tolère à ses côtés l'école libre, nous ne pouvons, dans l'état actuel de la société, que féliciter le pays où elle est établie.

J'ai terminé, messieurs, l'exposition très incomplète

de mes convictions. Je passe à la réfutation du système de morale que nous a développé hier M. Rousselle.

Vous nous avez invités hier, M. Rousselle, pour ne pas dire sommés, de vous dire pourquoi nous n'accepterions pas vos principes de morale. Je vais vous le dire; mais voyons avant tout si je vous ai bien compris.

Votre morale n'est pas l'efflorescence des instincts physiques, comme celle d'un des vôtres que je ne vois pas aujourd'hui dans cette salle[1]. En partant d'un tel principe, on arrive partout ailleurs qu'au devoir et à la vertu.

Votre morale n'est pas non plus celle de l'intérêt bien entendu. L'intérêt est un calcul, le calcul étouffe tout sentiment généreux, et vous avez pris la parole pour réfuter M. Cherbuliez, qui a prétendu que la morale sans la religion dessèche le cœur.

Vous avez posé pour principe le libre et complet développement de toutes les facultés physiques et morales...

(M. Rousselle fait un signe d'assentiment.)

Et vous avez placé la vertu dans le juste milieu entre deux excès. « Ne manger, ne boire, ne travailler ni trop ni trop peu, » avez-vous dit. Votre morale est ainsi celle d'Aristote.

Vous voulez qu'on développe tout ce qu'il y a de bien dans le cœur de l'enfant.

M. *Rousselle :* C'est cela.

— Telle est aussi ma pensée. Quelque déchue que soit l'âme humaine, elle renferme de nobles et purs instincts que l'éducation doit avant tout soigner, protéger, surveiller. Jusqu'ici nous sommes d'accord. Mais vous ne

[1] M. Pascal Duprat.

nous avez point parlé du mal qui est inné à tout cœur humain, et qu'il faut combattre.

M. *Rousselle :* Il y a des imperfections.

— On émonde les imperfections, mais l'on extirpe les péchés. Nous trouvons chez les enfants le mensonge, l'envie, l'égoïsme, qui sont à nos yeux autre chose qu'un moindre bien, et ici nous nous séparons de vous. Mais poursuivons.

La vertu est pour vous le milieu entre deux excès. Ainsi, la tempérance entre la gloutonnerie et le jeûne. Mais le jeûne est à nos yeux un devoir dans tel moment donné de la vie. Ainsi encore, la juste estime de soi-même entre l'orgueil et l'humilité. Mais l'humilité est une très grande vertu au dire de Jésus-Christ et au dire de Confucius. Confucius n'est pas pour vous une autorité; mais le Christ en est une infaillible à nos yeux, et voilà une nouvelle raison pour nous de ne pas accepter votre morale.

Ainsi encore... mais je ne puis aborder cette question de morale devant les jeunes filles que je vois dans cet auditoire... insisterez-vous ici encore sur le *ni trop peu.*

Une voix : C'est le mariage.

— Permettez, monsieur, ce n'est pas ainsi que l'entendaient Aristote ni Socrate lui-même, et je demande à M. Rousselle s'il maintient ici son principe... Cette vieille vertu est-elle peut-être une de celles que la science morale entend réformer en vertu de sa perfectibilité indéfinie ?... En attendant que nous soyons rassurés sur ce point, vous nous permettrez de ne pas envoyer nos enfants, nos jeunes filles à vos écoles.

Ou maintenez-vous l'antique devoir de la continence?

Mais vous ne le pouvez sans faire par dessus la logique un *salto mortale* et passer dans un tout autre domaine que celui d'Aristote. Or un système qui repose sur deux principes opposés, se brise en deux. Il a le pire de tous les défauts, l'inconséquence.

Vous ne nous avez pas dit un mot du devoir de la charité.

M. *Rousselle :* Il a sa place dans notre système.

— Je n'en doute pas, mais vous auriez mieux fait de ne pas le passer sous silence dans un plaidoyer où vous vous proposiez de prouver à M. Cherbuliez que vous avez autant de cœur que personne. Et d'ailleurs pouvez-vous sans altérer votre principe fondamental introduire dans votre morale du juste milieu, la charité, l'amour, le dévouement ? Je ne le pense pas ; car on n'aime qu'à la condition de se donner tout entier, tandis que votre amour, à vous, ne peut être qu'une honnête tiédeur entre le froid et le bouillant. Aussi comment prouvez-vous au monde votre amour ? Votre parti a-t-il produit des sœurs de la charité catholiques ou protestantes, des évangélistes, des missionnaires? Que faites-vous pour le soulagement de toutes les souffrances dans notre Europe, pour l'extension de la civilisation chez les païens? Rien. Et si nous, nous faisons ce que vous ne faites pas, d'où nous vient notre esprit de charité et de dévouement? De notre foi. Votre morale sans religion ne vaut donc pas notre morale religieuse, que nous n'abandonnerons pas pour accepter la vôtre.

Enfin, il est des hommes qui succombent aux tentations du crime et qu'atteint la vindicte des lois; il est des femmes que la misère ou la passion précipitent dans

des abîmes de corruption et de honte. Votre morale du juste milieu a-t-elle pour tous ces misérables des paroles de sainteté qui réveillent leurs consciences, des paroles de pardon qui relèvent leurs esprits abattus? Vous inspire-t-elle une charité assez profonde pour que vous osiez tendre à la repentance une main fraternelle? Aurez-vous dans vos livres de morale une histoire qui vaille mieux que celle de Madelaine arrosant de ses larmes les pieds de Jésus? Avez-vous ouvert beaucoup d'asiles aux repenties? Si vous ne l'avez pas fait, respectez la morale du Christ qui est seule féconde en bonnes œuvres. (Applaudissements.)

M. *Rousselle :* M. de Rougemont ne m'a pas compris, je base la morale sur la conscience.

— Il fallait nous le dire hier et ne pas admettre tout à l'heure que votre morale était celle du juste milieu. Vous ne pouvez réunir Aristote et Kant.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE

OU LE DIEU MORT OU LE DIEU VIVANT

Le vrai Dieu.

Le déisme.

DEUXIÈME PARTIE

OU LE DIEU MATIÈRE OU LE DIEU ESPRIT